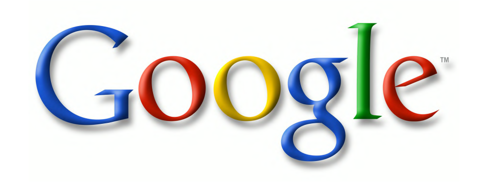
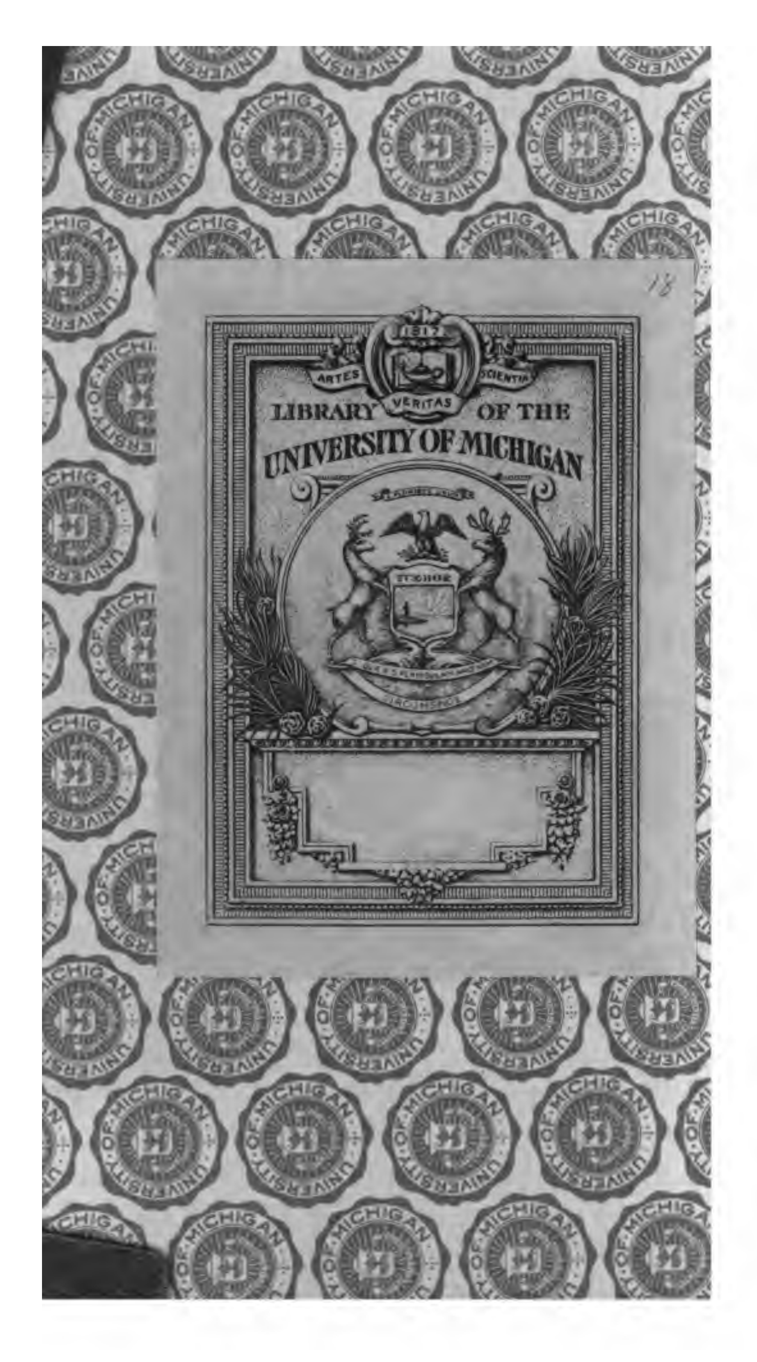
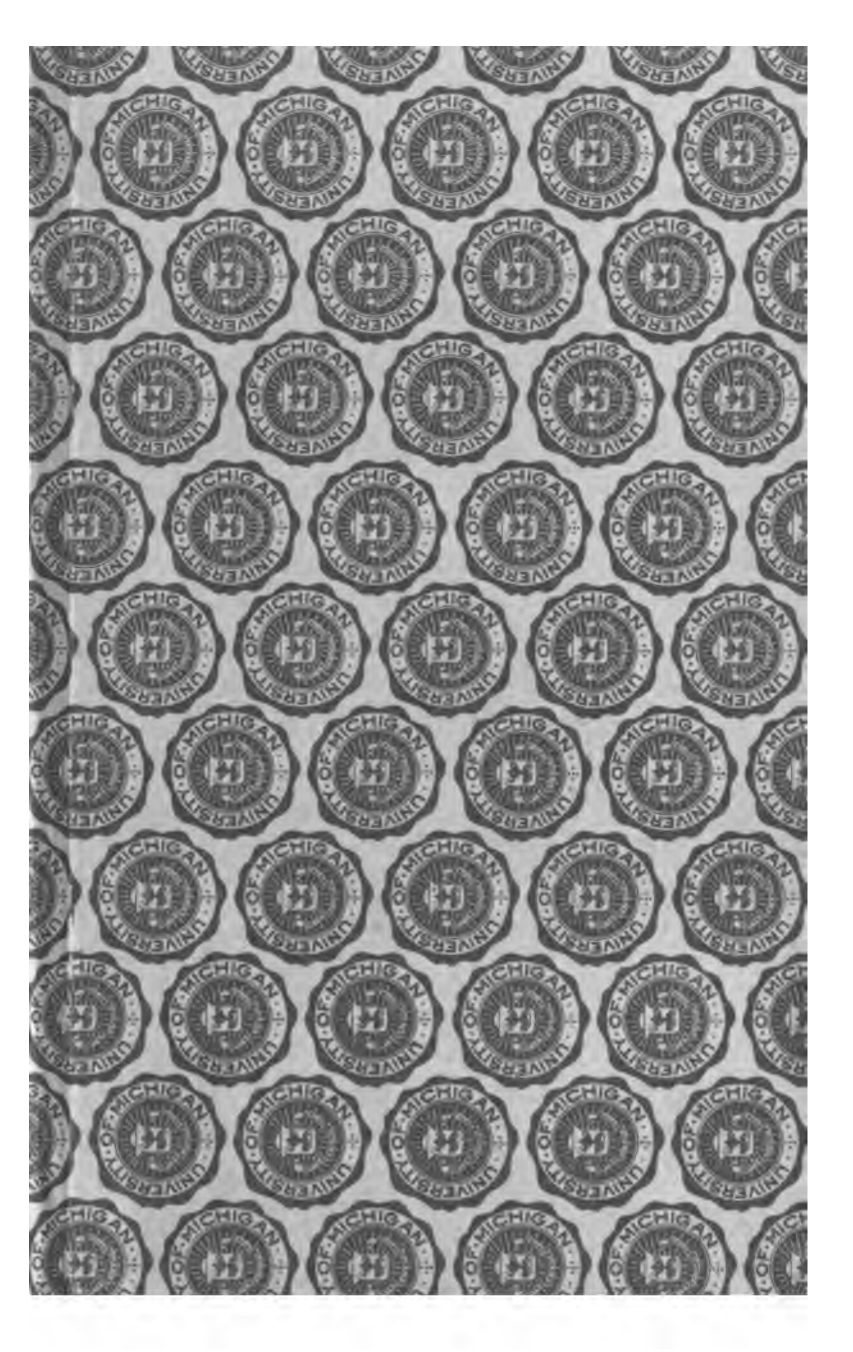




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


UNIVERSITY OF MICHIGAN

LOUIS DUCROS

Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Aix.

---

# DIDEROT

## L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

# DIDEROT

## L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN

## DU MÊME AUTEUR :

**Schopenhauer : les Origines de sa métaphysique**, 1 vol. in-8 (Alcan, épuisé).

**Henri Heine et son temps**, 1 vol. in-12 (Didot, 2e édition).

**J. J. Rousseau** (Collection des Classiques populaires, Lecène et Oudin).

**D'Alembert** : Discours préliminaire de l'Encyclopédie, édition critique à l'usage des candidats à la licence (Delagrave).

---

LOUIS DUCROS
Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Aix

# DIDEROT

## L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN





PARIS
*LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER*
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1894

# PRÉFACE

Ce livre comprend deux parties distinctes : une étude biographique sur Diderot et ses amis et un résumé critique de l'œuvre entière de Diderot. Nous nous sommes efforcé, soit par des documents nouveaux, soit par des considérations qui nous ont semblé personnelles, de rajeunir ces deux parties de notre sujet : c'est au lecteur qu'il appartient de dire si nous y avons réussi. « Il y a, disait Duclos, des sujets inépuisables, et il est utile que ceux qu'il nous importe de connaître soient envisagés sous différentes faces et vus par différents yeux. Une vue faible et que sa faiblesse même rend attentive aperçoit quelquefois ce qui avait échappé à une vue étendue et rapide (1). »

1. L'*Encyclopédie* étant moins l'œuvre de Diderot que du XVIIIe siècle tout entier, nous l'étudierons dans un ouvrage spécial sur *les Encyclopédistes*.

# PREMIÈRE PARTIE

# L'HOMME

---

## CHAPITRE PREMIER

### JEUNESSE DE DIDEROT.

Denis Diderot naquit à Langres en octobre 1713. Le peu que nous savons de sa famille et de sa jeunesse, nous le devons aux *Mémoires*, trop courts, de sa fille, Mme Vandeul, et à des révélations inattendues de Diderot lui-même qui ne peut se tenir de nous parler de lui et des siens à tout propos et hors de propos. C'est ainsi que dans un article purement grammatical de l'*Encyclopédie* (au mot *subvenir*), nous apprenons que sa grand'mère avait eu vingt-deux enfants (!); il lui en restait dix-neuf vivants autour de sa table : « Elle réussit, je ne sais comment, dit notre auteur, à *subvenir* à tous leurs besoins avec le peu de fortune qu'elle avait. » Ainsi, un sang généreux et une grande activité, voilà ce que nous retrouverons chez le petit-fils : le vaillant auteur de l'*Encyclopédie* et l'amant quin-

quagénaire de Sophie Volland ne démentira point ce qu'il a appelé ailleurs, parlant toujours de sa famille, « une bonne race (1). »

Son père, maître coutelier à Langres, était renommé dans son pays pour sa probité rigoureuse, et Diderot aimait à rappeler le propos bourru d'un de ses compatriotes qu'il rencontra quelques années après la mort de son père : « Il m'arrêta par le bras, comme je traversais une rue de Langres et me dit : M. Diderot, vous êtes bon, mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez (2). »

Diderot, qui n'a de secret pour personne, même quand il s'agit de sa famille, ne nous a rien appris sur sa mère. En revanche, il parle très souvent de son père et toujours en fils reconnaissant. Il aime à se le représenter, tantôt « à son établi, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue », tantôt au coin du feu, « dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et serein », devisant avec ses deux fils et sa fille : « Avant que je commence (lui fait-il dire à sa fille), sœurette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas, et toi, Denis, ferme les pans de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes... Vous avez tous connu le curé de Thivet?... » Et il entame une de ces histoires morales, un de ces difficiles cas de conscience qu'aimera tant, après lui, à discuter le philosophe Denis. Quand on a pénétré (grâce à l'*Entretien d'un père avec ses*

1. Did. (édit. Assézat), XVII, 335.
2. XVII, 335.

*enfants*) dans la maison, si bien tenue, de l'honnête et intelligent coutelier, à qui les voisins viennent demander des conseils et les pauvres des secours ; quand on a vu le jeune Denis, un jour de distribution de prix, chargé de couronnes qui, « trop larges pour son front, laissaient passer sa tête », et son père qui, du plus loin qu'il l'aperçoit, « laisse son ouvrage, s'avance sur la porte et se met à pleurer », on comprend très bien l'émotion sincère de Diderot toutes les fois qu'il se rappelle ces « doux moments » de son enfance et c'est bien certainement son cœur qui lui a dicté cette phrase de *La Religieuse :* « Il est sûr qu'un père inspire une sorte de sentiments qu'on n'a pour personne au monde (1). »

La « piété » qu'il prête à son père n'empêche pas d'ailleurs ce dernier d'être un joyeux convive et d'aimer le bon vin. Envoyé par les médecins à Bourbonne, il se guérit bien vite en buvant les eaux; mais on ne put lui faire prendre un verre d'eau de plus que le besoin qu'il crut en avoir ; à toutes les instances de ses enfants il répondait : « Je me porte bien, qu'on ne me parle plus d'eaux, qu'on me donne du bon vin ». De même notre philosophe, qui s'accuse lui-même d'être un « glouton », oubliera maintes fois devant un bon dîner son indigestion de la veille.

Denis, qui était l'aîné, eut une sœur et un frère, et il était impossible, dit-il, d'imaginer trois êtres de caractères plus différents : sa sœur, qui, d'après

1. V, 32.

Grimm, avait refusé de se marier pour soigner son père et diriger le ménage à la mort de sa mère, était, suivant Diderot, « une personne agissante, gaie, décidée... libre dans ses actions, encore plus libre dans ses propos : une espèce de Diogène femelle. » Quant à son jeune frère, il se fit abbé, et Grimm qui le vit à Langres, lui trouvait un esprit bizarre et une dévotion outrée. Il fut, en tous cas, sous certains rapports, le contraire de Denis puisqu'il parlait peu et qu'il était « une espèce d'Héraclite chrétien toujours prêt à pleurer sur la folie de ses semblables ». Il se brouilla avec sa sœur qui aimait trop, à son gré, notre philosophe et avec ce dernier qui l'appelle quelque part « ce maudit Saint. » Il est sûr que l'auteur de l'*Encyclopédie* et le chanoine de l'église cathédrale de Langres n'étaient guère faits pour s'entendre.

Le jeune Denis, qui était destiné lui-même à l'état ecclésiastique et à qui un oncle devait résigner son canonicat, fut mis à huit ans chez les Jésuites de Langres et, à douze, il fut tonsuré. Ses maîtres, devinant tout le parti qu'ils pourraient tirer de ses heureuses dispositions, essayèrent de l'attacher irrévocablement à leur ordre et, par un habile mélange de promesses et d'éloges, le déterminèrent à quitter furtivement la maison paternelle. Denis, qui ne pouvait rien garder pour lui, confia son secret à un cousin, lequel l'apprit à son père. « Celui-ci, raconte Mme Vandeul, observa le plus profond silence; mais, en allant se coucher, il emporta les clefs de la porte cochère et, lorsqu'il entendit son fils descendre, il se présenta devant lui et lui demanda où

il allait, à minuit. — A Paris, où je dois entrer chez les Jésuites. — Ce ne sera pas pour ce soir, mais vos désirs seront remplis ; allons d'abord dormir. » Et le lendemain, le maître coutelier retenait deux places à la voiture publique et conduisait lui-même son fils à Paris, au collège d'Harcourt. Il l'installa, prit congé de lui, puis, après s'être mortellement ennuyé quinze jours dans une auberge de Paris, il alla une dernière fois l'embrasser et s'assurer qu'il était content. « Cette marque de tendresse, ajoutait Diderot quand il racontait ce trait à sa fille, m'aurait fait aller au bout du monde. »

A peine entré au collège, Diderot se fait punir pour une faute qui le peint déjà : il avait fait le devoir d'un de ses camarades. Il fera de même, plus tard, les devoirs de Grimm et de l'abbé Raynal et passera une partie de sa vie à « blanchir les chiffons des autres » (1).

Au sortir du collège, il entra chez un procureur, M. Clément de Ris, pour apprendre le droit ; il y passa deux ans à étudier les mathématiques « qu'il aimait avec fureur », l'italien et l'anglais. M. de Ris, après avoir prévenu M. Diderot père « du mauvais emploi que son fils faisait de son temps », engagea vainement ce dernier à choisir un métier qui fût de son goût. « Mais alors que voulez-vous faire. — Rien, répondit Diderot ; j'aime l'étude, je suis fort content, je ne demande pas autre chose. » Il fallait vivre cependant : sa mère lui envoyait

1. XIX, 324.

bien en cachette quelques louis par l'entremise d'une servante héroïque qui faisait à pied le chemin de Langres à Paris, c'est-à-dire soixante lieues, mais son père se montrait inflexible : le laborieux coutelier ne comprenait pas qu'on ne « fît rien d'utile à la société ».

Diderot vécut ainsi dix ans environ, en vrai *bohême,* faisant des sermons à cinquante écus pièce, ou donnant des leçons de mathématiques qu'il prolongeait toute la journée quand l'élève était intelligent, qu'il cessait dès la première heure quand il avait affaire à un sot : ce n'était pas le moyen d'avoir beaucoup d'élèves. Il trouva enfin une place de précepteur chez un financier, nommé Randon, mais le préceptorat ne plut pas longtemps à notre homme pour qui le premier des biens fut toujours l'indépendance. Au bout de trois mois, le précepteur demanda son congé. « Mais, monsieur Diderot, quel sujet de mécontentement avez-vous? — Monsieur, regardez-moi : un citron est moins jaune que mon visage. Je fais de vos enfants des hommes, mais je deviens enfant avec eux ». Et il retourna dans son « taudis », préférant la misère et l'étude à l'ennui de diriger les autres, lui qui aura toujours tant de mal à se diriger lui-même. Il eut des heures tristes : quelquefois « il ne possédait pas un écu ». Un mardi gras, il se lève, fouille dans sa poche : il n'avait pas de quoi dîner. Pour dissiper son chagrin, il va se promener aux Invalides; mais, en rentrant dans son auberge, il se trouve mal; l'hôtesse lui donne un peu de pain grillé dans du vin, ce fut son souper : « ce jour-

là, disait-il plus tard à sa fille, je jurai, si jamais je possédais quelque chose, de ne pas condamner mon semblable à une journée aussi pénible ». Ce serment, nous le verrons, sera religieusement tenu par le bon et serviable Diderot.

Celui qui vit ainsi au jour le jour doit s'évertuer, s'il ne veut pas mourir de faim. Diderot, nous l'avons vu, se livra à toute espèce de travaux et on peut dire que la misère fit par avance de lui un Encyclopédiste. Malheureusement elle lui apprit aussi à travailler trop vite, à se disperser et à se contenter de l'à-peu-près. N'est-ce pas en grande partie pour cela que, dans sa longue et laborieuse carrière, il touchera à tout sans jamais écrire un livre parfait ?

Et, de même, son caractère avait plus à perdre qu'à gagner à cette vie d'expédients et de privations. Il était trop impressionnable pour ne pas se laisser abattre cent fois le jour par les dures épreuves dont il fallait payer sa chère indépendance : souvent, « plongé dans une tristesse profonde, il recherchait la solitude ; » il suffisait, il est vrai, pour le relever, qu'une grande pensée lui traversât l'esprit ou qu'un vers d'Homère chantât dans sa mémoire, ou, mieux encore, que le spectacle d'une belle action l'émût jusqu'aux larmes. Sa sensibilité naturelle s'aviva sans doute, mais s'exagéra en même temps, à passer ainsi de l'extrême désespoir à l'extrême enthousiasme (1).

1. Mme Vandeul nous le dépeint à cette époque « souvent ivre de gaîté, plus souvent noyé dans les réflexions les plus amères. »

Il était de Langres, c'est-à-dire d'un pays où, selon son mot fameux, la tête des habitants est sur leurs épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher ; « cette inconstance de girouette leur vient des vicissitudes de leur atmosphère qui passe, en vingt-quatre heures, du froid au chaud et du calme à l'orage » (1). La vie aventureuse que Diderot mena pendant dix ans n'était pas faite pour fixer cette girouette de Langres qui sera toujours si sensible à tous les souffles du ciel (2).

Il voyait, en outre, dans ses années de folle jeunesse (3), toute espèce de compagnie, « de la médiocre, dit Mme Vandeul, pour ne pas dire de la mauvaise » ; il y paraîtra plus tard dans ses œuvres, qui ne seront rien moins que chastes, et dans sa conduite, qui ne sera rien moins que prude. Ce qui est fâcheux, c'est que, à faire dépendre son dîner de la générosité de ses amis, on risque d'affaiblir en soi la notion exacte du tien et du mien.

1. XVIII, 376.

2. « Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents » (XVIII, 526).

3. Dans ses Salons, Diderot nous a laissé, à propos du portrait de Mme Greuze par son mari, comme un croquis, souvent cité, de ce qu'il était lui-même dans ses jeunes années : « Ce peintre, dit-il, est certainement amoureux de sa femme, et il n'a pas tort. Je l'ai bien aimée, moi, quand elle était jeune et qu'elle s'appelait Mlle Babuti. Elle occupait une petite boutique de libraire sur le quai des Augustins ; poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais, et je lui disais : Mademoiselle, les *Contes* de la Fontaine, ou Pétrone, s'il vous plaît ? — Monsieur, les voilà ; ne vous faut-il point d'autres livres ? — Pardonnez, Mademoiselle, mais... - Dites toujours — *La Religieuse en chemise*. — Fi donc ! Monsieur, est-ce qu'on a, est-ce qu'on lit ces vilenies-la ? — Ah ! ah ! ce sont des vilenies, mademoiselle ; moi, je n'en savais rien... » (X, 349).

Passe encore pour les « petites sommes » qu'on empruntait à des compatriotes, puisque le père finissait par payer les dettes de l'enfant prodigue qui ne voulait « ni prendre un état, ni revenir à la maison ». Mais l'histoire de frère Ange, quelque plaisante qu'elle ait paru à Mme Vandeul, nous apprend qu'à cette époque Diderot aux abois était plus malin que scrupuleux. Frère Ange était animé d'un tel esprit de prosélytisme qu'il payait bravement les dettes de tous ceux qui voulaient entrer dans son couvent des Carmes déchaussés. Diderot lui fit plusieurs visites, témoignant chaque fois un désir plus ardent de renoncer au monde ; il se fit donner le plus d'argent qu'il put, et finalement, quand frère Ange, devenu défiant, ferma sa bourse, notre Carme en espérance, devenu moins pieux, lui tourna le dos.

A quelque temps de là, Diderot se dit que ce qui avait touché l'âme d'un moine ne pouvait manquer d'attendrir le cœur d'une femme, et il eut recours à la même escobarderie pour se marier. Mme Champion, veuve d'un manufacturier ruiné, vivait à Paris avec sa fille, Anne Toinette, restée au couvent jusqu'à l'âge de seize ans. Les deux femmes faisaient un commerce de dentelles et de lingerie, et habitaient une modeste maison où Diderot avait loué une petite chambre. Mlle Toinette plut à son voisin et celui-ci, pour avoir accès auprès d'elle, annonça à ces dames qu'il se disposait à entrer au séminaire ; il avait besoin pour cela d'une provision de linge et les priait de s'en charger. S'il est plaisant de voir le futur chef de l'*Encyclopédie*

simuler à deux reprises une vocation ecclésiastique, il est peut-être regrettable de surprendre deux fois Diderot en flagrant délit de mensonge. Les jésuites, ses premiers maîtres, en le pressant de fuir à l'insu de son père, lui avaient appris la dangereuse théorie des fraudes pieuses. Diderot se souviendra toute sa vie de leurs leçons. De même que nous le voyons ici employer la ruse, dans l'intérêt, non du ciel, mais de ses amours, nous le verrons plus tard, et dans l'intérêt même de la vérité, avoir recours à ce qu'il aurait très volontiers appelé lui-même des fraudes philosophiques ; nous ne craignons pas de prédire que dans maint article de l'*Encyclopédie,* nous retrouverons l'élève émérite des jésuites de Langres.

Cependant, avant d'entrer au séminaire, Diderot allait tous les soirs surveiller la confection de son trousseau ; il réussit à « renverser la cervelle de Toinette », ainsi parlait Mme Champion, et la demanda en mariage. Ces dames exigèrent qu'il allât d'abord à Langres chercher ses papiers de famille et le consentement de ses parents. Mais le maître coutelier, toujours pratique, déclara à son fils qu'il était « fou et lui ordonna, sous peine de malédiction, de renoncer à son extravagance. » De leur côté, Mme Champion, ne se souciant pas de donner sa fille « à un homme qui ne faisait rien », et Mlle Toinette, refusant d'entrer « dans une famille qui ne la regardait pas d'un bon œil », fermèrent leur porte à un prétendant qui n'avait, en définitive, pour lui « que sa tête vive et sa langue dorée. » Diderot eut alors la bonne idée de tomber malade ;

le cœur de ces dames s'émut à la pensée que leur malheureux voisin était « sans bouillon » ; on le soigna, on le guérit ; bref, le 6 novembre 1743, Denis Diderot, bourgeois de Paris, épousait clandestinement, à minuit, Anne-Toinette Champion à la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs (1).

Diderot, marié et bientôt père de famille, vécut un peu plus misérablement qu'il n'avait fait jusque-là. Trop jaloux, au dire de Mme Vandeul, pour laisser continuer à Mme Diderot un commerce qui l'obligeait à recevoir des étrangers, en tous cas, imprévoyant comme toujours, il fit quitter à sa femme son métier, alors qu'on n'avait, pour entretenir le ménage, que deux mille écus économisés par Mme Champion et les maigres profits que rapportaient les traductions du mari. Il est vrai que ce dernier avait la ressource d'aller dîner en ville et, comme il n'y avait pas de convive plus gai et plus étincelant que lui, il était souvent invité : seulement, ces jours-là, Mme Diderot dînait avec du pain sec et tous les jours, d'ailleurs, elle prélevait six sous sur les dépenses de la maison pour que M. Diderot pût « aller prendre sa tasse au café de la Régence et voir jouer aux échecs. » C'est la fille de Diderot qui nous donne ingénûment ces détails de ménage : sans exagérer leur importance, il nous sera permis tout au moins de les rappeler à Diderot quand nous l'entendrons faire la morale aux autres et vanter hautement sa sensibilité et ses vertus domestiques.

Sa liaison avec Mme de Puisieux mérite d'être

1. Jal. *Dictionnaire critique* : article *Diderot*.

jugée plus sévèrement. Mme Diderot, qui avait déjà une fille et attendait un second enfant, était allée à Langres pour essayer de se réconcilier avec la famille de son mari. Le maître coutelier, quand il avait appris le mariage de son fils, lui avait écrit des lettres très dures. Diderot, comptant qu'une entrevue arrangerait tout, mit sa femme dans un coche et l'envoya à ses parents : « Elle est partie hier, écrivit-il à son père, elle vous arrivera dans trois jours ; vous lui direz tout ce qu'il vous plaira et vous la renverrez quand vous en serez las. » On la garda trois mois et on la renvoya comblée de cadeaux. Mais pendant que Mme Diderot faisait la conquête de son beau-père, elle perdait l'affection de son mari. C'est durant cette absence de sa femme, vers 1745, c'est-à-dire, deux ans seulement après son mariage, que Diderot se lia avec Mme de Puisieux : la girouette de Langres avait très vite tourné.

Diderot resta lié avec Mme de Puisieux jusqu'à son emprisonnement à Vincennes. Quand il la connut, elle avait vingt-cinq ans, s'il est vrai qu'elle fût née en 1720. Elle était mariée à un avocat au Parlement et était une femme auteur : quelque temps après sa rupture avec Diderot parut un livre d'elle (*Les caractères,* par Mme de P. Londres. 1751) où l'on reconnaît, çà et là, la collaboration de Diderot. Elle y fait allusion elle-même : « M. D... me menace de me priver de ses conseils ; je ne sais quelle est sa bizarrerie, car je les écoute avec toute l'attention qu'ils méritent et, pourvu que je n'efface point, je suis toujours de son avis. » Il paraît,

d'après son livre, qu'elle dessinait et jouait du clavecin. A travers les platitudes dont ce livre est plein, on s'arrête aux endroits suivants qui font penser à Diderot et sont vraisemblablement de lui : « *Malheur aux pères* dont les enfants ne sont pas plus sensibles à leurs caresses ou à leur mauvaise humeur qu'aux récompenses et aux châtiments. » Et cette expression : « Voyez Mme de la XX... qui n'a pas les dents belles : elle ne rit jamais que des yeux. » Diderot ne songeait-il pas à lui-même quand il soufflait cette réflexion à son amante : « Il ne faut point se croire universel... J'ai voulu tout savoir et je n'ai rien appris qu'imparfaitement. » Et Mme de Puisieux ne pensait elle pas à son amant quand elle écrivait : « Les gens qui se possèdent ont bien de l'avantage sur *ceux qui prennent tout avec emportement.* » Ceci, dans tous les cas, ne pouvait s'adresser alors qu'à Diderot : « Je conseillerais à un homme un peu philosophe de ne se point marier. Il faudrait qu'une femme fût d'un mérite bien rare pour qu'il fît son bonheur et qu'elle fît le sien.... On adore la liberté et on se marie ! on fait enfin tout ce qui mène à l'esclavage. » Rien de moins esclave, du reste, que l'auteur, car, dit-elle, « qu'on perde un amant, il n'est pas difficile de le remplacer. » Elle le fit bien voir à Diderot lorsque celui-ci fut emprisonné à Vincennes. C'est cette captivité de Diderot que nous allons brièvement raconter.

Diderot avait déjà écrit les *Bijoux indiscrets* et ses premiers opuscules philosophiques ; le premier volume de l'*Encyclopédie* était rédigé et à la

veille de paraître, lorsque l'impression en fut subitement arrêtée, devons-nous dire, par une imprudence de Diderot ? Si nous en croyons Mme de Vandeul, il se serait permis certaines libertés de langage à l'égard d'une Mme Dupré de Saint-Maur, fort amie du ministre de la guerre, d'Argenson (1). Si nous consultons, au contraire, les *Mémoires* du frère du ministre de la guerre, ce serait surtout l'auteur des *Bijoux indiscrets* et de la *Lettre sur les aveugles*, c'est-à-dire le romancier cynique et le déiste qu'on aurait voulu punir (2).

Quoi qu'il en soit, le 24 juillet 1749, on put voir dans la rue Mouftard le spectacle suivant : Diderot, assis dans un fiacre à côté d'un commissaire qui était venu l'arrêter, tend la main pour saisir une épreuve de l'*Encyclopédie* que lui présente un

1 « M. de Réaumur avait chez lui un aveugle-né ; l'on fit à cet homme l'opération de la cataracte. Le premier appareil devait être levé devant des gens de l'art et quelques littérateurs ; mon père y avait été envoyé .. ; on leva l'appareil ; mais les discours de l'aveugle firent connaître qu'il avait déjà vu ; quelqu'un avoua que la première expérience s'était faite devant Mme Dupré de Saint-Maur. Mon père sortit en disant que M. de Réaumur avait mieux aimé avoir pour témoins deux beaux yeux sans conséquence que des yeux dignes de le juger... » (I. p. XLII).

2. Nous trouvons dans les *Manuscrits de la Bibliothèque nationale* (*n. a. fr.*, 1311), un ordre du lieutenant-général de police, Berryer, « pour faire mettre à Vincennes Diderot, auteur du livre de l'aveugle (sic). » Dans une lettre manuscrite du 13 août 1749 à Berryer, Diderot fait l'aveu suivant : « les *pensées*, les *bijoux* et la *lettre sur les aveugles* sont des intempérances d'esprit qui me sont échappées ; mais je puis, à mon tour, vous engager mon honneur, et j'en ai, que ce seront les dernières Quant à ce qui concerne ceux qui ont trempé dans la publicité de ces ouvrages, rien ne vous sera célé (!) ; je déposerai de vive voix dans le fond de votre cœur (dans le cœur d'un lieutenant de police) les noms et des libraires et des imprimeurs » (*Bibl. nation. m. ss., n. a. fr.*, 1311).

enfant de l'imprimerie; un homme de l'escorte, s'avançant, repousse le bras de Diderot et ordonne à l'enfant de s'éloigner, tandis que Mme Diderot, qui ne se doute de rien, amenée à la fenêtre par un mouvement involontaire, jette un cri et s'évanouit. Voilà un tableau fort dramatique et tel précisément que les recommandait aux peintres le futur auteur des *Salons* : preuve à peu près certaine qu'ici, comme dans la plupart des passages de ses *Mémoires*, Mme de Vandeul a reproduit quelqu'émouvant récit de Diderot.

Ce qui est sûr, c'est que Diderot avait été signalé à la police deux ans auparavant et cela par le curé de sa paroisse : « Diderot, écrivait le curé de Saint-Médard à Berryer, loge chez un certain Guillotte, il débite contre Jésus-Christ et contre la Vierge des blasphèmes que je n'ose mettre par écrit... ; M. de Marville à qui j'en fis la première ouverture quelque temps avant qu'il quittât la police convint qu'il fallait agir promptement, quoiqu'avec ménagement. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander la même grâce (1). » Cette lettre, heureusement pour le curé de Saint-Médard, resta ignorée de Diderot, qui, s'il l'avait connue, n'aurait pas manqué de faire passer à la postérité, chargé de ses anathèmes, le nom de « l'infâme » qui l'avait dénoncé à la police.

Diderot fut donc emprisonné à Vincennes, le 24 juillet 1749 : on était alors à l'âge d'or des lettres de cachet; Fleury s'était vanté naguère d'en avoir décerné quarante mille et bientôt, comme on sait,

1. *Bibl. nat. m. ss., n. a. fr.*, 1311.

le marquis de Mirabeau en obtiendra vingt-deux contre son fils.

Regrettera qui veut le bon vieux temps, où rien n'était plus facile à une dame de Saint-Maur, favorite d'un ministre, que d'envoyer à Vincennes un homme qui lui avait déplu, cet homme portât-il dans sa tête le plan et la fortune de l'*Encyclopédie*. Il est inutile, croyons-nous, de démontrer que ni les plaisanteries de Diderot sur les yeux, plus beaux que clairvoyants, d'une grande dame, ni son déisme, en somme fort raisonnable à cette date, ni la licence de ses contes qui ne devaient, à cette époque, scandaliser personne, ne justifient en rien son emprisonnement. En outre, détenir à Vincennes l'éditeur de l'*Encyclopédie*, c'était sottement compromettre le succès de la plus grande entreprise de librairie du XVIII<sup>e</sup> siècle, entreprise dont d'Argenson avait d'ailleurs accepté la dédicace ; c'était causer un très grave dommage aux libraires qui y avaient engagé leur fortune, aux auteurs qui avaient fourni leurs articles, aux souscripteurs enfin qui avaient donné leur argent. Rien n'était donc plus inique et vexatoire qu'une telle mesure de rigueur. Il ne faudrait pourtant pas s'apitoyer outre mesure sur le malheur de Diderot, ni voir dans sa captivité, comme on l'a fait souvent, une preuve de la cruauté du gouvernement d'alors envers les gens de lettres. Voici en effet le récit sommaire, mais très exact, des prétendues tortures de Diderot dans la prison de Vincennes.

Au bout de vingt-et-un jours, et grâce surtout aux instances des libraires de l'*Encyclopédie*,

Diderot sortit du donjon et, prisonnier sur parole dans le château, il put librement se promener dans le parc et recevoir qui bon lui semblait (1). « Le marquis du Châtelet, gouverneur du lieu, le combla de bontés et eut le plus grand soin, dit Mme Vandeul, de rendre ce séjour le moins pénible et le plus commode possible à ma mère » (2). On vivait donc en famille à Vincennes, ce qui n'empêchait pas le prisonnier de recevoir des visites très peu familiales : Mme de Puisieux vint le voir un jour fort parée. Diderot, soupçonnant que ce n'était pas pour le prisonnier qu'on avait fait tant de frais, passa par-dessus les murs du parc, courut à Champigny, où il savait que s'était rendue sa maîtresse, la surprit au bras d'un robin et rompit avec elle. Le captif de Vincennes s'était libéré de Mme de Puisieux : la compensation était plus que suffisante.

Nous remarquons enfin que dès les premiers jours Diderot eut à sa disposition des livres et du papier, car dans une lettre manuscrite, nous le

1. Quinze jours après son entrée en prison, Diderot écrivit une lettre suppliante à d'Argenson : « Malgré les douleurs de corps et les peines d'esprit dont je suis accablé, je suis pressé d'un intérêt plus touchant et plus tendre : j'ai laissé à la maison une femme et un enfant, une femme désolée et un enfant au berceau ; ils ne subsistent que par moi, je leur manque et ce sera bientôt pour toujours (!) ; que vont-ils devenir ?... permettez, Monsieur, à cette femme de descendre dans ma prison. » (*Bibl. nation mss., n. a. fr* 1311).

2. Il y a plus : selon une note que nous avons sous les yeux, écrit Delort, Diderot assura depuis « qu'il était sorti plusieurs fois la nuit (du château de Vincennes), pour aller voir à Paris une femme qu'il aimait » (Mme de Puisieux). Delort, *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres à la Bastille et à Vincennes*. Paris, Didot, 1829 II, 211.

voyons réclamer « des cahiers écrits dans le don jon, dont un sur l'*Histoire naturelle ;* je sera bien aise de communiquer mes remarques M. de Buffon » (1). Le 3 novembre 1749 il fut m en liberté : il était resté en tout un mois et dix jou en prison. On aurait donc tort de croire, sur la f de certains auteurs mal renseignés, que la capt vité de Vincennes ait fait de Diderot un martyr ( la libre pensée.

1. Lettre manuscrite de Diderot. du 30 sept. 1749. *Bibl. n mss., n. a. fr., vitrine XXXII*, n. 334.

# CHAPITRE II

## LES AMIS DE DIDEROT.

---

### Jean-Jacques Rousseau.

Par certains côtés de leur caractère, Diderot et Rousseau se ressemblaient trop pour rester longtemps amis : se livrant tout entiers à l'impression du moment et très prompts à traduire cette impression en paroles véhémentes, ils devaient se faire l'un à l'autre, comme ils s'en sont mutuellement accusés, de « mortelles blessures. » Déjà liés en 1742, très intimes en 1747, époque à laquelle ils avaient leur dîner hebdomadaire au Palais-Royal avec Condillac, ils se brouillèrent en février 1757, et, dès lors, ce « bon Diderot » dont on avait demandé, dans une lettre émue à Mme de Pompadour, à partager la captivité à Vincennes, ne fut plus qu'un perfide qui conspirait, avec Grimm et Mme d'Épinay, contre le repos de son ancien ami ; et, d'autre part, celui que Diderot avait appelé, dans l'*Encyclopédie* même, « ô Rousseau, mon cher et digne ami ! » on le traitera tout simplement de « coquin et de monstre (1). »

1. *Essai sur les règnes de Claude et de Néron.* § CXVIII.

On sait à quel propos ils se brouillèrent : Diderot pressait son ami, alors retiré à l'Ermitage, de revenir à Paris, ou, tout au moins, d'y envoyer Mme Le Vasseur, trop âgée, disait-il, pour passer l'hiver à la campagne ; il lui conseillait, en outre, d'accompagner sa bienfaitrice, Mme d'Épinay, à Genève. N'avait-il pas enfin écrit, dans (la *préface* de son *Fils naturel*) cette abominable phrase : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau vivant alors solitaire à l'Ermitage, il est clair que Diderot n'avait pu, dans cette phrase, viser que lui. Et voilà la guerre allumée ! Jean-Jacques, bien plus tard, et dans un de ses courts moments de lucidité, a dit le mot vrai sur toute cette ridicule histoire : « Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre et de me fâcher (1). »

Lequel des deux amis eut les premiers ou les plus grands torts ? Question délicate et qui, fort heureusement, n'intéresse guère l'histoire des lettres. Il est très difficile, même après une lecture attentive de toutes les pièces du procès, de faire la juste part des responsabilités : les récits de Diderot et de Rousseau, et surtout ceux de leurs amis, ne s'accordent pas entr'eux, quand ils ne se contredisent pas absolument. Qu'on lise, par exemple, l'entrevue de Diderot et de Rousseau, après leur première rupture, dans les *Confessions* (Partie II, livre IX) et dans les *Mémoires* de Mme Vandeul : les deux récits se démentent formellement l'un l'autre. Le plus sage, en pareil cas, est de se répéter

1. *Confessions*, Partie I, livre VII.

le mot de Montesquieu : « N'écoutez ni le père de Tournemine ni moi parlant l'un de l'autre, car nous avons cessé d'être amis. » Quand on a lu de près les *Confessions*, les *Mémoires* de Mme d'Épinay, les lettres de Diderot et celles de Jean-Jacques et qu'on a essayé de contrôler tous ces témoignages les uns par les autres, on est tout juste aussi avancé que Mme Vandeul, qui disait : « Le sujet réel de leur brouillerie est impossible à raconter : c'est un tripotage de société où le diable n'entendrait rien. »

Il appartient cependant au biographe de Diderot de relever en passant le principal reproche qu'ont fait, à notre auteur, Rousseau d'abord et ses nombreux panégyristes après lui. En résumé, le grief le plus sérieux de Jean-Jacques contre son ami, c'est que ce dernier (par exemple, à propos du fameux voyage de Mme d'Epinay à Genève), se mêlait « de ce qui ne le regardait que lui seul », Rousseau. Que Diderot ait été maintes fois, et particulièrement dans ses rapports avec Rousseau, un indiscret ami, cela n'est pas douteux : ce qui ne l'est pas moins, c'est que de tous les torts que puisse avoir un ami envers nous, il n'en est pas qui soit au fond plus pardonnable, parce qu'il n'en est pas qui fasse plus l'éloge de son cœur, que son zèle à nous servir, même malgré nous. Or, ce fut là, de l'aveu même de l'offensé (1), le grand crime de Diderot. « Eh bien ! répliquait avec raison Diderot, à toutes les susceptibilités de Jean-Jac-

1. Rousseau ne reproche pas autre chose à Diderot dans ses *Confessions*, où il s'est donné le temps de méditer sur les « noirceurs » de tous ses ennemis.

ques, quand je me mêlerais encore de vos affaires, sans les connaître assez, qu'est-ce que cela signifierait ?... Ne suis-je pas votre ami ? N'ai-je pas le droit de vous dire tout ce qui me vient en pensée ? » (1).

Sans nous amuser à disculper Diderot de toutes les petites machinations qu'il a plu à Jean-Jacques de lui attribuer dans ses délicieuses et infâmes *Confessions* (où il nous peint un Diderot sournois et conspirateur : comme il observait bien les hommes, celui qui a tant écrit sur eux !), nous nous contenterons de rappeler que, tandis que Rousseau ne sut pas garder un seul de ses amis (2), il n'était, pour ainsi dire, pas admis, au XVIIIe siècle, qu'on pût sérieusement en vouloir à Diderot. « Connaissez-vous, disait un jour Diannyère à Condorcet, les détails de la brouille de Diderot et de Rousseau ? — Non, mais Diderot était le meilleur des hommes et, quand on se brouillait avec lui, on avait toujours tort. — Mais vous ?... — J'avais tort. » (3).

Il est une autre question, beaucoup plus intéres-

1. Streckeisen-Moultou : *Jean-Jacques Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, Lévy, 1865, t. I, 280. Mme d'Houdetot elle-même, à ce moment (novembre 1757) très attachée à Rousseau, prend sans hésiter le parti de Diderot: « De tout ceci, mon ami (écrit-elle à Jean-Jacques), voyez ce qu'il y a à conclure : c'est que, loin de savoir mauvais gré à Diderot de ce qu'il a fait, vous n'y devez voir qu'une preuve de plus de son amitié ». (*Ibid*. I, 371).

2. Diderot à Landois : « Il (Jean-Jacques) sera souvent le tourment de ma pensée; nos amis communs ont jugé entre lui et moi : je les ai tous conservés et il ne lui en reste aucun. » (XIX, 449).

3. Diannyère : *Notice sur Condorcet*, 1796, p. 14. Ajoutons que, huit ans après leur rupture, si d'Escherny essaya de réconcilier Diderot et Rousseau, ce fut sur la demande expresse de

sante pour l'histoire littéraire, et, en même temps, plus facile à résoudre, que soulèvent les rapports de Diderot avec Rousseau : c'est de déterminer la part qui revient à Diderot dans le fameux *Discours* qui commença la réputation de Rousseau. On connaît le récit des *Confessions :* dans l'été de 1749, Jean-Jacques va voir son ami, alors en prison à Vincennes. Chemin faisant, il lit, dans le *Mercure de France,* le sujet mis au concours par l'Académie de Dijon : « Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les

Diderot : « Je mets les choses au pire, écrivait d'Escherny à Jean-Jacques : pouvez-vous refuser l'oubli du passé à un ami de vingt années, que vous avez blessé mortellement et qui vous en prie en vous demandant grâce ? » (23 mars 1765. Streck-Moultou I, 181). Jean-Jacques répondit : « Je sais respecter jusqu'à la fin les droits de l'amitié, même éteinte ; mais je ne la rallume jamais ; c'est ma plus inviolable maxime » (Motiers, 6 avril 1765). L'ours de Mme d'Epinay reste jusqu'à la fin, surtout pour ses amis et ses bienfaiteurs, un ours mal léché.

Il (Rousseau) se connaît finement en amis,
Il les embrasse et pour jamais les quitte,
L'ingratitude est son premier mérite :
Par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs.
Voltaire : *La guerre civile de Genève.*
Chant II.

Faut-il compter Diderot lui-même parmi ces « bienfaiteurs » de Rousseau? Mme Vandeul affirme que son père faisait à Thérèse une pension annuelle de cinquante écus : « cet article était porté sur ses tablettes de dépenses. » Diderot ne fait nulle part, même dans ses plus amères récriminations contre Rousseau, allusion à cette pension annuelle. Le témoignage de Mme d'Epinay, toujours hostile à Jean-Jacques, ne saurait être invoqué ici. Enfin l'affirmation de Mme Vandeul elle-même ne prouverait tout au plus qu'une chose : c'est que Diderot a pu consigner sur ses tablettes son intention de donner cinquante écus par an à Thérèse Le Vasseur. On peut compter d'ailleurs que le négligent Diderot oublia plus d'une fois de donner les cinquante écus... quand il les avait.

mœurs? » Aussitôt son imagination prend feu ; il se demande qu'auraient gagné, à être plus savants, ses héros favoris, les grands hommes de Plutarque et, plein « d'une agitation qui tient du délire », il évoque, dans une page enflammée et déclamatoire, « la grande âme de Fabricius ». Diderot, disent simplement les *Confessions*, « m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix ». Diderot aurait fait plus, à ce que racontaient les contemporains : il aurait dissuadé Rousseau de répondre par l'affirmative à la question proposée et l'aurait ainsi détourné du « pont aux ânes ; le parti contraire, aurait-il ajouté (d'après Marmontel, qui prétend rapporter les paroles mêmes de Diderot), présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit Rousseau après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil » (1). Si tel est, comme l'affirme Marmontel, et comme on le racontait couramment dans le cercle de d'Holbach, « le fait dans sa simplicité », c'est, en définitive à Diderot que Rousseau devrait sa plus grande originalité, laquelle fut, comme on sait, de rompre en visière aux maximes et aux mœurs de son siècle. Ce premier *Discours*, en effet, et c'est même là son seul intérêt, affichait nettement la gageure que Rousseau tiendra toute sa vie.

Nous croyons au contraire que c'est Rousseau qui a été ici le véritable et seul inspirateur de Jean-Jacques : il n'avait, en effet, pour écrire ses décla-

1. Marmontel : *Mémoires*, livre VIII.

mations à demi sincères contre le luxe, les arts et la civilisation, à prendre conseil que de lui-même, des souffrances et des humiliations de sa vie vagabonde, de ses ardentes rancunes enfin contre une société où il n'avait trouvé, pour vivre, qu'à faire le métier de laquais et où cependant il était impatient, à l'heure même qui nous occupe, de jouer un rôle à tout prix. « Je me disais : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché; primons donc n'importe en quoi. » Le sujet donné à l'Académie de Dijon, par son absurdité même et par les riches développements qu'il offrait à une imagination oratoire, répondait merveilleusement à la fois au désir fiévreux qui tourmentait alors Jean-Jacques de se signaler par un coup d'éclat et à cet amour de l'extraordinaire et de l'inouï qui devait souffler à l'auteur de *l'Emile* et de *la Nouvelle Héloïse* tant de sottises parmi tant d'ingénieuses ou d'éloquentes témérités. Qu'on lise d'ailleurs attentivement le très court récit de Diderot lui-même : « Lorsque le programme de l'Académie de Dijon parut, il vint me consulter sur le parti qu'il prendrait. Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que personne ne prendra. — Vous avez raison, me répondit-il » (1). La réponse de Diderot ne montre-t-elle pas que Jean-Jacques était déjà, au jugement de son ami, assez audacieux ou assez bizarre pour fuir de lui-même le lieu commun auquel prêtait le sujet du concours? Enfin quand il serait démontré que le paradoxal Diderot n'aurait

1. Diderot, III, 98.

pas seulement approuvé, mais conseillé le premier paradoxe de Rousseau, on en pourrait seulement conclure qu'il ne fit que pousser celui-ci dans le sens où ne l'inclinait que trop son propre génie. C'est, en résumé, toute sa vie antérieure, c'est son caractère et sa tournure d'esprit qui, bien plus que Diderot, firent de Jean-Jacques le censeur à demi convaincu de son siècle et comme l'insulteur, tour à tour hypocrite ou inspiré, de la plupart de ses contemporains, et, ne l'oublions pas, des encyclopédistes encore plus que des croyants.

### Grimm et Mme d'Epinay.

Le meilleur ami de Diderot, « l'ami de son âme », c'était Grimm. Le philosophe et le critique se lièrent vraisemblablement vers la fin de 1749 ou au commencement de 1750, c'est-à-dire peu de temps après l'arrivée de Grimm à Paris (1). Ils devaient rester amis jusqu'à la mort de Diderot (1784), c'est-à-dire trente-quatre ans, grand espace de temps et très glorieux pour une amitié de gens de lettres au XVIII^e siècle. Rousseau, qui les avait rapprochés et qui ne réussit pas à les brouiller lors de ses démêlés avec Mme d'Epinay, était de ces « dîners de garçons » que Grimm donnait toutes les semai-

1. Déjà, dans une lettre du 20 novembre 1751 à Gottsched, Grimm parle de Diderot comme étant « parmi les fortes têtes du siècle » (Diderot... « *ein Mann, der mit Recht hier unter die Zahl der grössten Köpfe gerechnet wird.* » *Gottsched und seine Zeit*, von Danzel, Leipzig, 1855, p. 349.

nes à ses amis et où régnait, nous dit l'un des convives (1), une franche liberté.

C'est, sans doute, après un de ces joyeux repas que les trois amis, Diderot, Grimm et Rousseau, projetèrent ce voyage en Italie dont Garat nous a raconté le plan fantastique : ils devaient voyager à pied, à frais communs, et chacun avec une carabine sur l'épaule pour défendre au besoin le viatique. « Ils voyaient déjà tout ce qui leur arriverait depuis le Mont Cenis jusqu'aux extrémités de la Calabre. A Venise, disait Grimm, Diderot, qui ne sait pas se taire, parlera comme le *Contrat social* (2) et c'est le nom de Rousseau, personnellement connu à Venise, que les espions jetteront dans la bouche de fer (3). »

A la mort du comte de Frise (1755) dont il était, comme on sait, le secrétaire et l'ami, Grimm étant allé demeurer rue Neuve du Luxembourg (jusqu'en 1765), se rapprocha de Diderot qui habitait sur la montagne Sainte Geneviève et qu'on appelait, pour cette raison, dans la société de d'Holbach, « le philosophe de la montagne. »

Il était difficile d'être intime avec Grimm et Rousseau, sans connaître celle qui fut l'amie du premier et la bienfaitrice du second. Diderot toutefois refusa longtemps de voir Mme d'Epinay, à laquelle même, si on en croit les *Confessions* (qui ont confessé tant de mensonges), il aurait brutalement

1. Marmontel : *Mémoires*, livre IV.
2. Garat commet ici un anachronisme : Rousseau et Diderot étaient brouillés quand parut (1762) le *Contrat social.*
3. *Mém. historiq. sur le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur M. Suard*, par Garat. Paris, Belin, 1821, t. II, p. 14.

interdit sa porte. Mme d'Epinay avait d'autant plus envie de le voir, nous dit-elle, que ses deux amis lui en parlaient avec admiration : « C'est surtout de son caractère qu'ils sont enthousiastes. M. Grimm dit que c'est l'homme moral le plus parfait qu'il connaisse... Ils prétendent que c'est un ours bien autrement difficile à prendre que Rousseau » (1). C'est Duclos surtout qui, au dire des *Mémoires*, et pour se venger de son insuccès auprès de Mme d'Epinay, aurait « furieusement prévenu » Diderot contre celle-ci.

Ajoutons que Mme d'Epinay n'était pas aimée au Grandval, chez les d'Holbach, où Diderot, nous le verrons, transportait souvent ses pénates. Elle a beau s'intéresser au drame de Diderot qui vient de paraître, le *Fils naturel*, et en placer, pour sa part, plus de cent exemplaires en deux jours, Diderot ne songe pas même à la remercier. Un jour enfin, Mme d'Epinay le rencontre chez Grimm et, comme Diderot « voulait sortir dès qu'il me vit, je l'arrêtai par le bras : Ah ! lui dis-je, le hasard ne me servira pas si bien sans que j'en profite. Il rentra, et je puis assurer que je n'ai de ma vie eu deux heures plus agréables » (2). L'écrivain ne lui plut pas moins que le causeur : « Quatre lignes de cet homme me font plus rêver et m'occupent davantage qu'un ouvrage complet de nos prétendus beaux esprits » (3). Tant d'amabilités et une admiration si intelligente apprivoisèrent enfin « l'ours », et

1. *Mém. de Mme d'Epinay*, I, 405.
2. *Ibid.*, II, 195.
3. *Ibid.*, II, 106.

l'enthousiaste ami de Grimm devint l'ami dévoué de Mme d'Epinay.

Ce que Diderot et Mme d'Épinay appréciaient par-dessus tout chez Grimm, c'était ce qui leur manquait complètement à tous deux : la fermeté du caractère, la conduite raisonnée de la vie, enfin un art qui eût été fort utile au bon Diderot et que la timide et irrésolue Mme d'Épinay finit par apprendre auprès de Grimm : l'art d'éconduire les importuns qui, comme Duclos, s'impatronisaient à la Chevrette, ou qui, comme un peu tout le monde, prenaient le temps et les idées du trop accessible philosophe.

« Si jamais je connais assez Diderot pour l'aimer, écrivait Émilie, ce sera peut-être pour ses défauts, et cela par amour-propre, car je suis persuadée que nous en avons beaucoup de semblables (1). » Cette ressemblance avait jadis frappé Rousseau qui la résumait ainsi dans une conversation avec Mme d'Épinay : « Un de mes amis (Diderot) dont le caractère tient un peu du vôtre quant à la *faiblesse* (2). » Tyran-le-Blanc, c'était, on le sait, le surnom de Grimm, prit vite sur ses deux « faibles » amis un empire que lui assuraient son esprit juste et ses « principes sévères », empire que subissait avec joie Mme d'Épinay, parce qu'elle était femme, et auquel se résignait Diderot parce qu'il sentait qu'il avait le caractère d'un enfant. « Personne, dit, avec un sentiment d'orgueil, Émilie, dans le portrait qu'elle a tracé de son ami, personne ne conseille mieux les autres. » C'était sans

1. *Ibid.*, I. 392.
2. *Ibid.*, I. 392.

doute aussi le sentiment de Diderot, puisqu'il écrivait à Falconet, à propos de Grimm : « Il est aussi supérieur à moi que j'ose me croire supérieur à d'Alembert..., plus sage que moi, plus prudent que moi, ayant une expérience des hommes et du monde que je n'aurai jamais... Ce que la plupart des hommes sont pour moi, *des enfants*, je le deviens pour lui (1). »

Ajoutez que le critique, aussi bien que le philosophe, se plaisait dans la solitude : c'était là, pour ces deux hommes si opposés d'esprit et de caractère, une raison de plus de se voir ; ils se tenaient lieu l'un à l'autre de cette société qu'ils fuyaient pour des motifs différents : Grimm, outre qu'il avait, dans le caractère, « je ne sais quoi de solitaire et de renfermé », parlait toujours, au témoignage de Mme d'Epinay, « sans correction », et vraisemblablement avec une sage lenteur qu'expliquaient de reste ces « plaisants germanismes », dont s'est moqué Rousseau. Voilà des raisons plus que suffisantes pour fuir des salons où l'on n'appréciait que les traits vifs et les « histoires courtes ».

Quant à Diderot, il aimait la solitude parce qu'il aimait le travail, la lecture, la rêverie et aussi parce qu'il se sentait gêné dans un salon. Il recherchait

1. Comparez ce curieux passage d'une lettre à Mlle Volland : « Vous n'aimez pas que mes amis, les hommes les plus volontaires du monde et surtout Grimm, le plus volontaire d'entr'eux, me boudent de ce que je m'émancipe quelquefois à faire ma volonté ; ni moi non plus je ne l'aime pas. Mais soyons justes ; ont-ils eu tort de prendre et d'exercer un empire que je leur abandonnais ? aurais-je, à leur place, été plus sage, plus discret qu'eux ? N'y a-t-il personne que je domine sans en avoir d'autre droit que la faiblesse de celui qui se laisse dominer. » XIX, 75.

la retraite (nous dit Grimm lui-même), car « éloigné du monde dès sa jeunesse, il n'en avait pas contracté l'aisance » (1). Pour tous ces motifs, il avait horreur des visages nouveaux, ces visages fussent-ils aussi agréables que lui parut plus tard celui de Mme d'Epinay, ou aussi souriants que devait l'être celui de la folâtre Sophie : « J'ai rencontré l'autre jour, écrit cette dernière (Mme d'Houdetot), Diderot chez le baron (d'Holbach) ; il m'a fui, je le crois : j'avais un panier et des diamants; malgré cela, j'avais en vérité aussi un cœur bien fait pour sentir le mérite des bonnes choses, et surtout des belles âmes, et il aurait bien pu m'aborder » (2).

Ainsi nos deux solitaires, après une journée laborieuse qu'ils avaient employée, l'un cloué sur sa « chaise de paille », à lire et à critiquer pour sa *Correspondance littéraire*, toute sorte de livres, et l'autre à écrire je ne sais combien d'articles pour l'*Encyclopédie*, aimaient à se délasser et à se détendre en des causeries intimes, à bâtons rompus, dont nous possédons quelques fragments curieux. Dans ces tête-à-tête familiers, ils se complètent et se font valoir l'un l'autre : Grimm, sceptique et pessimiste comme tout esprit critique, se plaît à poser des questions et à faire des objections ; Diderot, plein de confiance en lui-même et plein d'espoir dans l'avenir philosophique de l'humanité, toujours en verve, comme un esprit resté jeune, qui prend les gens par leurs bons côtés et la vie par son côté

1. *Correspondance littéraire*. V. 132.
2. *Streck-Moultou*. I, 406.

poétique, non-seulement a réponse à tout, mais a, sur tout sujet, plusieurs réponses, dont chacune offre matière à penser à son pénétrant interlocuteur : c'est plutôt à son auditeur qu'il faudrait dire, car un des charmes de la conversation de Grimm pour Diderot, c'est assurément que Grimm parlait peu et lentement, et qu'il savait écouter comme il savait lire (1).

Le XVII$^{e}$ siècle avait vu régner, de même, une aussi noble et aussi durable amitié entre un critique célèbre et un grand poète : mais nous devons ajouter que Grimm ne fut pas pour son ami Diderot ce « sévère critique » que Boileau souhaitait à tout écrivain et qu'il fut lui-même pour son ami Racine. Il y eut, à cette indulgence de Grimm envers Caton-Diderot, comme il l'appelait, différentes raisons : d'abord Grimm vivait dans un temps où l'on disait couramment d'un ouvrage qui avait réussi : « il prend par-dessus les nues », et de son auteur, non pas, comme au siècle précédent, qu'il était un bon esprit, mais qu'il était un penseur ou un génie. Grimm prodiguait donc à son ami les épithètes courantes et l'appelait, sans barguigner, « tête sublime et profond philosophe. » Ensuite Grimm était d'un parti ; il partageait même, chose assez surprenante chez un aussi libre esprit, quelques-uns des plus grossiers préjugés du parti philosophique (sur la

1. « Combien de fois, dit Meister, le baron d'Holbach s'est fâché contre M. de Grimm qui, d'un mot, à dîner, bouleversait toute une histoire dont il s'était délecté le matin sous les arcades du Palais-Royal : Voilà comme vous êtes, lui disait-il, avec l'humeur de l'amitié ; *jamais vous ne dites rien*, et jamais vous ne voulez rien croire » (*Corresp. littér.*). XV, 418.

religion, par exemple) ; il était donc tenu de louer congrûment les philosophes et d'exalter leur chef : la *Correspondance littéraire* ne tarit pas d'éloges hyperboliques sur tout ce qui touche à l'*Encyclopédie*.

Enfin Grimm était de Ratisbonne, je veux dire simplement par là qu'il était resté quelque peu germain par son dédain de notre méthode et de nos règles classiques, par ses définitions, très justes, mais très peu françaises à cette date, de l'écrivain de génie et du vrai poète (1). « Notre baron (d'Holbach), écrit Diderot à Sophie, a de l'originalité dans le tour et les idées... Il n'aurait pas embarrassé mon ami Grimm parce qu'il permet à l'imagination ses écarts (2). » Mais d'Holbach était le compatriote de Grimm et n'a-t-on pas dit aussi de Diderot qu'il était le plus allemand des Français? Ce que Grimm, en tous cas, goûte par-dessus tout, c'est l'originalité, fût-elle un peu fruste, et les idées neuves, même si elles ne sont pas très bien ordonnées et très raisonnablement déduites : « Une vue grande et sublime, dit-il, une idée profonde et lumineuse, négligemment jetée, vous frapperont bien plus sûrement qu'une vérité laborieusement démontrée. » Habitué à penser par lui-même et aussi à disserter, parfois un peu longuement, sur toutes choses, il devait rechercher ce que nous appelons aujourd'hui les pensées suggestives, ce qu'il appelle lui-même « des germes d'une infinité d'idées » ; il n'avait

1. « Grimm déteste la méthode ; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. » XVIII, 509.
2. XVIII, 354.

qu'à les développer, et sa *Correspondance* était à jour. A tous ces points de vue Diderot était son homme ; nul, au XVIIIe siècle, ne répondait mieux à son idée du grand écrivain ; nul aussi ne pouvait mieux, suivant le mot favori de Galiani à Mme d'Épinay, « électriser son âme » et, pour ainsi dire, approvisionner en lui à la fois le penseur en quête d'idées et le journaliste en quête de développements. Il a appelé quelque part Diderot « le puits d'idées le plus achalandé de ce pays-ci (1). » Il fut lui-même un des plus assidus chalands de ce puits intarissable et l'on sait enfin que, lorsqu'il allait rendre visite à ses augustes correspondants d'Allemagne, il passait « le tablier » à Diderot : celui-ci faisait à sa place, et comme la chose la plus naturelle du monde, l'ingrat métier de lire et d'analyser tous les quinze jours tous les ouvrages qui paraissaient dans le plus écrivassier de tous nos siècles littéraires. De tels services entretiennent singulièrement l'amitié et rendent bien difficile la sévérité du critique : Grimm ne trouva jamais qu'à louer dans tous les ouvrages de Diderot (2).

Est-il absolument sincère dans ses éloges? question qu'on a posée déjà dans une étude (3) sur Grimm et à laquelle il n'est pas facile de répondre. D'autre part, le jugement si sûr et parfois si fin dont

1. *Corresp. littér.*, VII, 20.
2. Ajoutons que Grimm ne laisse passer aucun volume de l'*Encyclopédie* sans l'annoncer avec apparat, sans recommander chaleureusement les articles qu'il juge les meilleurs, propagande fort utile sans doute à Diderot, les lecteurs de Grimm étant de ceux qui pouvaient acheter le coûteux Dictionnaire.
3. Schérer : « *Melchior Grimm* », Lévy, 1887.

Grimm a donné tant de preuves dans sa *Correspondance*, ensuite, comme on l'a déjà remarqué (1), l'exagération même et le ton emphatique de ses éloges (2), enfin sa reconnaissance, bien naturelle, pour son serviable ami, tout cela peut nous faire soupçonner qu'il ne croit pas tout ce qu'il dit de « Platon–Diderot. »

Mais, d'autre part, nous savons par les *Mémoires* de Mme d'Epinay, non-seulement qu'il était franc, mais que, lorsqu'il croyait avoir raison, il ne craignait pas d'être dur pour ses meilleurs amis : serait-ce donc dans l'intimité seule qu'il disait ses vérités à Diderot et aurait-il eu, à l'exemple des Encyclopédistes, une critique ésotérique à l'usage de son ami ? c'est fort possible (3), mais ce qui est certain, c'est que, tandis qu'on ne saurait nier l'influence de Boileau sur Racine, ici, au contraire, par un étrange renversement des rôles, c'est seulement l'action du poète (4) sur le critique qu'il

1. *Ibid.*

2. « Le *Fils naturel*, dit-il, est sublime, il fait verser des larmes de transport. » Quant aux *Entretiens*, « vous croiriez, dans ces dialogues, être avec Platon ou Cicéron... Jamais je n'ai éprouvé d'impression pareille au frémissement sourd et terrible que m'a causé cette lecture » (*Correspond. litt.* III, 356).

3. C'est ce qu'on pourrait croire en lisant dans une lettre de Diderot à Falconet, le passage suivant qui montre aux prises le philosophe et le critique : « Vous ne savez donc pas que pour une dispute un peu trop vive, survenue entre Grimm et moi à l'occasion d'un endroit de la poétique du *Père de famille*, je pris la poétique et les pièces et que je jetai le tout dans le feu? » (*Diderot*, XVIII, 262).

4 Nous ne parlons que de l'influence littéraire. Dans la vie pratique Grimm donna sans doute plus d'un sage conseil à son ami et fut pour lui, suivant sa propre expression, le « modérateur » dont Diderot avait tant besoin. Par exemple, lors des

nous est possible de constater, car le premier va jusqu'à communiquer au second ses tours de phrase et ses procédés littéraires les plus personnels et les plus agaçants. Sans doute, quand on rencontre, dans la *Correspondance littéraire*, les plus froides déclamations sur la vertu, la nature et le fanatisme, on peut dire que Grimm parle simplement le langage de son temps; mais quand il apostrophe les personnes et même les choses ne parle-t-il pas proprement la langue de Diderot? (1).

Il semble que Grimm, parce qu'il était bien plus instruit, eut l'esprit plus ouvert et plus large que l'auteur de l'*Art poétique*, mais qu'aussi il fut très partial pour son ami parce que, pour toutes les raisons que nous avons données plus haut, il avait le goût et peut-être la conscience moins sévères que l'honnête et courageux Boileau.

Une ou deux brouilles légères, causées par les exigences et la raideur de Grimm, vite terminées par les concessions du bon et faible Diderot (2), furent les seuls nuages qui menacèrent de troubler

démêlés de Luneau de Boisjermain avec les éditeurs de l'*Encyclopédie*, Diderot écrivit à Luneau une lettre fort imprudente, mais c'est parce que Grimm voyageait alors en Angleterre (1771) et que, disait Grimm, « lorsqu'on veut faire une sottise, il faut savoir soigneusement s'en cacher à ses amis. »

1. M. Schérer a dit avec une très grande justesse : « Grimm prend les tics de son ami (Diderot) : On sent souvent dans ces feuilles le résumé de quelque conversation du Grandval, l'écho de quelque tirade du « philosophe ». Ou, mieux encore, Diderot est là, au coude de Grimm, l'inspirant, lui faisant son article en pérorant. » *M. Grimm*, p. 99.

2. « Je viens de recevoir de Grimm (écrit Diderot à Mlle Volland) un billet qui blesse mon âme trop délicate. Je me suis engagé à lui faire quelques lignes sur les tableaux exposés au Salon : il m'écrit que, si cela n'est pas prêt demain, il est inutile

leur longue intimité. Celle-ci fut aussi complète que possible : l'amie de Diderot n'avait pas de secrets pour Grimm et l'amie de Grimm avait pris Diderot pour confident; l'une, Sophie Volland, savait qu'elle pouvait compter sur la discrétion et la loyauté du critique, comme Mme d'Epinay se reposait entièrement sur l'affection et le dévouement du philosophe. Nous parlerons plus loin de l'amour de Diderot pour Sophie Volland. Quant à Grimm et Emilie, dans le ménage, nullement clandestin, qu'ils tiennent, tantôt à Paris, tantôt à la Chevrette, ils reçoivent et traitent Diderot comme l'ami de la maison. Ils vont tous trois applaudir le *Tancrède* de Voltaire ou « bâiller » au *Spartacus* de Saurin, puis ils discutent la pièce, en soupant, chez Mme d'Epinay (1). Diderot est l'hôte assidu de la Chevrette ; il s'y attarde, même et surtout en l'absence de Grimm et au grand déplaisir de ses amis du Grandval qui l'attendent et qui, pour se venger, prétendent qu'il est amoureux d'Emilie. Pure calomnie, du reste, car il y a pour moi, réplique Diderot, des « choses sacrées dans ce monde. » Il dit vrai et il s'oublie à causer, à jardiner avec Emilie, à faire des visites aux pigeons et aux canards,

que j'achève. Je serai vengé de cette espèce de dureté et je serai vengé comme il me convient. J'ai travaillé hier toute la journée, aujourd'hui tout le jour, je passerai la nuit, toute la journée de demain et, à neuf heures, il recevra un volume d'écritures. »

1. Diderot à Grimm : « Voilà la rue Neuve-des-Petits-Champs; combien de fois nous avons collationné dans cette maisonnette. C'est là que demeurent la gaieté, la plaisanterie... l'amitié... la liberté! L'hôtesse aimable (Mme d'Epinay) avait promis à l'Esculape génevois (Tronchin) de s'endormir à dix heures et nous causions et nous riions encore à minuit » (X, 379).

voire même à certain cénobite à quatre pattes qu'on a relégué dans un coin de la cour et qu'il a baptisé du nom pompeux et significatif de dom Antonio. Dès qu'il ne joue pas aux échecs avec Mme d'Epinay ou qu'il ne pérore pas au salon, il ne tient plus en place : un jour il imagine de courir autour du bassin pour agacer les cygnes, fait une chute, se blesse au pied et le voilà tranquille pour quelque temps ; on en profite pour le peindre, pour faire de lui, comme il l'écrit à Mlle Volland, un portrait admirable : « Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche et celui-ci servant d'appui à la tête, le cou débraillé et jetant un regard au loin comme quelqu'un qui médite (1). » Ajoutez, ce qui n'est pas fait pour l'éloigner, qu'on « dîne splendidement à la Chevrette » ; n'y a-t-on pas l'excellent vin de Chablis du chanoine Gandon « et des glaces ! ah ! mes amies, quelles glaces ! c'est là qu'il fallait être pour en prendre de bonnes, vous qui les aimez. »

Pourtant, « au sublime palais de la Chevrette » il préfère la Briche, non-seulement par amour de la simplicité, mais aussi par goût pour la vraie nature, pour celle-là même que peignait alors Jean-Jacques (1762), pour la nature pittoresque et vraiment romantique : « J'en étais resté à mon voyage de la Briche : je ne connaissais point cette maison ; elle est petite, mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc a l'*air sauvage ;* c'est là

1. *Diderot*, XVIII, 457.

qu'il faut habiter et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses ; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse ; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé, des arbres qui croissent comme il plaît à la nature ;... des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes ; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point, voilà ce qui me plaît » (1).

Mais ce n'était pas seulement le plaisir de vivre au grand air, parmi de beaux paysages et à côté de son cher Grimm, qui ramenait souvent Diderot et le retenait de longs jours à la Briche ou à la Chevrette ; c'était aussi sa vive sympathie pour Mme d'Epinay, pour ce cœur faible et charmant qui, froissé tour à tour par les brutalités de M. d'Epinay et par les légèretés de Francueil, avait été plutôt réconforté que vraiment renouvelé et rajeuni par l'amour sérieux et grondeur d'un trop raisonnable critique :

Tyran-le-Blanc, je vous le jure,
Rien n'est égal à la censure
Que contre nous vous exercez (2).

Censuré et grondé comme les autres, Diderot se soumettait, mais ce n'était pas sans crier et tem-

1. Did. XIX, 122.
2. Vers inédits de Mme d'Epinay publiés par Eug. Ritter dans ses *Nouvelles recherches sur les Confessions et la Correspondance de Jean-Jacques* (Georg, 1880).

pêter contre le tyran : précieux auxiliaire pour la faible Emilie et le seul qu'il lui plût d'avoir contre Grimm, puisqu'il était le meilleur ami de son amant. Il y avait entre elle et Diderot une secrète entente produite par de communes manières de voir et de sentir, de voir en beau et de sentir avec délicatesse. « Grimm a un peu déplu à Mme d'Epinay : il ne désapprouvait pas assez le propos d'un homme de notre connaissance, appelé M. Venel, qui disait qu'il fallait garder la plus scrupuleuse probité avec ses amis, mais que c'était une duperie d'en user mieux avec les autres qu'ils n'en useraient avec nous. Nous soutenions, elle et moi, qu'il fallait être homme de bien avec tout le monde, sans distinction. L'abbé Galiani m'a beaucoup déplu, à moi, en confessant qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie et que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, de ses maîtresses, ne lui avait pas coûté une larme. Il m'a paru que cet aveu n'avait pas moins choqué Mme d'Epinay ».

Diderot débarquant à la Chevrette, c'est l'ami qu'accueillent avec transport deux époux trop habitués l'un à l'autre, et dont l'un, le mari naturellement (ou celui qui en tient lieu), se refroidit et se détache peu à peu. « Le matin il (Grimm) est seul chez lui, où il travaille. Elle est seule chez elle, où elle rêve à lui » (Diderot à Mlle Volland). Avec le philosophe, reviennent les gais propos, les idées piquantes et inattendues qui ravivent l'entretien, la bonhomie et les effusions de tendresse qui ouvrent les cœurs et délient les langues. « Sa con-

versation, écrit Mme d'Epinay, est ravissante; sa confiance, sa sécurité en inspirent. Il a exalté ma tête et mon âme; il..... comment exprimerai-je cela ? Ce n'est pas précisément lui qui fait mon bonheur, qui me rend heureuse, mais il a donné à mon âme une secousse qui l'a mise en état de jouir de tout le bien qui l'entoure. » Ce n'est donc pas à Galiani, à cet arlequin plus vaniteux que spirituel, qu'il faut appliquer le mot si connu de Diderot, mais à Diderot lui-même : C'est bien lui qui est à la Chevrette, « un trésor inestimable pour les jours pluvieux. » Il sera, de plus, un consolateur pour les jours tristes qui vont venir. Lorsque Grimm, devenu baron du Saint-Empire, s'ennuyant au logis, est assez fou pour entreprendre ses interminables voyages en Allemagne, ou bien lorsque, à son retour, il oublie les rendez-vous donnés à Emilie, le bon Diderot, qui voit les larmes de celle-ci et sait, mieux qu'elle, toutes les raisons qu'elle a de s'affliger, s'ingénie à prolonger ses illusions. « Tout en pleurant, elle me disait : C'est que ses affaires l'occupent si fort, qu'il ne peut penser à rien... Elle l'excusait avec une bonté qui me touchait infiniment. Pour moi, je me taisais, et elle me disait : Mais vous ne me dites rien, philosophe; est-ce que vous croyez qu'il ne m'aime pas ? — Que diable voulez-vous qu'on réponde à cela ? Dire la vérité, cela ne se peut; mentir, il le faut bien ; le moment qui la détromperait serait le dernier de sa vie » (1). Enfin, Grimm est menacé de perdre la

1. XVIII, 466.

vue ; c'est lui maintenant qu'il faudra consoler, plus que cela, seconder et, au besoin, remplacer dans sa laborieuse *Correspondance* : « C'est d'une goutte sereine que Grimm est menacé..., son bâton et son chien sont prêts. » En voilà assez pour qu'il nous soit permis de conclure que Diderot fut un ami tendre et dévoué, et que Grimm, en particulier, avait toute espèce de raisons pour dire de lui qu'il était « un cœur excellent. »

### Mme Geoffrin.

« Une petite fille allait régulièrement à la messe, en cornette plate, en mince et légère siamoise; elle était jolie comme un ange, elle joignait, au pied des autels, les deux plus belles menottes du monde. Cependant un homme puissant la lorgnait, en devenait fou, en faisait sa femme ; la voilà riche, la voilà honorée, la voilà entourée de tout ce qu'il y a de grand à la ville et à la cour, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts ; un roi la reçoit chez lui et l'appelle maman » (1). C'est ainsi que l'imagination de Diderot peignait un jour la rapide fortune de Mme Geoffrin. Nous avons vu que si Mme d'Epinay avait réussi à apprivoiser Diderot, c'est parce qu'elle lui laissait sa libre allure : mais Mme Geoffrin, plus exigeante, ne goûtait vraiment que les esprits qu'elle parvenait à discipliner ou qui, naturellement modérés, ne s'attiraient pas trop

1. Did., XIX, 408.

souvent son fameux rappel à l'ordre : « voilà qui est bien ! » Diderot était fait pour l'exaspérer : il adorait le paradoxe et elle était « le bon sens incarné », suivant le mot de Walpole, et puis « tout ce qui était ardent autour d'elle l'exaspérait ; elle craignait l'impétuosité des idées comme des sentiments et croyait que la raison même avait tort quand elle était passionnée » (1). Ce portrait de tout ce qu'elle réprouvait le plus, c'est le portrait même de Diderot. Le défaut qu'elle pardonnait le moins était la témérité d'esprit, et le plus grand tort qu'on pût avoir à ses yeux, c'était de se faire mettre à la Bastille.

Diderot, que sa captivité au donjon de Vincennes n'avait pas rendu plus sage, pouvait s'attendre chaque matin à être embastillé : il était donc, pour un salon aussi sagement tenu que celui de Mme Geoffrin, un hôte très compromettant. Ajoutez enfin que « personne ne possédait mieux que la maîtresse de maison le tact des convenances » (2), et qu'elle mettait un soin et « une adresse extrême à recevoir les grands avec un air demi-respectueux, demi-familier (3). » Or, Diderot n'était pas familier à demi quand il se mettait à interpeller les grands de la terre, fussent-ils des princes du sang, comme le prince de Conti ou même des impératrices, comme Catherine. Après cela, on ne s'étonnera point qu'il ne fût pas des « petits soupers » de Mme Geoffrin où n'étaient admis que « les amis particuliers avec un

1. Thomas : *A la mémoire de Mme Geoffrin.*
2. La Harpe, *Corresp.*, I, 277.
3. Marmontel, *Mémoires*, VI.

quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde (1). » L'obséquieux Marmontel y faisait assurément meilleure figure. Mais Diderot n'assistait-il pas aux fameux dîners réservés aux gens de lettres ? Ceux qui nous en ont fait connaître les hôtes habituels (Marmontel et Morellet), ne nomment pas Diderot (2). Nous en conclurons seulement qu'il n'était pas parmi les hôtes les plus fidèles : en effet, il était trop intimement lié avec les amis de Mme Geoffrin et surtout il était trop illustre pour que Mme Geoffrin songeât à écarter le grand Encyclopédiste d'un salon qui, par la réunion de toutes les célébrités du temps, était devenu, suivant le mot de Sainte-Beuve, une espèce « d'*Encyclopédie* en action et en conversation. »

D'ailleurs Diderot, qui savait très bien estimer chez les autres, nous l'avons vu par son amitié avec Grimm, les qualités dont il manquait lui-même, était très capable d'apprécier cette parfaite mesure et cette élégance sobre et discrète qui caractérisait Mme Geoffrin jusque dans sa toilette : « Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme (Mme Geoffrin) s'habille. C'était ce jour-là (au Grandval) une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin et puis la netteté la plus recherchée de tout côté » (3). Et Diderot ajoute, ce qui marque bien entre Mme Geoffrin et lui un certain degré

1. *Ibid.*
2. D'Escherny dit même expressément : « Diderot n'allait point chez Mme Geoffrin » (*Mélanges de littérature*).
3. Did. XVIII, 508.

d'intimité : « elle me demanda de la mère (Mme Diderot) et de l'enfant. Je répondis de l'enfant que je craignais qu'elle n'eût une vie agitée et malheureuse, car elle était ennuyée du repos (elle avait de qui tenir). Tant mieux, me dit-elle, elle se remuera pour les paresseux. » C'est ce que savaient faire justement la généreuse Mme Geoffrin et le serviable Diderot. Un charmant défaut leur était commun à tous deux : la manie d'obliger les gens sans leur permission.

Mme Geoffrin, qui connaissait si parfaitement les hommes, dut aimer Diderot pour sa chaleur d'âme et sa proverbiale « bonhomie. » Seulement elle l'aimait de loin, lui permettant volontiers, contrairement à sa maxime célèbre, de laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. Diderot dut lui fournir mainte occasion de jouer ce rôle de « grondeuse » qu'elle affectionnait : dans les rares passages où il parle d'elle, nous la voyons entrer chez lui pour le houspiller avec le plus parfait sans-gêne. « Je reçus la visite de Mme Geoffrin, qui me traita comme une bête et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle vint pour gâter ma fille ; cette fois elle serait venue pour gâter ma femme et lui apprendre à dire des gros mots et à mépriser son mari » (1). Diderot se garde bien de spécifier à Mlle Volland ce que lui reprochait Mme Geoffrin : ne serait-ce point qu'une maîtresse de maison si accomplie avait dû trouver que le ménage de Diderot était tenu un peu à la diable et

1. Did. XIX, 239.

cela par la faute du philosophe qui, comme s modèle, Socrate, était bien rarement au logis. Ma nous aurons à peindre plus loin Diderot en famill Bornons-nous à constater que, s'il était vrai, quai il disait : « J'aime ceux qui me grondent Mme Geoffrin était d'humeur à se faire aimer de l

En somme, une de « ce têtes qu'elle trouvait tr hardies et trop hasar », suivant le mot Marmontel, un peu trop b illonnes aussi et qu'e jugeait bon de tenir à distance, mais un cœur gén reux pour qui elle avait une véritable sympathi tels nous paraissent avoir été le jugement et l'at tude de Mme Geoffrin à l'égard de Diderot. Ma montel dit justement dans son portrait de Mme Ge frin : « elle estimait le baron d'Holbach, elle *aim* Diderot, mais *à la sourdine* et sans se commett pour eux. »

### Mme Necker.

Il semble que, bien plus qu'à Mme Geoffrin q était, après tout, parisienne, c'est-à-dire relativeme libre de préjugés, Diderot ait eu amplement de qu déplaire à la très protestante et très « décente Mme Necker. *Hypathie* nous a dit elle-même to son horreur pour les gens qui ignorent, lorsqu' parlent dans un salon, « qu'il y a dans le mon des hommes et des femmes, des grands et d petits ». On sait, en outre, qu'il était interdit « toucher, chez elle, aux principes religieux » (

1. Lettre de Mme Necker à Moultou (voir d'Haussonvi Le salon de Mme Necker. *Rev. des Deux-Mondes*), janvier 18 février 1881.

C'était, pour être admis dans un salon si honnête, une faible recommandation que d'avoir écrit les *Bijoux indiscrets* et d'être un causeur, brillant sans doute, mais on ne peut moins attentif au rang et même au sexe des personnes avec qui l'on cause. Diderot fut pourtant, sinon un des hôtes les plus assidus (il n'allait assidûment nulle part), du moins un des amis les plus recherchés de l'hôtel Leblanc.

Dès que Mme Necker se mit en tête d'avoir un salon, il fut un des premiers hommes de lettres qu'elle s'efforça d'attirer chez elle : « à propos, savez-vous bien qu'il ne tient qu'à moi d'être vain ! Il y a ici une Mme Necker, jolie femme et bel esprit, qui raffole de moi ; c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour avec une assiduité à tromper M. de... (Necker). Aussi le pauvre M. de... l'est-il parfaitement, comme vous en jugerez par la mauvaise plaisanterie que je vais vous dire : « eh bien ! disait à Suard M..., quelques jours avant son départ, on ne vous voit plus, tendre grenouille.— Qu'est-ce que cela signifie : tendre grenouille ? — Eh oui ! est-ce que vous ne passez pas à présent vos jours et vos nuits à soupirer au Marais. » Mme Necker demeure au Marais. C'est une genevoise sans fortune, qui a de la beauté, des connaissances et de l'esprit, à qui le banquier Necker vient de faire un très bel état. On disait : croyez-vous qu'une femme, qui doit tout à son mari, osât lui manquer ? — On répondit : rien de plus ingrat au monde. — Le polisson qui fit cette réponse, c'est moi » (1).

1. Lettre à Mlle Volland, 18 août 1765.

Ce polisson ne savait ce qu'il disait : il ignorait qu'il y avait alors, en plein Paris, une femme du monde, jeune et jolie, qui était assez singulière pour adorer son mari et pour s'en vanter, et que cette femme s'appelait Mme Necker. Mais justement, à cause de cette singularité, ne méritait-elle pas d'intéresser le paradoxal Diderot ? D'ailleurs les « polissons » eux-mêmes étaient admis à l'hôtel Leblanc quand ils étaient gens d'esprit, à condition, bien entendu, d'avoir le vendredi, jour de Mme Necker, plus d'esprit que.... d'autre chose. Tandis, en effet, que Mme Geoffrin (au dire de Mme Necker elle-même), jugeait toujours les grands hommes par leur conduite, et jamais par leur talent (1), — et n'est-ce pas pour cela qu'elle était devenue si « grondeuse » ? — Mme Necker, quoique très sévère pour elle-même, demandait moins à ses hôtes d'avoir de bonnes mœurs que de bonnes idées (ne devait-elle pas se lier intimement avec la maîtresse de Saint-Lambert ?) Enfin une autre raison, pour Diderot, de céder aux flatteuses avances dont il avait été l'objet, c'est que la conversation chez Mme Necker était moins gouvernée et surveillée que chez Mme Geoffrin, dont le salon datait, comme les idées de la maîtresse du salon, d'avant l'*Encyclopédie*. Le « sabbat » philosophique, qu'on redoutait tant rue Saint-Honoré, était permis rue de Cléry, où l'on pouvait, si nous en croyons Grimm, « parler à tort et à travers sur bien des

1. *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*. **Paris Pougens, 1798, t. III, 246.**

choses » excepté, et Grimm en avait fait la pénible expérience (1), sur les choses religieuses.

Le chef des Encyclopédistes avait sa place marquée dans le salon philosophique de Mme Necker : nous l'y voyons occuper la place d'honneur dans le dîner fameux où fut votée l'érection d'une statue à Voltaire. Diderot, en effet, n'était-il pas le plus illustre parmi les « amis malheureux » de la maîtresse de maison ? elle appelait ainsi ses amis athées. « On dirait, lui écrit-elle, que j'ai entrepris votre conversion ; je n'en connais aucune qui me fît plus d'honneur ; malheureusement j'en désespère et je voudrais seulement sauver du naufrage un peu d'estime et d'amitié en retour de tous les sentiments que je vous ai voués » (2).

Ce qu'elle aime en Diderot, c'est, dit-elle, qu'il « l'étonne. » Marmontel a dit d'elle que, déjà avant sa retraite méditative de Coppet, elle s'était formé le goût en recueillant avec soin, sur des tablettes, des opinions et des principes littéraires. On comprend dès lors ses étonnements en présence de Diderot : que de choses elle devait lui entendre dire qui n'étaient pas sur ses tablettes ! elle aimait aussi la façon dont il les disait : elle aimait ces mots qui, comme « des éclairs », découvraient à sa pensée mille horizons nouveaux, et cette chaleur d'éloquence qui devait toucher son âme à la fois ardente et inquiète. « Sous la ligne ou sous le pôle,

1. On connaît la scène où Mme Necker, sur certains propos anti-religieux de Grimm, fondit en larmes au moment où l'on allait se mettre à table.
2. *Ibid.*, I, 335.

écrit-elle à Diderot alors en Russie, vous avez au-dedans de vous un foyer qui ne s'altère jamais (1). »

Bien faite pour excuser et comprendre les perpétuels enthousiasmes de Diderot, elle à qui Mme Geoffrin écrivait en grondant : « Toujours de l'engouement, jamais rien de sang-froid (2) », elle en critiquait seulement les objets, trouvant, non sans raison, que Diderot « ne connaissait pas les hommes, qu'il passait sa vie dans une nature idéale et que son esprit était un beau songe (3). » Très instruite et très raisonneuse, elle le provoquait à la discussion pour avoir le plaisir de l'écouter et de le combattre : « M. Diderot, reprenons une conversation qui m'intéresse... Ne disiez-vous pas qu'il était possible d'expliquer la pensée par la suite des sensations? Diderot : toute la nature n'est qu'une série de sensations graduées; la pierre sent, mais très faiblement, et c'est ainsi que je m'élève jusqu'à l'homme... La seule matière suffit donc à l'explication de tous ces phénomènes et, si elle est susceptible de sensations, elle est aussi susceptible de pensées.— Mais, repart Mme Necker, je me juge toujours une et le foyer de ces idées, quel qu'il soit, est certainement indivisible. C'est un sens collectif? Quel est donc ce sens qui contient des choses abstraites, qui est tourmenté par des abstractions métaphysiques, pour qui le néant est quelque chose, puisqu'il le distingue de l'existence; ce sens qui réagit sur lui-même, qui se forme de nouvelles pen-

1. *Ibid.*, I, 331.
2. D'Haussonville. *Ibid.*
3. *Mélanges*, II, 296.

sées et qui, malgré les millions d'objets qu'il représente, qu'il renferme et sur lesquels il s'exerce, demeure toujours un et indivisible (1) ? »

Voilà qui sent bien, en effet, des notes apprises, mais qui révèle aussi un pénétrant et curieux esprit : et cette profession de foi philosophique de Mme Necker n'est-elle pas comme le prélude des admirables analyses par lesquelles sa fille fera connaître à la France la philosophie abstruse de Kant et de Jacobi ?

Mme Necker obligea Diderot comme elle avait fait tous les gens de lettres qui fréquentaient chez elle : « Si vos enfants le veulent, ils ne perdront rien par le changement du ministère ; j'ai parlé d'eux aux personnes qui pourraient leur être utiles. » (2) Quand Diderot, en Russie, ne songe qu'à faire sa cour à la grande Catherine, Mme Necker rappelle à l'oublieux philosophe qu'il a laissé à Paris des amis qui savaient aussi l'apprécier et une famille que les beaux mots de l'impératrice ne font pas vivre. « Vous devriez, écrit-elle à Grimm, ramener M. Diderot ; il me semble que ses enfants ont besoin de lui ; sa fille a beaucoup gagné depuis un an ; elle est plus simple qu'autrefois, car la tendresse *maternelle* lui a appris les nuances du sentiment, les seules qui lui manquaient » (3).

Diderot sut répondre à une aussi sérieuse et délicate amitié. Il s'oublie volontiers dans le salon de Mme Necker ; venu « pour trois minutes, il y passe

1. D'Haussonville, *ibid.*, p. 89.
2. *Mél.* I, 3; 3.
3. *Ibid.*, 341.

trois heures ». Il lui écrit de longues lettres pour lui recommander des gens qu'il ne connaît pas, et qui l'ont tout de même ému jusqu'aux larmes par le récit de leurs infortunes; mais quoi ! « La Providence n'a-t-elle pas fait naître Mme Necker pour sa propre apologie ?... Elle vous plaça sur la hauteur, afin que votre œil embrassât une plus grande partie de l'espace sur lequel elle a distribué les malheureux » (1). Naturellement il ne se gêne pas plus avec elle qu'il ne fera plus tard avec l'impératrice de toutes les Russies : « il s'assied à ses côtés, lui prend la main, lui secoue le bras. » Avec Diderot, cela ne tire pas à conséquence; et surtout cela ne l'empêche pas d'avoir, pour les gens qu'il malmène de la sorte dans sa conversation trop expressive, la plus respectueuse estime quand il leur parle ou qu'il parle d'eux la plume à la main. Ainsi Mme Necker est dans le *Paradoxe sur le Comédien,* « une femme qui possède tout ce que la pureté d'une âme angélique ajoute à la finesse du goût. » Que nous sommes loin du temps où il parlait d'elle en « polisson » ! Il a fini, non-seulement par respecter, mais même par vénérer l'objet de ses railleries passées. Voyez, en effet, les curieuses lettres qu'il lui écrit en lui envoyant les *Salons* qu'elle avait désiré lire ; rien peut-être ne montre mieux quels sentiments purs et délicats était capable d'éprouver l'âme, plutôt gâtée que vicieuse, de Diderot : « C'est un éloge trop flatteur que celui que vous daignez faire de mes petits feuillets...

1. Did., XX, 81.

Combien de choses vous y trouverez qui n'auraient jamais été ni pensées, ni écrites, si j'avais eu l'honneur de vous connaître plus tôt. » Et ailleurs : « J'allais oublier de vous demander pardon de toutes les impertinences que vous avez lues dans mes *Salons*. Soyez-en assurée, Madame, je n'ai pas voulu vous manquer en aucune façon, car j'en use avec mes ouvrages ainsi qu'avec les ouvrages des autres. La ligne bien écrite ou bien pensée, le trait d'imagination, le sentiment honnête est la seule chose dont il me souvienne, et la seule que je me sois proposé de mettre sous vos yeux... Si je ne comptais pas sur votre indulgence, je serais très soucieux de mon indiscrétion. Je vous supplie de ne pas me mépriser » (1). Si on réfléchit combien peu de grands écrivains au XVIII^e siècle étaient capables de parler avec une aussi touchante modestie et avec un aussi sincère sentiment de honte pour ses propres œuvres, et si l'on songe, comme le fait Diderot lui-même, qu'il aurait pu être tout autre, (lui qui subissait si facilement l'influence des gens qu'il aimait), s'il avait rencontré, au début de sa carrière, une femme qui ne fût pas une Mme de Puisieux, on se sent porté à le juger avec plus d'indulgence. De toute façon, Mme Necker s'était vengée noblement des mauvais propos dont Diderot avait récompensé ses premières avances : en lui apprenant à rougir de lui-même, elle lui avait révélé, comme elle nous l'a confirmé à nous-mêmes, qu'au fond il valait bien mieux que beaucoup de ses œuvres.

1. D'Haussonville, *ibid.*, p. 91.

### Diderot à Grandval.

La maison où Diderot allait le plus volontiers, où il passa même une bonne partie de sa vie, était celle du baron d'Holbach, « du baron », comme il l'appelait familièrement. Tout l'attirait rue Royale : sans parler des succulents dîners qu'on faisait chez le maître d'hôtel de la philosophie (1), Diderot rencontrait tous ses amis dans le salon le plus vraiment encyclopédique de Paris : encyclopédique par la variété des sujets qu'on y traitait : « c'est là, s'écrie Diderot, qu'on parle histoire, politique, finance, belles-lettres, philosophie » ; encyclopédique aussi et surtout par la guerre qu'on y faisait tous les soirs, après le champagne, à « l'infâme » et à ses ministres. Encouragés par le maître de la maison qui était, pour ainsi dire, un ennemi personnel de Dieu, les Encyclopédistes venaient achever ou refaire oralement, dans leur « synagogue » de la rue Royale, les articles du Dictionnaire que la peur de la censure leur avait fait écourter ou christianiser. « C'est là, puisqu'il faut le dire, que Diderot et le bon baron lui-même, établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, celui du *Système de la Nature*..., et disaient des choses à faire

1. Meister assure méchamment que la maison de la rue Royale « perdit un peu la faveur dont elle avait joui, lorsque l'établissement de ses enfants eut forcé M. d'Holbach à restreindre la dépense de son cuisinier. » (*Correspond. litt.*, XV, 419).

tomber cent fois le tonnerre sur la maison, s'il tombait pour cela » (1).

Ce n'était pas seulement l'athée que Diderot aimait en d'Holbach, c'était l'homme lui-même, ce dernier plus original et surtout plus divertissant : si le premier avait l'innocente manie de chercher partout le mal dans l'histoire des peuples, pour mieux faire son procès à la Providence, le second passait sa vie à faire le bien ; il s'ingéniait, on le sait, à obliger les artistes et les gens de lettres à court d'argent. Et, naturellement, ses moindres générosités attendrissaient jusqu'aux larmes le bon Diderot, trop enthousiaste pour se dire qu'après tout le baron, n'ayant pas moins de soixante mille livres de rentes, pouvait donner cinquante louis à Kohaut, sans trop s'appauvrir.

Enfin d'Holbach avait une immense bibliothèque et, doué d'ailleurs d'une excellente mémoire qui retenait tout, surtout, semble-t-il, ce qui ne méritait pas d'être retenu, il était un homme précieux pour un directeur d'*Encyclopédie*. Encyclopédiste lui-même, il pillait, dans les ouvrages allemands, un grand nombre d'articles sur la chimie (l'allemand ne servait guère alors qu'aux chimistes) ; bref, il savait, c'est tout dire, autant de choses que Diderot était capable d'en imaginer : « Quelque système que forge mon imagination, répétait souvent Diderot à Meister, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour les justifier. »

1. Morellet. *Mél. de lit.* I, 135.

Diderot devint bien vite, semble-t-il, le plus intime ami du baron. Nous savons, par une lettre de Grimm à Gottsched, qu'en 1754 « il ne passait pas un jour sans dîner ou sans souper » rue Royale-Saint-Roch (1).

Dès 1759, quand vient l'automne, nous le voyons installé, pour cinq ou six semaines, dans le château d'Holbach, à Grandval, c'est-à-dire, d'après Diderot, « à deux lieues et demie de Charenton et à la même distance de Gros-Bois » (aujourd'hui dans la commune de Sussy, Seine-et-Oise). C'est là que Diderot dut passer ses plus belles journées. Il y trouvait tout ce qu'il aimait. Ses aises d'abord : « je tiens à mon aise partout, mais plus encore à la campagne qu'ailleurs » (XVIII, 507). Ici rien ne le gêne, pas même l'obligation de faire sa cour

1. Tous les témoignages des auteurs du temps sur le salon de d'Holbach ont été reproduits partout. Nous croyons que cette lettre de Grimm à Gottsched, citée par Danzel, est moins connue ; on y voit dans quelle intimité avec les d'Holbach étaient alors Grimm et Diderot : « Il y a, Monsieur, un siècle que je me propose d'avoir l'honneur de vous écrire. Des distractions et des chagrins m'en ont empêché. Toutes nos alarmes n'ont été que trop justifiées par la perte qu'un de mes meilleurs amis, le baron d'Holbach, vient de faire : Mme d'Holbach, sa femme, vient de nous être enlevée à l'âge de 24 ans. Nous sommes inconsolables. Cette femme était un ange ; elle avait toutes les vertus, elle était adorée de son mari, elle faisait le charme et la douceur de sa société. Sa maison était la plus agréable de tout Paris. Tous les gens de lettres, d'une certaine réputation, y allaient et y allaient d'amitié ; jamais je n'ai été plus affligé... Cette maison subsistera toujours, mais elle est devenue un tombeau pour le mari et tous les amis de sa femme. Nous allons faire un voyage pour nous éloigner de cet endroit où nous venons d'être foudroyés » (ne croirait-on pas entendre Diderot lui-même ?) à Paris le 10 septembre, 1754 (*Gottsched und Seine Zeit*, von Danzel) Leipzig, 1855, p. 353).

à la baronne : « la maîtresse de maison ne rend point de devoirs et n'en exige aucun ; on est chez soi et non chez elle » (XVIII, 394).

Il arrange donc sa vie à sa guise : dès six heures du matin il est debout. Ses deux tasses de thé prises, et quelque temps qu'il fasse, il ouvre sa fenêtre et s'emplit la poitrine de l'air vivifiant qui a passé par les bois et les vergers d'alentour. De sa chambre, située dans l'aile gauche du château, « chaude et gaie et la plus agréable du logis », il peut contempler ce petit bois qui, suivant la description qu'il en a faite, « à gauche de la maison la défend du vent du nord ; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil est tout à fait pittoresque et sauvage. » (XVIII, 415). Puis il se met au travail. Entre les portraits d'Homère et d'Horace, il passe des heures à lire, à méditer et à écrire, pour l'*Encyclopédie*, ses longs articles sur les Arabes et les Sarrazins dont il régalera ses hôtes le soir au salon. A deux heures on dîne ; « l'on dîne bien et longtemps, la table étant servie, au château, plus somptueusement encore qu'à la ville. » (XVIII, 394). Et l'on rit comme l'on mange : à ventre déboutonné. Tantôt le baron, qui a l'érudition indécente, et qui, en sa qualité d'incrédule fanatique, croit tout ce qu'il lit, raconte certaine anecdote extraordinaire et extraordinairement vilaine sur le Grand Lama : et Mme d'Aine, sa belle-mère, de se récrier et d'invectiver le conteur en

termes cent fois plus gaillards que le conte lui-même.

Tantôt le petit d'Holbach, digne fils du baron, se met « à plumer tranquillement le bras » de sa voisine de table, « et tout le monde d'éclater, ajoute Diderot; pour moi les larmes m'en tombaient des yeux et j'ai cru que j'en mourrais. » (XVIII, 516).

Dans cette abbaye de Thélème où, repas et conversation, tout est rabelaisien, et où Diderot s'épanouit et « s'arrondit comme une boule », on fait comme Gargantua, lequel, après avoir soi restauré par bon pain, bon vin frais et bonnes viandes, allait s'esbaudir par les prés et autre lieux herbus. Et, chemin faisant, Diderot s'entretient, avec le savant Baron, de tout ce qu'ils savent et même de ce qu'ils ne savent pas, des sottises qu'ils prêtent aux Chinois et aux Sarrazins et le Baron de conclure avec joie que les hommes sont aussi méchants à Pékin qu'à Paris, tandis que l'optimiste Diderot trouve que, si le monde est une folie, c'est, dans tous les cas, une divertissante folie : « c'est, selon quelques habitants du Malabar, une des soixante-quatorze comédies dont l'Eternel s'amuse » (XVIII, 513). Le décor, du reste, n'est-il pas délicieux? Tandis qu'il se promène, avec son ami, le long de la Marne, « de sa triste et tortueuse compatriote », et qu'il suit le pied des coteaux jusqu'à Champigny, Diderot sait admirer et décrire, en observateur aussi attentif que ravi, et, ne l'oublions pas, un an avant la *Nouvelle Héloïse* (sa lettre est du 15 octobre 1759), le spectacle pittoresque qui s'of-

fre à ses yeux : « Le village (Champigny) couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent; les paysans y ont établi des pêcheries : c'est un aspect vraiment *romanesque*. Saint-Maur d'un côté, dans le fond; Chennevières et Champigny, de l'autre, sur les sommets; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux » (XVIII, 417).

Une autre fois, par une charmante après-dînée, il s'arrête à voir planter des buis et tracer des plates-bandes : « Les jardins étaient couverts d'ouvriers et *vivants*. J'aime à causer avec le paysan, j'en apprends toujours quelque chose » (XVIII, 415).

Enfin, après une longue course à travers bois, fondrières et terres labourées, « le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur la table »; on commence un piquet, qu'interrompt ordinairement le souper; puis on cause jusqu'à onze heures, à moins que Mme d'Holbach ne prenne sa mandore pour faire taire ces Messieurs qui « radotent de leur philosophie »; à onze heures et demie, tout le monde est couché. Et quand le vent d'octobre fait rage, que la pluie, la tempête et « un murmure sourd fait retentir les corridors du château », Diderot, dans sa chambre bien close, écoute avec volupté ce toni-

truant concert : « J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi ; j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué et je jouis de la préférence. » C'est le *suave mari magno* traduit par un bourgeois qui a bien soupé et sommeille dans un bon lit.

Nous n'avons pas l'intention de raconter tout ce qui se passe à Grandval : ici, comme dans les pages qui précèdent, c'est Diderot que nous voulons montrer et, autant qu'il est en nous, faire revivre au milieu des amis et dans les séjours qu'il préfère. Nous ne referons pas les lettres à Mlle Volland, ni les tableaux très connus que nous ont laissés, du salon de d'Holbach, les Marmontel, les Morellet et autres contemporains. Résumons seulement, après avoir vu comment il y passait ses journées, ce que Diderot gagna à séjourner si souvent à Grandval.

Tout d'abord, en hôte reconnaissant, il corrigeait « les chiffons » du Baron : il essayait de donner un peu de couleur et de vie à ces manuels d'athéïsme, que Gœthe trouva si secs et si décharnés, la première fois qu'il les ouvrit, qu'il s'en exhala comme une odeur de cadavre. Cette collaboration

de Diderot aux œuvres de d'Holbach, attestée par la *Correspondance littéraire*, saute aux yeux, surtout à la fin des chapitres, où la voix monotone du docteur qui démontre méthodiquement l'athéïsme se tait brusquement, pour laisser éclater les tirades imprévues, nous pourrions dire : les brillantes roulades d'un improvisateur que nous reconnaissons aussitôt. C'est que le fougueux Diderot succédant au terne et compassé d'Holbach, c'est justement, comme dans ce conte de Galiani qui se fit au Grandval et que nous a raconté Diderot, le rossignol fantaisiste qui succède au méthodique coucou. Tout de même que le coucou de Galiani, après avoir averti l'auditeur « qu'il n'y avait pas un mot à perdre de ses raisons, » chantait *coucou, coucoucou* et ne savait chanter que cela, « qu'il combinait de mille manières »; de même notre Baron, après avoir dit que les prêtres sont tous des fourbes et les rois, tous des tyrans, recommence à chaque page son invariable antienne. Il se tait enfin et alors, « sans préambule, » le rossignol, « emporté par son enthousiasme, se lance dans des modulations et des tenues à perdre haleine » et l'on entend sa voix mélodieuse qui se renfle et remplit l'étendue des airs : « ô Nature ! Souveraine de tous les êtres ! et vous, ses filles adorables, vertu, raison, vérité ! Soyez à jamais nos seules divinités ! C'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre... Montre-nous donc, ô Nature ! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais désirer. Vertu ! réchauffe-le de ton feu bienfaisant. Raison ! conduis ses pas incertains dans les routes

de la vie. Vérité ! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô Déités secourables, votre pouvoir pour soumettre les cœurs... Consolez l'enfant de la Nature, des maux que le Destin le force de subir, par les plaisirs que la sagesse lui permet de goûter. Qu'il apprenne à se soumettre à la Destinée ; conduisez-le sans alarmes au terme de tous les êtres ; apprenez-lui qu'il n'est fait, ni pour l'éviter, ni pour le craindre (1). »

En second lieu, Diderot écrivit à Grandval une bonne partie, et non la moins curieuse, de ses lettres à Mlle Volland. Nous montrerons ailleurs comment ces lettres servent à faire connaître Diderot, et à faire deviner Mlle Volland. Celles qui sont datées de Grandval nous donnent des hôtes du château des croquis justement célèbres ; ils sont, en effet, lestement enlevés en quelques coups de plume. Diderot excelle surtout à *grouper* ses personnages. Voici, par exemple, par un jour de pluie, « Mme d'Holbach qui s'use la vue à broder ; Mme d'Aine digère étalée sur des oreillers ; le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la tête fichée sur ses deux épaules et les mains collées sur ses deux genoux, rêve à la fin du monde, le baron lit enveloppé dans une robe de chambre et renfoncé dans un bonnet de nuit, moi, je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait et je crois que le ciel fond en eau et je me désespère » (2). Vienne un rayon de

1. *Système de la Nature*, par Mirabaud (d'Holbach). Londres, 1770, t. II, 398.
2. XVIII, 492.

soleil et Diderot, nous l'avons vu, se sauvera à travers champs : qu'a-t-il gagné maintenant à ces fréquentes promenades dans la campagne ?

Il apprit, dans ses causeries avec les paysans, « les expressions rustiques », car, dit-il quelque part, « il n'y a rien dans la culture des arbres et des plantes qui n'ait son nom parmi nous », et ce nom se trouvera à sa place, dans le grand Dictionnaire. Ainsi c'est d'abord l'*Encyclopédiste* qui s'instruit dans ces promenades champêtres. Mais Diderot est, de plus, un observateur et un admirateur de la nature : il constatera, par exemple, que Saint-Lambert « a bien connu la pluie de mai ; mais combien d'effets piquants il en a ignorés ou omis par ce défaut général d'instruction qui perce dans son poème ! c'est alors que la femelle des oiseaux se hâte d'aller étendre ses ailes sur ses œufs ; c'est alors que le mâle va saisir l'insecte réfugié sous les ailes du buisson » (1). Pourquoi donc, puisqu'il sait si bien la nature, ne s'en est-il inspiré dans aucune de ses œuvres ? Non pas que nous lui demandions un poème descriptif où il eût, nous connaissons l'homme, prodigué les invocations à la nature, et refait, à sa manière, certain chant de Lucrèce sur le triomphe de Vénus au mois de mai à travers les bois et les eaux. Mais puisqu'il était romancier, pourquoi n'a-t-il pas eu l'idée de placer ses personnages à la campagne, dans quelque hameau sur ces bords « *romanesques* » de la Marne qu'il aimait tant à parcourir,

1. V, 245.

plutôt que d'enfermer son imagination, même au Grandval, dans le maussade couvent de sa *Religieuse ?*

Pourquoi, en un mot, n'a-t-il pas ravi à Jean-Jacques l'honneur de faire rentrer la nature et le pittoresque dans la littérature française, lui surtout qui a fait de la Nature, au sens philosophique du mot, le centre et l'âme de toute sa doctrine? C'est que, outre la raison très simple qu'il n'était pas un peintre de génie, comme Jean-Jacques, il n'aimait pas, comme lui, la campagne avec son âme tout entière, mais tout au plus avec ses yeux, qui savaient d'ailleurs très bien *voir;* il l'aimait moins aussi pour elle-même que pour l'air frais et vif dont elle remplissait ses puissants poumons d'orateur, pour la fatigue salutaire enfin qui, à la suite de ses longues promenades, lui permettait de faire honneur aux pantagruéliques soupers du Grandval. Si nous revenons, en effet, sur ces détails culinaires, c'est que, fût-on d'ailleurs aussi bien doué que Diderot pour jouir de la nature et pour la peindre, c'est la pire des préparations pour la bien comprendre et pour l'aimer comme elle veut être aimée, avec toute l'âme, que d'avoir à digérer, durant ses promenades et « des perdrix aux choux et des perdreaux à la crapaudine », et je ne sais quoi encore que ne connut jamais le frugal auteur des *Confessions*. Le bourgeois Diderot n'aimait pas, il le dit en parlant justement de Rousseau, « le gland ni les tanières, ni le creux des chênes » ; il lui faudrait « un carrosse, un appartement commode, du linge fin », moyennant quoi il s'accommoderait assez de

la corruption de notre état civilisé. Il n'a jamais fait, comme Jean-Jacques, de longs voyages à pied par monts et par vaux, à l'aventure; encore moins s'est-il jamais vu forcé de coucher à la belle étoile, sous l'arche d'un pont; aussi n'a-t-il jamais eu ce poétique et fameux réveil de Rousseau, à Lyon, qui fut comme le réveil même, en plein air et en pleine fraîcheur matinale, de la littérature au XVIII$^{e}$ siècle, de cette littérature de citadins et de poètes musqués.

Reste ce que Diderot put apprendre dans les salons et les conversations du Grandval. Nous connaissons l'amphytrion : « un satyre », (le mot est de Diderot), qui apprenait comme il mangeait : de tout et gloutonnement. C'était, et ce mot était pour lui plaire, à lui qui appelait les croyants, des *déicoles*, c'était un polymathe, une espèce de bibliothèque vivante où il y avait de tout, même de la théologie polissonne, et où rien n'était à sa place. Diderot était heureux, s'il digérait ses dissertations mieux que ses dîners. Sans doute il est permis de douter que l'indécent et incrédule d'Holbach eût beaucoup à apprendre à l'auteur des *Bijoux indiscrets* et des *Pensées philosophiques*. Encore y a-t-il différentes manières d'être incrédule et même libertin, et celle de d'Holbach était la pire, car dans ses conversations, il réussit à être un pédant de libertinage. De même que Voltaire s'était souillé les mains à « laver le linge sale » de cet autre Allemand qui, le premier, lui recommanda l'*infâme* et lui apprit ses gros mots et ses trivialités de corps de garde, de même dans ce singulier salon de

Grandval, où l'on appelait Dieu « une machine qui embrouille les questions » et où l'on faisait des gorges chaudes de certaines plaisanteries qui, partout ailleurs, sont le régal des palefreniers, Diderot ne pouvait devenir que plus libre dans ses propos et dans son style. Il y a telles pages de lui qui, si elles ont été écrites au Grandval, comme il est permis de le croire, marqueraient bien cette influence de la société de d'Holbach sur son goût littéraire: nous voulons parler des dernières pages de sa *Religieuse* dont il emporta à la campagne, en 1760, le manuscrit inachevé. Si c'est dans ses loisirs de Grandval, comme il y a toute apparence, qu'il en écrivit la troisième partie, c'est-à-dire la plus répugnante, on peut dire, en résumé, et pour parler son langage, qu'il ne rapporta de Grandval que « la plus mauvaise pièce de son sac ».

### Sophie Volland.

Tandis qu'il dirigeait l'*Encyclopédie*, composait des romans et des drames et tenait au courant la *Correspondance* de Grimm, Diderot trouvait le temps d'aimer passionnément une jeune fille et de lui écrire de longues et fréquentes lettres : un profond amour pouvait seul faire de Diderot un correspondant régulier. Ce qui explique cette passion tardive et d'autant plus envahissante, c'est que peut-être le mari d'Annette Champion et l'amant de Mme de Puisieux n'avait pas encore véritablement aimé. Annette, on le sait, n'était, quand il

l'épousa, qu'une aimable lingère et Mme de Puisieux était bien moins encore, une femme galante. Qu'on ajoute, si l'on tient à compléter la liste, celles qu'il connut en passant et dont il parle gaiement, çà et là : tout cela fait en somme d'assez pauvres amours pour un esprit distingué et une âme ardente comme était Diderot. Il aima donc et de la seule manière qu'il pouvait aimer, éperdûment, une demoiselle du nom de Sophie Volland.

Née vers 1755, cette passion était assez vive dix ans plus tard pour lui dicter ces lignes à Falconet : « Je pourrais voir ma maison tomber en cendres sans être ému, ma liberté menacée, ma vie compromise, toutes sortes de malheurs tomber sur moi, sans me plaindre, pourvu qu'elle me restât. Si elle me disait : « donne-moi ton sang, j'en veux boire, je m'en épuiserais pour l'en rassasier. » Quelle était donc cette « amie » qui avait à ce point embrasé l'âme et le style de Diderot? Nous n'avons ni lettres d'elle, ni renseignements précis sur son compte : les lettres de Diderot à Sophie Volland, à moins de révélations inespérées, seront toujours pour nous des lettres à une inconnue. S'il a été possible à un ingénieux psychologue de reconstituer en partie et de deviner le caractère de Mme Grignan, c'est que l'auteur (1) avait à sa disposition les innombrables lettres de Mme de Sévigné : nous n'avons que certains fragments de certaines lettres à Mlle Volland. Tout ce qu'on a pu en induire, ainsi que de recherches assez infructueu-

1. M. Janet : Les lettres de Mme de Grignan, *Rev. des Deux-Mondes*, sept. 1884.

ses faites dans sa ville natale, c'est qu'elle était fille d'un « préposé pour le fournissement des sels, » qu'elle habitait tantôt Isle-sur-Marne, un hameau situé à trois lieues de Vitry-le-François, et où elle était née, tantôt Paris, rue des Vieux-Augustins, non loin du « cher Grimm, » qu'en outre elle avait « la menotte sèche » et qu'elle lisait Helvétius : mais une Sophie raisonneuse n'était pas pour déplaire au philosophe Denis (1).

Les lettres qu'il lui écrivit et qui vont, avec de très nombreuses et très regrettables lacunes, de 1755 à 1774, ne sont pas seulement remplies de détails instructifs et piquants sur la vie du philosophe, sur les personnes qu'il fréquentait et particulièrement sur cette société si libre et si bouffonne du Grandval dont il redit avec entrain les propos saugrenus et les stupéfiantes « cochonneries : » les lettres à Mlle Volland ont encore le mérite, trop rare chez ce grand déclamateur, dont la plume, comme la langue, allait plus vite et plus loin que la pensée, d'être parfaitement sincères et vraies; elles nous peignent Diderot au naturel, avec les bons mouvements de son cœur, les vices de son éducation, les sophismes de son esprit : aussi mille traits de ces lettres ont-ils déjà passé dans cette étude.

Cette correspondance d'un homme qui, dès les premières lettres, avait dépassé la quarantaine avec

1. Elle se serait appelée Louise-Henriette (non Sophie) et mourut le 22 février 1784, cinq mois avant Diderot à qui elle légua, par testament daté de juin 1772, sept volumes des *Essais* de Montaigne et une bague qu'elle appelait sa Pauline (*Archives nationales*, Y, 77, fol. 167. Voir Campardon, *Les prodigalités d'un fermier général*, Charavay, 1882.

une demoiselle qui, si on en juge par la maturité d'esprit que suppose la nature des sujets traités entre les deux correspondants, devait n'être pas très loin de la trentaine, a donné lieu à un problème de nature délicate et dont nous ne pouvons éviter de nous occuper brièvement. Il s'agit, pour trancher le mot, de savoir si Sophie Volland fut l'amie ou la maîtresse de Diderot. C'est la question que, bon gré mal gré, on se pose à maint endroit de cette étrange correspondance, tant celle-ci est pleine de révélations qui s'arrêtent à mi-chemin, de souvenirs brûlants et voilés, d'expressions ambiguës enfin qu'on ne comprend pas très bien ou peut-être qu'on a le tort de trop comprendre. C'est donc un commentaire perpétuel et très opportun de la correspondance à Sophie, c'est-à-dire d'une des plus jolies œuvres de Diderot, que nous fournirions au lecteur, si nous parvenions à déterminer de quelle nature était l'attachement du philosophe pour Mlle Volland. Il y a plus : ce ne serait pas un des paradoxes les moins piquants de sa vie, s'il était démontré que l'intempérant et cynique Diderot, « l'apologiste des passions fortes », en un mot l'apôtre de la Nature au XVIII$^e$ siècle, fut condamné pour ses péchés à plus de vingt ans d'amour platonique. Mlle Volland aurait bien dû remporter ce triomphe sur la philosophie naturaliste : mais a-t-elle eu cet honneur ? Qu'on nous permette de répondre que, sans en rien savoir, nous n'en croyons pourtant rien (1).

1. M. Assézat, dans sa *Notice préliminaire* sur Sophie Volland, conclut que la correspondance est trop incomplète pour nous

Feuilletons la correspondance : à chaque absence un peu longue, Diderot jure à Sophie qu'il lui est resté « fidèle »; cette fidélité s'entend de reste sous la plume de Diderot, car c'est beaucoup pour lui s'il observe seulement celle-là (1). Non-seulement, en effet, il ne croit pas à la durée de l'amour platonique, mais son scepticisme à cet égard il l'exprime sans détour à Sophie Volland elle-même. « Me voilà, lui dit-il, revenu à cette tirade de votre sœur (Mme Legendre) contre les hommes ou *plutôt contre moi*... Cette femme est injuste et vaine. Il lui faudrait un amant, il faudrait que cet amant fût parfait, il faudrait qu'il se trouvât suffisamment récompensé de l'honneur de la servir. La religion exige moins de nous », et sans doute aussi Sophie Volland, car son amant la remercie sans cesse d'être « si sensible. » Il sait, dit-il, qu'il est « aimé », et il l'est apparemment comme il veut l'être, puisqu'il se proclame, avec des transports de reconnaissance, pleinement, infiniment heureux, heureux et apaisé, comme le fut, dit-on, son plus fervent admirateur, Gœthe, lorsque Mme de Stein eut enfin « exaucé les mille vœux de son cœur » (2). Il résulte

permettre de décider si l'amour de Diderot « fut chaste ou sensuel » (*Did.* XVIII, 347).

1. « Encore un petit moment et j'accourrai et je vous porterai une bouche innocente, des lèvres pareilles et des yeux qui n'ont rien vu depuis un mois. Que nous serons contents de nous retrouver! » Voir aussi XVIII, 429, 531. Dans son *Salon* de 1767 (XI, 231), il imagine des arcades obscures et pensant très vraisemblablement à Sophie. il s'écrie : « Si l'absence nous tient éloignés, j'y viendrai rechercher la même ivresse qui avait si entièrement, si délicieusement disposé de nos sens ; je rechercherai, je retrouverai l'égarement voluptueux... »

2. On sait que l'amitié de Gœthe pour Mme de Stein a soulevé un problème de casuistique amoureuse analogue à celui qui

de certains endroits de la correspondance que Diderot et Sophie se voyaient à Paris, seul à seul, dans une maison qui n'est pas nommée ; le passage suivant nous prouve qu'ils n'y passaient pas tout leur temps à philosopher : « J'ai vu toute la sagesse des nations et j'ai pensé qu'elle ne valait pas la douce folie de mon amie. »

Mais laissons là l'expression non équivoque, semble-t-il, des sentiments de Diderot. Son plus grand plaisir est de raconter à Sophie les histoires les plus scabreuses et les « cas de conscience » comme il les appelle, les plus vilains, le tout en termes on ne peut plus appropriés. Parle-t-on sans cesse de cela à une demoiselle qui n'est que votre amie ? Puisque Mlle Volland prêtait l'oreille à de telles histoires, il faut souhaiter pour elle qu'elle ait écouté aussi favorablement les déclarations de Diderot : vertueuse, elle serait peut-être moins décente à nos yeux.

Le ton de la correspondance se modifie naturellement et se modère avec les années : celle qui était d'abord « ma Sophie », devient « Mademoiselle » ; à la fin on s'adresse collectivement à « Mesdames et chères amies » (c'est-à-dire, à la mère, une mère peu gênante, à Sophie et à sa sœur). C'est que, quand il écrivit les dernières lettres (en 1774) Diderot avait soixante-et-un ans et, ce qui avait contribué sans doute à le refroidir, il revenait de Russie. Son amour n'en dura pas moins

nous occupe. On peut voir la solution très nette qu'en a donnée M. Lichtenberger dans son intéressante *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*, Hachette, 1878, p. 165.

jusqu'à la fin de sa vie : si l'on veut bien remarquer qu'il n'avait eu, entre temps, (à notre connaissance, du moins), qu'une passade à Bourbonne pour Mme de Prunevaux (en 1770), il sera permis de conclure que, malgré sa mobilité d'impressions, malgré surtout une très grande facilité à se donner, laquelle ne va pas d'ordinaire sans une égale facilité à se reprendre, Diderot fut capable d'une très grande constance en amour comme en amitié : Grimm et Sophie Volland avaient décidément fixé la girouette de Langres.

## CHAPITRE III

### LE « PÈRE DE FAMILLE » CHEZ LUI.

Dans ses *Entretiens sur le Fils naturel,* Diderot, annonçant son prochain drame, le *Père de famille,* se promettait, en l'écrivant, « de s'instruire lui-même... Si j'ai des enfants, je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements ». Or ces engagements, il aimait à se rendre le témoignage qu'il avait su les tenir. « Je rentre dans ma famille, bon époux et bon père ». Voyons donc successivement l'époux et le père et si l'un et l'autre ont mérité les éloges que leur décerne Diderot.

L'époux d'abord : on sait que Diderot, qui se plaisait à apostropher ses adversaires des noms d'Anytus et de Mélitus, se comparait ingénûment lui-même à Socrate. Or, ce Socrate aurait trouvé, si on l'en croit, sa Xantippe dans Nanette, car il reprochait à Mme Diderot son « humeur diabolique ». Toutefois, avant de condamner même Xantippe, il est bon, comme on sait, de se demander quel mari pouvait bien être ce grand coureur de Socrate. Il ne paraît pas, en tous cas, que Diderot ait été un mari exemplaire. Déjà sa philosophie du mariage ne promettait rien de bon à Nanette : le

mariage est, à ses yeux, « un vœu insensé. L'homme sage frémit à l'idée seule d'un engagement indissoluble... car, il n'est pas *dans la nature* qu'un homme n'épousera qu'une femme ». Dès qu'il ne s'agit plus que d'obéir à la Nature, nous sommes sûr de trouver en Diderot un vaillant observateur de ses lois, car ce n'est pas à lui qu'on pourrait faire cette réponse que s'attira, dit-on, son ami, le petit et fluet d'Alembert, tandis qu'il défendait avec vivacité l'état de nature : « M. d'Alembert, lui dit une dame, je ne vous conseille pas de tant désirer l'état de nature; vous courriez risque que l'on vous y fît votre part bien petite » (1). La part de Diderot fut aussi large que l'était sa conscience de mari, car à Mme Diderot succéda, dans son cœur, Mme de Puisieux et à Mme de Puisieux, Sophie Volland.

L'*Encyclopédie* nous apprend que, « si la fée a perdu sa baguette, il faut que le charme cesse, et l'inconstance est nécessaire... L'essentiel, c'est d'aimer toujours éperdument... Tout ce que la passion inspire, je le pardonne, car j'ai été de tout temps l'apologiste des passions fortes » (2).

On comprend que ces belles maximes et leur constante application aient pu modifier le caractère de Mme Diderot. Elle avait perdu sa mère, puis sa

1. Dutens : « *Mémoires d'un voyageur qui se repose* ». Paris, Bossange, 1806, t. II.

2. *Encyclop. :* art. *Inconstance*, comp. Did. XV, 193 ; XIX, 87. Et cet autre passage : « Je me souviens d'avoir dit autrefois d'un certain homme, qu'il n'avait pas plus de morale qu'il n'y en avait dans la tête d'un brochet. J'ai changé de comparaison ; je dis à présent : dans le cœur d'un amant. Celui qui est amant, n'est que cela. Tant pis pour la probité et pour la vertu, si l'amour s'y oppose. » XIX, 241.

grand'mère, alors qu'elle n'avait pas encore d'enfant. « Elle resta seule, sans société, nous dit sa fille. L'éloignement de son mari redoubla la douleur de ses deuils. Son caractère devint triste, son humeur moins douce. » Elle se fût, sans doute, moins attristée et moins aigrie, si elle eût moins aimé Diderot. « Rien ne put la distraire... ; si la tendresse qu'elle avait pour mon père eût pu s'affaiblir, sa vie eût été plus heureuse. »

Sans doute, Nanette n'était pas un esprit fort, et Diderot ne pouvait pas philosopher avec elle comme avec sa pédante amie, Sophie Volland. Mais Diderot tenait-il donc beaucoup à avoir à son foyer, une femme raisonneuse et savante ? « J'ai ouï dire à Diderot, raconte Chamfort, qu'un homme de lettrès sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais qu'il ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise » (1). Mais Mme Diderot était, semble-t-il, quelque chose de plus qu'une bonne chemisière. D'abord, elle savait être pieuse sans fanatisme. Elle aurait « donné sa vie pour que mon père crût... ; mais persuadée qu'il ne changerait jamais d'opinion, elle voulut (à ses derniers moments), lui épargner les persécutions et jamais elle ne l'a laissé un seul instant tête-à-tête avec le curé ; nous le gardions l'une et l'autre. »

Elle fut une femme dévouée, témoin ces autres détails, un peu familiers, mais les petites choses ont leur importance dans la vie domestique : « Souvent,

1. Chamfort. *Œuvres*, Paris. Lecou, 1852, p. 114.

lorsque mon père mangeait en ville, elle dînait ou soupait avec du pain et se faisait un grand plaisir de penser qu'elle doublerait le lendemain son petit ordinaire pour lui. » Ceux qui la fréquentèrent, et Diderot tout le premier, louent sa bonté. Grimm l'appelle un peu dédaigneusement une « bonne femme. » Elle fait « avec le plus grand plaisir » les commissions de Falconet; elle recommande à celui-ci de pauvres gens, avec quelle insistance, c'est Diderot qui nous l'apprend : « Quoiqu'il en soit, me voilà quitte du spectacle hideux du pauvre Simon... et des sollicitations continues de la bonne Mme Diderot, qui fait aller les choses comme son cœur et sa tête et qui croit aussi ferme en votre bienfaisance qu'en celle de Dieu. »

Qu'on nous permette enfin d'ajouter à ce rapide portrait qu'elle avait justement la qualité qui manquait le plus à Diderot : « elle a le tact juste, » écrit Grimm (1) et Diderot, dans une lettre inédite à M. de Malesherbes, dit qu'elle « ne manque ni de sens ni de goût (2). »

A vrai dire, elle paraît n'avoir pas été d'humeur très accommodante, si l'on en croit le témoignage, un peu sujet à caution, peut-être, de la bonne d'une de ses amies, une certaine Marguerite Barré, qui s'était plainte au commissaire du Châtelet d'avoir été maltraitée par elle à la suite d'une dispute : « la femme Diderot lui aurait porté plusieurs coups de poing, l'aurait prise aux cheveux et lui aurait

1. *Mém. de Mme d'Epinay*, éd. Boiteau, II, 310.
2. *B. Nat. N. a. fr.*, 1186.

cogné la tête contre le mur (1). » Un autre jour, au marché de l'Abbaye, voyant une femme de la halle maltraiter un enfant, elle le prend sous sa protection, se fait dire « qu'elle vient mettre son nez dans des affaires qui ne la regardent pas » (c'est bien la digne femme de « l'intervenant » Diderot) et reçoit un coup de pied, mais peut-être après avoir « traité la marchande de guenipe et lui avoir donné un soufflet (2). »

Diderot put donc parfois essuyer des bourrasques de la part de Mme Diderot; mais, sans plus parler des torts qu'il avait envers elle, ce qu'il ne comprit pas, c'est qu'il était souverainement indélicat de se plaindre de sa femme, quand il écrivait à sa maîtresse. Il va même jusqu'à lui décrire en détails et avec force jérémiades les maladies de Mme Diderot. Voici un des passages qu'on peut citer : « La goutte lui est remontée dans la tête, dans la poitrine et les yeux... Mme Diderot est du petit nombre des femmes qui ne savent pas souffrir (3). » Mais n'insistons pas sur ces fâcheux détails que nous avons cités, non certes pour en accabler méchamment Diderot, mais pour le montrer simplement et exactement tel qu'il était, ce qui est l'unique but de ces études.

Appliquons-nous à juger aussi impartialement le père de famille: celui-ci est plus amusant à étudier.

1. Campardon : *Les prodigalités d'un fermier général*, Charavay, 1882, p. 120, extrait des *Archives nationales*.
2. *Ibid.*, p. 127, d'après le procès-verbal du commissaire du Châtelet.
3. *Did.* XIX, 285.

Il avait pour sa fille, Angélique, une tendresse passionnée, mais intermittente : « Je suis fou à lier de ma fille ; si je perdais cette enfant, je crois que je périrais de douleur. » Seulement il aime à en raffoler de loin. Le voici de retour de la Chevrette, après plusieurs semaines d'absence : « J'arrive, écrit-il à Sophie Volland, je jette en passant mon sac de nuit à ma porte (sans embrasser cette fille dont il est fou), et je vole sur le quai des Miramiones, j'y trouve une de vos lettres ! Je m'en retourne chez moi à minuit ; je trouve ma fille attaquée de la fièvre et d'un grand mal de gorge ; je n'ai pas osé m'informer de sa santé. Les questions les plus obligeantes amènent des réponses si dures de la part de la mère, que je ne lui parle jamais sans une extrême nécessité (la méchante femme, en effet, qui soigne seule son enfant malade tandis que Monsieur est à la Chevrette et console Mme d'Épinay, il a l'âme si sensible ! des froideurs de Grimm) ; j'ai interrogé l'enfant qui m'a très bien répondu ; j'ai donné des ordres qui marquent l'*attention et l'intérêt* (bon Diderot !) Je devais partir demain pour le Grandval ; voilà *un accident* qui pourrait bien retarder mon voyage. » En attendant, et toujours dans *la même lettre :* « Nous avons dîné, M. Grimm et moi, sous un des chevaux des Tuileries ; dîner d'appétit, longue promenade après dîner, et, dans cet intervalle, de la morale et de l'amour. » Et, dès le lendemain, 8 octobre : « Je pars demain pour aller au Grandval passer le reste de l'automne. Je ne saurais vous dire, chère amie, combien il m'en coûte pour m'arracher d'ici (à cause de son enfant

malade sans doute? — Vous n'y êtes pas). Comment vos lettres me parviendront-elles? Comment recevrez-vous les miennes? quel circuit! »

Mais quoi? va-t-il faire de la peine à ses amis, à Mme d'Aine, « qui l'a si bien accueilli les vacances passées »? et il se résigne bravement aux perdreaux truffés du Grandval : « Je ne suis bien avec moi-même que quand je fais ce que je dois ». Notez enfin qu'il arrivera au Grandval le jour de la Saint-Denis, c'est-à-dire le jour où sa fille ne manque jamais de lui offrir un bouquet, comme il nous l'apprend dans mainte lettre à Sophie. En vérité, on est parfois tenté de croire qu'il n'aime au monde que Sophie Volland... et ses aises. A qui pensait-il, quand il écrivait plus tard : « Un père qui s'isole de ses enfants est un être monstrueux pour moi ». Lui aussi, hélas! ne s'isolait-il pas un peu trop de sa fille, de cette fille qui avait néanmoins en lui « le plus tendre des pères? »

Mais n'abusons pas des contradictions où s'embarrasse le cœur de Diderot, non moins distrait que son esprit, et reconnaissons qu'il s'occupait de temps en temps de l'éducation d'Angélique. Seulement, comme il l'avait longtemps perdue de vue, quand il revenait à elle, il lui faisait, en une heure, un cours complet de morale pratique et jamais père ne donna à sa fille d'aussi étonnantes leçons. Il l'emmène un jour à la campagne; il « s'est proposé cette fois de lui faire concevoir qu'il n'y a aucune vertu qui n'ait deux récompenses : le plaisir de bien faire et celui d'obtenir la bienveillance des autres; nous parcourûmes la plupart des vertus » ; après les vertus, les vices,

soirs le maître de la maison chez lui, assis devant l'âtre, en vrai père de famille, tous ses enfants groupés autour de son vieux fauteuil. C'est que l'honnête coutelier n'était pas de ces maris, dont parle La Bruyère, qui, avec des enfants et un ménage, aiment à conserver les apparences et les délices du célibat. Je sais bien qu'à Paris, du temps de Diderot, les maris qui n'avaient plus rien du célibataire étaient assez rares ; aussi ne s'étaient-ils pas donné la mission de réformer et de moraliser la société, par des pièces édifiantes, où ils affectaient de se jouer eux-mêmes sous les traits d'un père modèle. Ils étaient d'un monde frivole et se seraient plutôt vantés de cette frivolité même que leur reprochaient, tout en vivant comme eux, les sérieux Encyclopédistes et leur chef Diderot. En somme, Diderot oublia, aussi complètement que possible, qu'il était marié et il se souvint de loin en loin qu'il avait une fille ; nous n'aurions pas songé à le démontrer, si on n'avait pas si souvent dit, comme il l'a tant répété lui-même avec son ordinaire vanité, qu'il était « dans sa famille, bon époux et bon père ».

## CHAPITRE IV

### DIDEROT ET CATHERINE II.

C'est du Nord que venaient aux philosophes, non-seulement « les lumières », mais les encouragements et les pensions. Si le roi de Prusse était leur roi préféré, leur « grande Souveraine », suivant le mot de Diderot, c'était l'impératrice de Russie. Avec Frédéric et Catherine la philosophie, comme on sait, était montée sur le trône : elle régnait et pérorait magnifiquement dans leurs proclamations et leur correspondance, mais c'étaient Frédéric et Catherine qui gouvernaient; c'est-à-dire que, pour ces philosophes couronnés, la Raison, c'était leur impérieuse volonté, *sit pro ratione voluntas,* et la seule morale admise dans leurs états, c'était l'obéissance. Insoucieux de fortifier la justice, ils s'appliquaient à justifier la force, moyennant quoi, suivant la pensée de Pascal, le fort et le juste étaient ou paraissaient être ensemble et l'on avait la paix et même la gloire à Berlin comme à Pétersbourg. Seulement ce que coûtait la gloire de ***Marc-Aurèle*** et de *Sémiramis,* c'est ce que leurs très humbles et très misérables sujets auraient pu appren-

dre à nos philosophes, qui peut-être étaient trop loin pour en rien savoir, mais qui, en tous cas, étaient payés pour n'en rien dire. Ils se sont pleinement acquittés, du reste, il faut en convenir, envers leurs deux illustres protecteurs : car quelques pages enthousiastes et sincères d'un Diderot, voire même une lettre hypocrite, mais étincelante, mais lue et admirée partout et destinée à être lue toujours, d'un Voltaire, valaient bien les compliments et les cadeaux d'un Frédéric et d'une Catherine. A cet échange, en effet, de flatteries et de bons procédés entre souverains et hommes de lettres, c'étaient peut-être les « bienfaiteurs » qui gagnaient le plus : outre le plaisir spirituel de railler, par leur générosité intéressée, le froid et imprudent dédain de Louis XV pour les hommes qui faisaient alors le plus d'honneur à la France, les souverains de Prusse et de Russie savouraient, de leur vivant, grâce à leurs prôneurs français qui étaient, eux, les souverains de l'opinion publique, toutes les douceurs d'une gloire anticipée. Parmi ces écrivains du XVIII[e] siècle, les deux chefs de l'*Encyclopédie* étaient à la fois assez célèbres et assez antipathiques à Louis XV pour attirer l'attention et mériter les faveurs des monarques philosophes. D'Alembert était pensionnaire de Frédéric : c'est Catherine qui prit Diderot sous sa protection. On a d'ordinaire raconté assez inexactement l'origine des rapports entre le philosophe et la czarine, et l'on a, de plus, singulièrement exagéré l'importance du service que Catherine aurait rendu à la fois à Diderot et à la littérature française en achetant la biblio-

thèque de l'Encyclopédiste. Voici, au juste, comment les choses se passèrent :

Vers 1765, Diderot résolut soudainement de vendre sa bibliothèque : d'où lui était venue cette pensée? Il expliquait à ses amis (et c'est ce qu'a répété Mme Vandeul), qu'il s'était résigné à vendre ses livres pour pouvoir doter sa fille, sollicitude très louable, à coup sûr, chez un père qu'on n'aurait pas cru si extraordinairement prévoyant : Marie-Angélique n'avait pas encore achevé sa douzième année. Grimm, lui, nous dit que Diderot s'imposait ce sacrifice « afin de pourvoir à l'éducation de sa fille » (1). Il semblait pourtant que l'*Encyclopédie* aurait dû faire gagner à son fondateur tout au moins de quoi élever une fille unique (2). Ne serait-

1. Dans une lettre inédite (*Biblioth. Nat. N. a. fr. 31*), Diderot donne la même raison que Grimm : « Monseigneur (?) La difficulté de pourvoir aux besoins de la vie et l'impossibilité de pourvoir à l'éducation d'un enfant avec une fortune aussi bornée que la mienne, avaient enfin déterminé le père et l'époux à dépouiller l'homme de lettres de ses livres. Il y avait longtemps que je cherchais parmi mes concitoyens quelqu'un qui les voulût acquérir, lorsqu'on en a fait la proposition à l'Impératrice de Russie, qui a accepté ma bibliothèque et qui m'en a fait délivrer le prix, à condition que j'en resterais le dépositaire et que je recevrais cent pistoles (mille livres) annuelles pour les soins que je prendrais à la former. Ce sont ses propres expressions. Je ne sais s'il faut appeler ces cent pistoles une pension ou un simple honoraire ; mais je n'ignore pas qu'un sujet ne peut rien accepter d'une puissance étrangère sans y être autorisé par la permission de son roi. J'ose vous supplier, Monseigneur, de demander cette permission pour un homme à qui la faveur qu'on vient de lui faire est fort nécessaire. Je suis, etc.., Diderot, 27 avril 1765. On lit en marge : « Réponse que le Roy trouve bon qu'il accepte. »

2. Luneau de Boisjermain qui est, il est vrai, sujet à caution, dit, à cette même époque, que Diderot avait gagné plus de 200,000 fr. avec les libraires (XIX, 135).

ce point (supposition malveillante et peut-être gratuite), que la composition de cette même *Encyclopédie* avait eu, entr'autres résultats, celui d'encombrer le logis de Diderot d'une foule d'ouvrages momentanément utiles, mais qu'il ne se souciait guère, son travail fait, de garder chez lui ? Quoi qu'il en soit, ce fut Diderot qui, par l'intermédiaire de son ami, offrit sa bibliothèque à l'impératrice : « J'avais fait proposer par Grimm à l'impératrice de Russie d'acheter ma bibliothèque » (XIX, 472). C'est lui-même aussi qui en fixa le prix à 15,000 francs. Grimm transmit les propositions de Diderot au général Betzky, qu'il avait connu pendant un séjour de ce dernier à Paris. Le général répondit, au nom de l'impératrice, et comme aurait pu le faire le plus sensible des philosophes : « Le cœur compatissant de l'impératrice n'a pu voir sans émotion que ce philosophe si célèbre dans la république des lettres se trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse paternelle l'objet de ses délices, la source de ses travaux et les compagnons de ses loisirs » (1). On acceptait le prix fixé par Diderot, et on ne mettait à l'achat des livres qu'une condition, c'est que Diderot en serait « le dépositaire », qu'il deviendrait, en un mot, le bibliothécaire de l'impératrice avec une pension annuelle de 1000 francs. Le paiement de cette somme ayant été oublié la deuxième année, on envoya à Diderot le paiement anticipé de cinquante années ; cela fit, en tout, une somme de soixante-cinq mille francs

1. Grimm, *Corresp. littér.* VI, 265.

qu'il reçut de Saint-Pétersbourg, dans l'espace de dix-huit mois. Mlle Angélique Diderot pourrait donc, quand elle serait d'âge, choisir un mari et devenir Mme de Vandeul.

La générosité de l'impératrice excita des transports d'enthousiasme dans tout le parti encyclopédique qui se voyait ainsi honoré dans la personne de son chef. « Jamais, écrit Catherine à Voltaire avec un étonnement assez bien joué, je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothèque m'attirerait tant de compliments ; tout le monde m'en fait sur celle de M. Diderot (1). » Le présent était, il faut l'avouer, vraiment princier ; sans chercher à en diminuer le prix, nous dirons seulement que ce bruyant concert de louanges, entonné de toutes parts, au XVIII[e] siècle, à l'honneur de la donatrice, nous dispense de la louer nous-même : tant et de si hyperboliques éloges l'ont, pour ainsi dire, payée comptant.

Mais devrions-nous peut-être, comme Français, lui être reconnaissants d'avoir donné, ainsi qu'on l'a dit (2), Diderot à la France? Diderot avait, en 1765, *cinquante-deux ans;* il avait écrit, outre ses

1. Catherine à Voltaire, 17-28 nov. 1765.

2. « Diderot était jeune encore ; alors âgé de *quarante-deux* ans, il n'avait publié que l'*Essai sur le mérite*, les *Pensées philosophiques*, condamnées au feu par le parlement, la *Lettre sur les aveugles*, qui le fit mettre à la Bastille, les premiers volumes de l'*Encyclopédie*, qui lui attirèrent les arrêts du Conseil. La protection de la czarine l'arrache à ses persécuteurs, lui assure l'aisance, le repos de l'esprit. C'est sous ses auspices, en quelque sorte, qu'il publie ses autres écrits. Catherine l'avait secouru précisément dans la période la plus active de sa maturité ; elle pouvait se dire que le XVIII[e] siècle lui devait peut-être Diderot » (Rambaud : *Catherine II et ses Correspondants français. Revue des Deux-Mondes*, 1[er] février 1877).

essais philosophiques, le *Père de famille,* la *Religieuse ;* enfin, cette année-là, l'*Encyclopédie* avait déjà paru tout entière. Il avait donc produit presque tout ce qui a fait sa célébrité et c'est même cette célébrité qui l'avait recommandé à la générosité avisée de l'impératrice. Le bienfait de Catherine n'obligeait donc réellement que la personne et, puisqu'il s'était agi de son enfant, que la famille de Diderot (1).

Diderot fut étourdi, « stupéfait, » dit-il, de tant de bonheur. Complètement ignorant dans l'art de flatter avec esprit et de remercier avec grâce, il ne trouve aucune expression assez forte pour exprimer la joie et la reconnaissance dont son âme déborde : « Grande princesse, je me prosterne à vos pieds ; je voudrais parler, mais mon âme se serre, ma tête se trouble, je m'attendris comme un enfant et les vraies expressions du sentiment qui me remplit expirent sur le bord de mes lèvres » (XIX, 493). Que la félicité des siens parle donc et remercie pour lui : « Voici une mère tendre qui verse des larmes de joie. Elle est debout, à côté de son enfant, qui la tient embrassée. » Ce petit tableau de famille très adroitement groupé est d'un homme qui, ce semble, ne perd pas tout à fait la tête et qui même sait graduer ses effets, car, après le *peintre,* voici le *poète* qui joue assez bien le délire poétique, s'il fait très mal les vers : « en regar-

1. Nous croyons que Diderot, avant même le bienfait de Catherine, était certainement à l'abri du besoin. Un an après (déc. 1766), il déclare lui-même à Falconet qu'il a plus de 4.600 livres de rentes et son titre de bibliothécaire de l'impératrice ne lui rapportait que 1.000 livres.

dant mon épouse sensible et mon enfant, je ne sais plus ce que je deviens. Un noble enthousiasme me gagne, mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la décroche de la muraille où elle était restée suspendue ; et, la tête nue, la poitrine découverte, comme c'est mon usage, je me sens entraîné à chanter. » Il chante donc et Catherine devient, dans son dithyrambe, non-seulement l'égale des Antonins et des Titus, mais « l'image fidèle de la divinité. » N'a-t-elle pas pour lui

La magnificence des dieux
Et la tendresse d'une mère ?

Diderot trouvait plus tard que ses vers « n'étaient pas mauvais. » Catherine fut seule vraisemblablement de son avis, mais c'était l'essentiel. Pour nous, nous aurions souhaité, et non pas parce que ses vers ne valent rien, mais pour des raisons plus graves et plus hautes, que l'obligé de Catherine eût oublié sa lyre et se fût souvenu seulement de sa philosophie et de ce qu'il lui devait. Si l'on comprend aisément le culte sincère qu'un Boileau et qu'un Racine avaient voué, d'accord en cela avec tous leurs contemporains, à un prince très despote aussi, à coup sûr, mais qui était, après tout, roi de France, peut-on trouver aussi naturel qu'un de ces mêmes philosophes qui avaient tant blâmé « la servilité » des poètes de Louis XIV, ait, on va le voir, affecté « d'adorer » un monarque étranger sur qui pesaient de graves soupçons d'assassinat et que beaucoup de contemporains jugeaient avec la

plus grande sévérité. Diderot se trompe en effet et volontairement lorsqu'il s'écrie : « O Catherine ! soyez sûre que vous ne régnez pas plus puissamment sur les cœurs à Saint-Pétersbourg qu'à Paris. Vous avez ici une cour et vos courtisans ce sont tous nos habiles gens. » Il y avait, au contraire, à Paris, beaucoup d'honnêtes gens qu'indignaient et scandalisaient ces flatteries des philosophes à l'adresse de Catherine; nous n'en voulons pour preuves que l'éloquente et patriotique lettre de Mme de Choiseul à Mme du Deffand, lettre qui est trop célèbre sans doute pour que nous ayons à la citer ici (1) et cette protestation, moins connue, de Turgot, un « habile homme, » lui, pour les Encyclopédistes, et un « honnête homme » pour tous : « Quel cas puis-je faire, écrit-il à Condorcet, d'un déclamateur tel qu'Helvétius qui... en déplorant les malheurs de sa patrie, où le despotisme est, dit-il, parvenu au dernier degré d'oppression et la nation au dernier degré de corruption et de bassesse, ce qui n'est pas vrai, va prendre pour ses héros le roi de Prusse et la czarine? Je ne vois dans tout cela que de la vanité, de l'esprit de parti, une tête exaltée; je n'y vois ni amour de l'humanité ni philosophie (2). »

1. En voici pourtant un court passage : « Rien de plus choquant que l'enthousiasme de Voltaire pour l'impératrice de Russie... Catherine a eu l'esprit de sentir qu'elle avait besoin de la protection des gens de lettres. Elle s'est flattée que leurs bas éloges couvriraient aux yeux de la postérité les forfaits dont elle a étonné l'univers et révolté l'humanité; elle s'est trompée, je le sens à mon cœur. » *Correspond. inédite de Mme du Deffand*, M. Lévy, 1859, I, 92.

2. *Œuvres de Turgot*, édit. Daire, Paris, 1844, II, 797.

On voudrait avoir, à Pétersbourg, pour décorer le nouveau Palais d'hiver, des estampes et, s'il se peut, des toiles de maîtres : Diderot se met aussitôt en campagne, il court toutes les ventes, « couche en joue » les collections les plus célèbres et achète avec précipitation tout ce qui s'offre, dût-il, par tous ces achats faits pour une cour étrangère, dépouiller la France de chefs-d'œuvre. L'opinion publique s'émeut et le ministre lui-même s'inquiète de cet exode sans fin de tant de tableaux et d'objets précieux, mais Diderot imperturbable traite « d'imbéciles » des gens qui « ne voient pas que ce qu'ils auraient de mieux à faire ce serait de faire naître des hommes (rien que cela !) et non pas d'arrêter aux barrières les productions. Je jouis, écrit-il, de la haine la mieux décidée parce que je vous envoie des tableaux ; je vais toujours mon train ; le diable s'en mêlera ou je vous enverrai incessamment toute la galerie Thiers. » Voici justement une belle occasion pour acheter : la banqueroute de Terray vient de ruiner en foule les amateurs de Paris, les roubles feront aisément merveille. « Nous (Français) sommes gueux comme des rats d'église. Nous vendons nos diamants et nous dépouillons nos galeries pour réparer les ravages du contrôleur général » (XVIII, 322).

Enfin l'impératrice a-t-elle besoin d'hommes de génie, grands artistes ou grands législateurs, pour illustrer son règne ou faire le bonheur de son peuple ? Diderot qui, comme on sait, se connaît en hommes, lui trouve aussitôt les plus beaux talents et les plus fortes têtes de Paris. Une fois, il est

Et Diderot enfin exagérait singulièrement ce qu'il devait à sa bienfaitrice, en même temps qu'il oubliait trop ce qu'il se devait à lui-même, lorsqu'il écrivait à son ami Falconet, alors à Saint-Pétersbourg, les lignes suivantes, faites pour être montrées à l'impératrice : « Le buste de Sa Majesté est placé sur un piédestal, au centre de ma bibliothèque, et c'est là que le père, la mère et l'enfant vont, de temps en temps, faire leur prière du matin. C'est là que, cédant aux sentiments tendres dont leur âme est remplie, ils disent conjointement : Être immortel, tout puissant, éternel, qui fais les grandes destinées et qui veille sur elles, conserve à l'Univers, conserve à la Russie cette Souveraine... accorde-lui de longues années et à sa nation une splendeur et une félicité durables. Ainsi soit-il » (1). Il y a, ce nous semble, dans ces génuflexions, plus qu'une faute de goût : un philosophe et surtout un philosophe comme Diderot, qui vante sur tous les tons l'indépendance de son esprit et la fierté de son caractère, ne remercie pas ainsi pour de l'argent, fût-ce même pour 60,000 livres.

Quoi qu'il en soit, Diderot est désormais, comme le deviendra bientôt son ami Grimm, le sujet dévoué et le factotum empressé de celle qu'il appelle couramment « notre Souveraine ». Catherine ne s'est-elle pas « chargée d'acquitter envers lui la dette de la France? » Le voilà donc devenu Russe par reconnaissance et la czarine n'aura pas à Paris de serviteur plus empressé que son bibliothécaire.

1. XVIII, 257.

Un tel choix rachetait d'avance bien des recommandations malencontreuses et Falconet légué à l'impératrice pouvait faire pardonner Mercier de la Rivière. Nous ne raconterons pas en détail la grandeur et la décadence de ce protégé de Diderot. Mais nous devions tout au moins le nommer parce qu'il est le plus curieux exemple de tout ce que Diderot parvenait à découvrir chez les gens dont il s'était une fois entêté. Mercier de la Rivière était l'auteur d'un livre intitulé : « *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés policées* ». L'ouvrage était médiocre ; Diderot le trouva sublime : « Jetez-vous bien vite sur ce livre, écrivit-il à Falconet, dévorez-en toutes les lignes comme je l'ai fait. Lorsque l'impératrice aura cet homme-là, eh ! de quoi lui serviraient les Quesnay, les Mirabeau, les de Voltaire ?... A rien, mon ami, à rien. C'est celui-là qui a découvert le secret, le véritable secret du bonheur des empires. C'est celui-là qui la consolera de la perte de Montesquieu » (XVIII, 236).

Arrivé à Pétersbourg et mis à l'épreuve, ce second Montesquieu se trouva n'être qu'un sot qui faisait l'important. Catherine, qui avait de loin partagé l'engouement de Diderot, eut vite fait de percer

par Puget pour la ville de Marseille, aurait bien pu inspirer Falconet. Nous ignorons ce que Falconet dut à Puget, pour lequel il avait du reste une grande admiration ; mais nous pensons qu'en tous cas ce n'est pas à Diderot qu'il dut l'idée première de son monument. Nous possédons un grand nombre des lettres que lui écrivit Diderot ; il y est sans cesse question de sa statue, mais Diderot ne fait jamais allusion à une collaboration quelconque de sa part. Pour qui connaît Diderot, ce silence est une preuve suffisante qu'il n'avait en aucune façon guidé le ciseau de son ami.

à jour la vanité du personnage : elle le renvoya aussitôt à ses utopies et prit charitablement sa part de responsabilité dans la sottise que lui avait fait faire le philosophe : « Et Diderot et Galitzin et moi, écrivit-elle à Falconet, et l'auteur même de l'*Ordre essentiel*, nous avons tous pris le change ; nous croyions à des lettres de vingt personnes, mais nous étions des bêtes. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les « belles âmes » que l'indulgent Diderot recommanda chaleureusement à Falconet, et, par lui, à Catherine. Il est, inversement, un écrivain célèbre au XVIII^e siècle, l'historien Rulhière, auprès duquel Diderot eut à plaider la cause de sa bienfaitrice, et le rôle qu'il joua, ou qu'il essaya de jouer en cette affaire, va nous montrer combien il est parfois fâcheux pour un philosophe d'être l'obligé d'une impératrice. Secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg auprès du baron de Breteuil, Rulhière avait assisté à la révolution qui, précipitant Pierre III du trône de Russie, avait mis à sa place sa femme, Catherine II. Sur l'invitation de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, il écrivit l' « *Histoire ou Anecdotes sur la Révolution de Russie en l'année 1762.* » Cette histoire, faite avec talent par un témoin oculaire qui, de plus, grâce à ses nombreuses relations à la cour de Russie, était admirablement informé, eut un très grand succès. Rulhière ne la fit point imprimer, mais il en donna lecture dans différents salons de Paris et même à Versailles, au milieu de la cour, qui était curieuse d'apprendre à quelle suite d'événements extraor-

dinaires la grande Catherine avait dû son élévation au trône. Rulhière ayant dit hardiment tout ce qu'il savait, son récit faisait plus l'éloge de l'habileté que des vertus de la czarine. Ce fut Diderot qui, au sortir d'une lecture de Rulhière chez Mme Geoffrin, donna l'éveil à la cour de Russie. Il écrit à Falconet qu'après avoir lu son histoire, Rulhière lui en a demandé son avis; « le voici tel que je le lui ai donné : qu'il était infinimeut dangereux de parler des souverains; qu'il n'y avait sous le ciel que l'impératrice qui puisse juger jusqu'où elle pouvait être offensée ou flattée d'un pareil ouvrage. Que la *calomnie* était indigne d'un honnête homme (nous doutons que ce mot ait été prononcé par Diderot; il était d'ailleurs immérité); et que toute vérité n'était pas bonne à dire (prudente maxime où nous retrouvons tout l'esprit de l'*Encyclopédie*); qu'on ne pouvait avoir trop d'égards, trop de respect, trop de ménagements pour une princesse qui faisait l'admiration de l'Europe et les délices de sa nation; et que je pensais que pour lui-même, quelque gloire qu'il se promît de son ouvrage, le plus honnête, le plus sûr et le meilleur, était qu'il le supprimât » (XVIII, 255). Certes le plus dévoué et le plus adroit courtisan n'eût pas mieux défendu les intérêts de sa souveraine. Seulement Rulhière aurait pu répondre à Diderot ce qu'il avait fièrement écrit, trois mois auparavant, dans l'épître dédicatoire de son ouvrage : « Je me suis dit, avec Cicéron : il ne suffit pas que tout ce qu'on dit soit vrai, il faut avoir le courage de dire toutes les vérités. » Et il ajoutait, comme pour s'enhardir, ce mot de Mably :

impartial de Rulhière : c'est que, d'une part, pour précipiter du trône Pierre III, il n'avait fallu rien de moins qu'un complot très savamment ourdi par le génie industrieux de Catherine et que, d'autre part, celle-ci avait été peut-être la complice des meurtriers de son époux. Sur ce dernier point Rulhière apportait des demi-relations qui auraient pu, semble-t-il, modérer l'enthousiasme de Diderot et de ses amis pour la Sémiramis du Nord. La page de Rulhière vaut la peine d'être citée ici.

La conjuration ayant pleinement réussi, Catherine avait fait signer à Pierre III une humiliante abdication, après quoi le czar déchu avait été interné dans sa maison de Robschok, à six lieues de Pétersbourg. Cependant les soldats commençaient à prendre en pitié ce petit-fils de Pierre le Grand, qu'ils avaient détrôné sans trop savoir ce qu'ils faisaient et pour donner sa couronne à une Allemande (Catherine d'Anhalt-Zerbst était fille d'un général prussien). On avait eu déjà plusieurs émeu-s à réprimer : « On sentit, dit Rulhière, que tant ue la vie de l'empereur laisserait un prétexte aux iquiétudes, on n'aurait point de tranquillité. C'est lors qu'Orlof le Balafré (frère de l'amant de atherine) et un nommé Téplof, deux parvenus, furent ensemble vers ce malheureux prince. Ils lui annoncèrent en entrant qu'ils étaient venus pour dîner avec lui; et, selon l'usage des Russes, on apporta, avant le repas, des verres d'eau-de-vie. Celui que but l'empereur était un verre de poison. Soit qu'ils eussent hâte de rapporter leur nouvelle, soit que l'horreur même de leur action la leur fit

précipiter, ils voulurent, un moment après, lui verser un second verre. Déjà ses entrailles brûlaient, et l'atrocité de leur physionomie les lui rendant suspects, il refusa ce verre : ils mirent de la violence à le lui faire prendre et lui à le repousser. Dans cet horrible débat, pour étouffer ses cris qui commençaient à se faire entendre au loin, ils se précipitèrent sur lui, le saisirent à la gorge et le renversèrent ; mais comme il se défendait avec toutes les forces que donne le dernier désespoir et qu'ils évitaient de lui porter aucune blessure, ils appelèrent à leur secours deux officiers chargés de sa garde et qui avaient montré un grand zèle dans la conspiration : ils accoururent et trois de ces meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du cou de ce malheureux empereur, tandis qu'Orlof, de ses deux genoux, lui pressait la poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent ainsi de l'étrangler.

On ne sait pas avec certitude quelle part l'impératrice eut à cet évènement; mais ce qu'on peut assurer, c'est que, le jour même qu'il se passa, cette princesse commençant son dîner avec beaucoup de gaîté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés... En entrant, ses yeux étincelants et troublés cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva en silence, passa dans un cabinet où il la suivit, et quelques instants après, elle y fit appeler le comte Panine, déjà nommé son ministre : elle lui apprit que l'empereur était mort et le consulta sur la manière d'annoncer cette mort au public. Panine conseilla de laisser passer une nuit et de répandre

la nouvelle le lendemain, comme si on l'avait reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été adopté, l'impératrice rentra avec le même visage et continua son dîner avec la même gaîté. Le lendemain quand on eut répandu que Pierre était mort d'une colique hémorrhoïdale, elle parut baignée de pleurs et publia sa douleur par un édit » (1).

Ce dramatique récit, qui rappelle d'une manière si frappante Britannicus empoisonné et Néron souriant au milieu d'un festin, s'il ne diminua pas (et nous aimons à en douter), l'admiration de Diderot pour cette « maîtresse femme », n'était pas fait pour gagner des partisans à l'usurpatrice. Turgot écrira bientôt à Condorcet pendant le séjour de Diderot en Russie : « Diderot baise les mains de l'impératrice :

> Grâces au ciel, ces mains ne sont pas criminelles ! »

Et sans doute Turgot achevait mentalement la citation :

> Plût aux dieux que *son* cœur fut innocent comme elles !

Catherine, sans connaître le manuscrit de Rulhière, pensa qu'il valait mieux, pour sa gloire, quoi qu'en eût dit Diderot, que l'ouvrage ne parût point. Elle eut recours, mais vainement, aux bons offices du lieutenant de police. Menacé de la Bastille, s'il ne livrait pas son manuscrit, Rulhière répondit « qu'il portait, écrit dans sa mémoire,

1. Rulhière IV, 369.

l'ouvrage qu'on voulait lui arracher par force. » On essaya alors d'acheter son silence ; mais, selon Diderot, on s'y prit très mal : n'eut-on pas l'idée de lui faire offrir 3.000 francs par un simple agent ministériel ! C'est un Falconet ou un Diderot qu'il eût fallu charger de cette mission délicate : « c'était, suivant Diderot, une affaire à traiter de littérateur à littérateur et non de littérateur à ministre. L'argent s'accepte ou se refuse selon l'homme qui le propose. » Diderot l'eût-il donc accepté, à la place de Rulhière, de la main, par exemple, de Falconet? Il est vrai que, sachant si bien qu'il est « infiniment dangereux de parler des souverains, » il n'aurait pas écrit l'ouvrage de Rulhière. Mais il oubliait qu'il n'est pas moins dangereux pour un honnête homme d'offrir (ce qu'il fit peut-être dans son zèle indiscret) une somme d'argent à un historien pour l'empêcher de parler ou, comme on l'essaya aussi, pour le faire parler contre sa conscience. Il est fâcheux qu'on puisse penser à Diderot en lisant ces mots que Rulhière écrivit dans une lettre à la comtesse d'Egmont : « on me laissa entrevoir la possibilité de publier cet écrit en altérant quelques faits ou même en les laissant altérer sans me plaindre. L'indignation dicta ma réponse et je rompis toute société avec de pareils négociateurs (1). »

Agent officieux de la czarine à Paris, Diderot voyait à la fois les Français qui désiraient, par amour de l'humanité et des roubles, aller faire le bonheur de la Russie, et les Russes de distinction

1. Rulhière, IV, 375.

qui séjournaient plus ou moins longtemps à Paris. Parmi ces derniers, nous citerons l'ambassadeur russe, prince de Galitzin; il cultivait la société des gens de lettres et devait éditer, à la Haye, où le rejoindra bientôt Diderot, l'œuvre posthume d'Helvétius: « *De l'homme.* » Diderot paraît avoir entrepris de faire son éducation artistique dans de longs « entretiens nocturnes »; il s'était lié d'amitié avec lui et pleura à chaudes larmes quand Galitzin dut en 1768 quitter Paris pour la Haye.

Deux ans plus tard, Diderot eut l'honneur d'entretenir plusieurs fois, tête-à-tête, une jeune princesse russe, la princesse Dashkof, qui avait été l'amie intime de Catherine et sa principale alliée dans le complot qui avait mis celle-ci sur le trône. Mme Geoffrin et Mme Necker auraient bien voulu l'avoir à leurs soupers pour la faire parler sur cette mystérieuse révolution qu'elle connaissait mieux que personne : mais Diderot la confina prudemment chez elle. « Je crus qu'elle avait plus à perdre qu'à gagner au jugement de ces deux femmes et de ceux qui les auraient environnées, tous gens qui auraient exigé d'elle qu'elle parlât en chef de conspiration. » Diderot fut moins exigeant : il écouta simplement, et crut ou se donna l'air de croire les récits ingénus que lui fit la princesse, et desquels il résultait que le hasard seul avait présidé à tant d'évènements extraordinaires; tout, en définitive, était arrivé « à l'insu » de Catherine et de ses amis ; et Diderot en concluait que l'histoire de Rulhière n'était qu'un « tissu romanesque ». Les historiens de profession semblent en avoir jugé

autrement (1). Diderot est plus dans le vrai quand il fait sur la princesse la remarque suivante : « elle sent ce que l'état actuel de son pays comporte ou ne comporte pas. » Justement la princesse Dashkof, dans la partie de ses *Mémoires,* où elle parle de ses entretiens avec le philosophe, va nous donner un amusant commentaire de ces derniers mots de Diderot.

Diderot soutenait, un soir, qu'il fallait affranchir les esclaves russes ; la princesse lui montra les dangers de cette émancipation pour les paysans eux-mêmes : « Je me représente, dit-elle, un aveugle-né placé sur un rocher, au milieu des précipices les plus effrayants, mais qu'il ignore ; tout-à-coup un oculiste lui rend la vue : il connaît ses dangers, son malheur..., je le vois tomber victime du désespoir à la fleur de son âge. Diderot, continue la princesse, s'élança de son siège comme par un mouvement mécanique, tant il était frappé à l'improviste par cette petite esquisse de mes sentiments. Il se mit à faire de rapides enjambées à travers la chambre ; puis soudain, s'arrêtant brusquement et crachant avec une sorte de rage sur le parquet, sans se donner le temps de reprendre haleine : « Quelle femme vous êtes ! s'écria-t-il ; en un moment vous avez

1. « Cet opuscule de Rulhière, qui fut, en quelque sorte, témoin de cette révolution, qui put s'entretenir avec la plupart des auteurs du coup d'Etat, qui plus tard, rentré à Paris, eut tous les papiers des affaires étrangères à sa disposition, conserve aujourd'hui une valeur considérable. On peut le considérer comme une source historique, presqu'au même titre que les mémoires contemporains » (A. Rambaud. *R. des Deux-Mondes,* 15 janv. 1877, p. 292).

renversé toutes les idées que je caressais depuis vingt ans. » Ce trait caractérise parfaitement un homme que j'admirais même dans les débordements de sa nature enthousiaste » (1). Il peint bien, en effet, notre philosophe : d'une part, théâtral et rustique à la fois, et, d'autre part, capable de passer, j'allais dire (qu'on se rappelle son sursaut) capable de bondir d'une idée qui lui était chère, à une idée diamétralement opposée avec une stupéfiante rapidité. Il est vrai que notre homme (il était plus fin qu'on ne croit) explique sa volte-face imprévue par « l'enthousiasme » qui l'a soulevé de son siège et qui, après l'avoir agité et promené à travers la chambre, a soudainement fait tomber le voile qui lui cachait la vérité ; et, comme illuminé tout d'un coup, il a abandonné « en un moment, les idées qu'il caressait depuis vingt ans. » Bien qu'arrangée peut-être un peu par la princesse Dashkoff, la scène n'en est pas moins très vraisemblable en son fond et très significative : Diderot savait s'enthousiasmer à propos. Le jugement que porte de lui la princesse Dashkoff n'est pas, croyons nous, absolument juste : « Si un excès d'ardeur le jeta parfois dans quelque erreur, du moins il était sincère, car il fut toujours sa plus grande dupe. » Nous croyons, nous, que dans les emportements de son imagination, Diderot était plus maître de lui qu'il ne s'en donnait l'air. « La princesse, nous apprend Diderot, eut la bonté de me dire que j'étais un des

1. *Mémoires de la princesse Dashkoff*, publiés par W. Bradfort, trad. de l'anglais par Alfred des Essarts. Paris, Franck, 1859, I, 225.

hommes les plus agréables à entendre qu'elle eût rencontrés et que, sage ou fou, elle avait remarqué que j'étais toujours conséquent. » Cette « folie » et ces « excès d'ardeur », Diderot ne s'y abandonnait que comme certains méridionaux avisés cèdent à leur verve : ils savent très bien qu'ils y cèdent et n'ignorent nullement, comme ils en ont l'air, jusqu'où leur verve les mènera ; ils sont si peu « leur plus grande dupe », qu'ils font tout leur possible pour le paraître aux autres : c'est un peu le cas de Diderot.

Il raconte, dans un de ses Salons, qu'un jour Greuze, ayant fait un tableau d'histoire pour se faire recevoir à l'Académie, reçut du directeur la réponse suivante : « Monsieur, l'Académie vous a reçu, mais c'est comme peintre de genre; elle a eu égard à vos anciennes productions qui sont excellentes et elle a fermé les yeux sur celle-ci, qui n'est digne ni d'elle ni de vous ». Greuze s'amusa comme un enfant à soutenir l'excellence de son tableau... Qu'aurait fait un autre, me direz-vous? Un autre, *moi* par exemple, aurait tiré son couteau de sa poche et aurait mis le tableau en pièces ; ensuite, il aurait passé la bordure autour de son cou et, l'emportant avec lui, il aurait dit à l'Académie qu'il ne voulait être ni peintre de genre, ni peintre d'histoire : il serait rentré chez lui pour y encadrer les têtes merveilleuses de Papinien et du sénateur *qu'il aurait épargnées* au milieu de la désolation du reste, il aurait laissé l'Académie confondue et déshonorée. Oui, déshonorée, car le tableau de Greuze, avant que d'être présenté, pas-

sait pour un chef-d'œuvre (il était manqué, de l'aveu même de Diderot) et les débris qu'il en aurait conservés auraient perpétué ce préjugé à jamais ; ces débris superbes auraient fait présumer la beauté du reste et le premier amateur les aurait acquis au poids de l'or ». Voilà donc ce que Diderot aurait fait à la place de Greuze : dans un beau mouvement d'indignation il aurait crevé sa toile, en épargnant les bons morceaux qui auraient sauvé sa réputation et rempli sa bourse. Il avait ainsi des emportements fort avisés.

Cependant toutes les preuves de dévouement que Diderot avait données à l'impératrice n'étaient, en somme, que des remerciements indirects : n'irait-il donc jamais remercier en personne sa bienfaitrice? On comptait sur sa visite à Pétersbourg et il le savait bien : seulement il ne partait pas. Au mois de juillet 1767, dans une lettre à Falconet, il avait fait « le serment solennel d'aller se jeter aux pieds de sa grande bienfaitrice ». Mais en avril 1773, c'est-à-dire six ans après, il était encore à Paris. D'où venait son peu d'empressement à quitter, ne fût-ce que pour quelque temps, cette ingrate patrie dont il avait, disait-il, tant sujet de se plaindre? « On m'a laissé promener chez ma nation le reproche de son oubli ». Oublié, personne ne l'était moins que lui à Paris, en 1767, mais il aurait bien voulu l'être à Saint-Pétersbourg, maintenant que sa pension lui était assurée pour le reste de sa vie. Et il imagine toute sorte de prétextes pour reculer le moment du départ. Sa femme est infirme, écrit-il, et même « sexagénaire », et voilà sa fille qui va

bientôt être « nubile ». Il est donc trop tôt pour se séparer de celle-ci et trop tard pour quitter celle-là. Puis, pris tout-à-coup d'un accès de franchise, il avoue, à sa honte, que « ces deux motifs sont peut-être ceux qui l'arrêtent le moins ». Il ouvre son âme à son ami Falconet : « Oh ! si je pouvais être aussi pauvre amant que je suis pauvre père et pauvre époux ! » Malheureusement il aime, et, naturellement, comme personne : « un amant tel que je le suis est un être bien rare ». S'il reste, c'est donc surtout pour ne pas affliger Sophie. Sachons-lui gré, à défaut de mieux, de cette profonde et constante affection. Et enfin, il y a bien autre chose encore qui le retient à Paris, c'est Paris même : « Je suis aimé, estimé de tous les savants de ce pays, de tous les artistes ». Sans doute, il est toujours persécuté ; mais ses persécuteurs, étant anonymes, pourraient bien être, de plus, imaginaires : « Ces gens-là — et, quand je vous dis ces gens-là, je veux mourir si je sais bien précisément de qui je vous parle — ont joué le jeu de m'envoyer au Fort l'Evêque » (XVIII, 313). En attendant, il vit tranquille dans sa rue de Tarane, entouré d'admirateurs et d'amis, aimé de sa maîtresse, écouté et fêté dans les meilleurs salons, si bien qu'il peut parler, sans fatuité, de « la multitude de distractions infinies qui viennent l'assaillir au sortir de son lit ». Ainsi le Paris du XVIII^e siècle avait du bon, même pour ces malheureux philosophes, et on comprend que Diderot n'eût point hâte de le quitter (lui qui avait les voyages en horreur), pour aller au bout du monde, tout au

moins du monde civilisé. Mais que dirait-on, à Pétersbourg, s'il envoyait, à sa place, une œuvre de lui, un chef-d'œuvre s'entend? et le voilà qui développe le plan d'un *Dictionnaire de la langue*, bien différent de tous les dictionnaires antérieurs, car celui qu'il veut édifier à la gloire de Catherine et grâce auquel il compte « donner une croquignole aux quarante jetonniers », sera le dictionnaire d'un philosophe; il « rectifiera » l'usage et, construit d'après l'adage sacré : « rien n'entre dans l'entendement que par les sensations », il biffera tous les mots qui ne se résoudront pas, en dernière analyse, à quelqu'image sensible. Voilà « l'idiome épuré » que doivent parler des hommes; on n'a eu jusqu'ici que « l'idiome de l'ignorance et du mensonge »; aussi ceux qui l'ont parlé n'étaient-ils « qu'une longue suite d'enfants ». Diderot prendrait à la lettre les mots célèbres de Buffon : ce n'est que dans les siècles éclairés (c'est-à-dire philosophiques), que l'on a bien écrit et bien parlé. Pour bien parler, en effet, ne faut-il pas commencer par bien penser et qui ne sait qu'on n'osa jamais penser dans ce que l'*Encyclopédie* appellera « les siècles pusillanimes du goût? » Ainsi les vieux mots *despote, âme*, mais surtout *religion* et *prêtre* auront enfin le sens qu'ils méritent et rien n'entravera plus l'essor de la science russe, puisque cette science sera une langue bien faite. Que si l'on veut savoir comment le parisien Diderot apprendra à parler aux Russes, rien n'est plus simple : à mesure qu'il exécutera en français, d'autres traduiront en russe; et, quand il aura fini, il

ira à Pétersbourg conférer en latin avec ses Septante moscovites. C'est ainsi que, par le moyen du français, du latin et du russe combinés, on composera un dictionnaire vraiment clair et précis, grâce auquel les philosophes réussiront cette fois à élever la Tour de Babel triomphante qui doit menacer les cieux.

Ce projet de Diderot, avons-nous besoin de le remarquer, est absolument saugrenu : un dictionnaire de la langue, c'est l'inventaire de tout le passé, scientifique et littéraire d'une nation, et le dictionnaire de Diderot aurait été un dictionnaire de l'avenir et encore de l'avenir incertain d'une partie de la nation qui était les philosophes. Il est vrai que, dans la pensée de Diderot, c'est l'humanité toute entière qui aurait été amenée à se servir de son dictionnaire. Diderot qui, comme on sait, a devancé tout le monde, devance ici les procédés des conquérants modernes : il veut conquérir les peuples à la philosophie en leur faisant parler la langue de l'*Encyclopédie*, car l'impératrice et les autres monarques d'Europe auraient imposé cette langue à leurs sujets, et ainsi Diderot qui n'a pas, nous le montrerons un jour, compris la liberté de penser, est bien près de proscrire la liberté de la parole.

Mais peut-être prenons-nous le projet de Diderot plus au sérieux qu'il ne le prenait lui-même; car, vraisemblablement ce n'était qu'une échappatoire, et par trop mal imaginée, pour retarder son voyage : car s'il eût attendu, pour aller à Pétersbourg, la fin de son dictionnaire, il ne risquait pas, ce qui devait lui arriver, de se refroidir en route. Il a

donc beau s'enthousiasmer pour son projet, nous avons appris à nous défier des enthousiasmes de Diderot; Catherine, dans tous les cas, ne se laissa pas convaincre et Diderot dut reconnaître avec amertume que ce n'était pas son dictionnaire, mais sa personne qu'on voulait à Saint-Pétersbourg. Il fallut donc quitter ce Paris qui l'avait si maltraité (1) et lui, le plus casanier des philosophes, qui comparait un voyageur à un homme qui prendrait plaisir à aller de la cave au grenier, et du grenier à la cave (II, 206), il dut entreprendre un voyage de huit cents lieues, dans un pays dont il ignorait la langue, avec des moyens de transport peu commodes, par des chemins affreux. Ses amis, qui le savaient si peu pratique, se demandaient avec inquiétude s'il arriverait vivant à Pétersbourg. Ajoutons qu'il était malade, car nous voyons qu'en 1768 il est au régime du lait. On finit par le plaindre et par en vouloir à cette exigeante impératrice qui ne se contente pas d'être chantée et d'être appelée *divine*, mais à qui il faut encore arracher un philosophe, presqu'un vieillard, à ses occupations, à ses amis et à son pays, car elle savait très bien toute la répugnance de Diderot à se mettre en route.

Peu s'en fallut que Diderot ne fût sauvé par ses prétendus persécuteurs : il fut question, à la cour, d'empêcher son départ pour la Russie, ce qui aurait permis à Diderot à la fois de ne pas partir, d'en

1. « Il n'y a pas de lieu au monde, dit-il lui-même, où le génie obtienne plus promptement et plus pleinement qu'ici (à Paris) le tribut de la considération. Le ministère écrase (?) mais la nation porte aux nues » (X, 250).

paraître désolé et de crier une fois de plus à la persécution. Voici la version qui courut à ce propos : « Le roi était à souper chez la Dubarry lorsqu'on lui parla du prochain voyage de Diderot à Pétersbourg : « Que va-t-il faire là-bas ? dit-il. Je ne le croyais pas assez riche pour entreprendre un pareil voyage. Il n'y va pas de ses deniers, répondit le prince de Soubise, c'est Sa Majesté l'Impératrice qui paie les frais. » Louis XV mécontent répliqua : « Que veut donc de lui Sa Majesté l'Impératrice ? Vous ne m'aviez point parlé de cela, M. d'Aiguillon. — Sire, répondit celui-ci, je n'ai rien vu de diplomatique dans ce voyage. » Le roi continua : « Diderot est l'ambassadeur de la clique des philosophes qui va réjouir l'étranger à mes dépens ; il n'a jamais mis le pied au château et il racontera cent horreurs de ma vie privée ; il dira du mal de moi lorsqu'il verra qu'on a du plaisir à en entendre dire... en vérité, on est bien malheureux d'être roi. » Le duc de Duras pencha pour empêcher Diderot d'aller en Russie. Lavrillière était prêt à expédier une lettre de cachet pour faire rester Diderot. Louis XV dit : « Gardez-vous-en-bien, vous me brouilleriez à mort avec l'impératrice ; elle désire Diderot, je ne dois pas m'opposer à ce qu'il parte, on aurait beau jeu autrement, tous les honneurs seraient pour la Sémiramis du Nord, comme ils disent, et tous les pamphlets pour moi. En vérité, ces souverains étrangers me témoignent bien peu d'égards. Est-ce que je débauche les beaux esprits de leurs États ? pourquoi m'enlèvent-ils les miens ? on a toujours eu la rage de prendre en France nos objets de mode et nos

gens de lettres ; passe pour les premiers, mais les seconds !... Certes, tant que je vivrai, ce Diderot n'entrera pas à l'Académie ; je n'y veux plus de philosophes, d'athées ; il y en a assez comme cela ! » (1)

Ce récit nous paraît assez vraisemblable, si on le rapproche de ce que Grimm, en 1774, écrivait, de Saint-Pétersbourg, au comte de Nesselrode : « Celui qui a dit qu'on s'est opposé en France au voyage de Denis n'a pas menti, mais il a dit là une chose qui n'est pas. M. le duc d'Aiguillon, depuis qu'il est ministre, s'est toujours piqué de s'intéresser à Denis et, à son départ, il lui a dit que, non-seulement il consentait à ce voyage, mais qu'il l'approuvait très fort » (2).

Diderot part enfin le 21 mai 1773, mais il n'est pas pressé d'arriver et fait un assez long séjour à la Haye, où l'on mange de si bons turbots, où les femmes sont charmantes « avec leurs grands chapeaux de paille et leurs yeux baissés » et où il retrouve enfin sont cher Galitzin. « Il y est si bien... qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris et qu'il oublie qu'il était en chemin pour aller en Russie (3). » Il se décide enfin à repartir le 17 août sous la conduite du chambellan de l'Impératrice, M. de Nariskin qui « l'a pris à côté de lui

1. Biblioth. municipale de La Rochelle, *Recueil anonyme* (et manuscrit) de notes et dissertations. 2 vol. t. I, fol. 5.

2. *Collection de la Société impériale pour l'histoire de Russie* Saint-Pétersbourg, 1881, in-8, t. 17, p. 285. Et de même les paroles qu'on prête au roi concordent bien avec ce qu'il dit un jour à propos de la pension que Frédéric faisait à d'Alembert.

3. Lettres de Mlle de Lespinasse, 24 juin 1773 (Paris, Ménard 1815).

dans une bonne voiture et le fait voyager commodément, à petites journées. » Grimm, qui est déjà à Pétersbourg, à la suite de la princesse d'Armstadt dont une des filles va épouser le grand-duc, et qui compte que Diderot passera par Berlin, comme il semble bien l'avoir promis, recommande paternellement l'étourdi voyageur au comte de Nesselrode : « M. de Nariskin est allé chercher Denis à la Haye et ils sont actuellement en route. Je recommande Denis à votre charité. Faites-vous le livrer garotté de la poste. Ne le gardez pas longtemps, car la saison avance. Faites-lui faire ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut (1) : » c'est-à-dire veillez à ce qu'il fasse sa cour comme il faut au roi de Prusse. Mais Denis oublia de passer par Berlin, comme il l'oubliera au retour, nous dirons alors pourquoi et quelques jours après nous le trouvons malade à Duisbourg. Catherine s'en alarme et Grimm s'afflige et s'impatiente de tous ces retards : « Quelle que soit la maladie de Denis, écrit-il à Nesselrode, je doute fort qu'il vienne ici. Le cruel homme, il laisse passer la belle saison, il traite le voyage de Saint-Pétersbourg comme une course de la rue Taranne à la rue Sainte-Anne (où demeurait Grimm). Il avait écrit de Paris qu'il ferait le voyage de Pétersbourg d'une traite, excepté huit jours qu'il donnerait à Berlin et à Potsdam. Enfin, quand je pense à tous les sujets de crainte qu'il m'a donnés depuis quelque temps, je ne désespère pas d'apprendre qu'il est venu chercher une tombe à Duisbourg (2). »

1. *Ibid.*, t. 17, p. 283.
2. *Ibid*, t. 17, p. 283.

Il arrive enfin, mais pour se mettre au lit, la eille du mariage du Grand-Duc avec la princesse l'Armstadt. La Russie d'alors allait offrir à Diderot ın spectacle singulièrement pittoresque et plein de ontrastes heurtés ; elle réunissait, pour ainsi dire, es hommes du xe et des hommes du xxe siècle : ici, ne noblesse élégante, parée de somptueux habits, ourant les fêtes et les théâtres; là, un peuple igno- ant et esclave, des paysans vêtus de peaux de noutons, portant de longues barbes incultes, des onnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts t des haches suspendues à leurs larges ceintures e cuir (1). Mais Diderot n'a rien vu, ou en tous as, ne nous a rien dit de tout cela. « Je n'ai vu ue la Souveraine », écrivait-il à Mme Geoffrin. Il e daigne pas abaisser ses regards sur ce peuple ont la physionomie originale et les mœurs bizarres uraient bien dû tenter le pinceau du peintre qu'il tait en même temps que son abjection et sa servi- té héréditaires auraient pu, ce semble, attendrir le œur d'un philosophe et modérer tout au moins son nthousiasme pour celle qui personnifiait en plein iècle des lumières un aussi absolu despotisme. Iais Catherine aimait les Encyclopédistes et elle chetait leur bibliothèque ; que sera-ce donc quand lle les admettra en sa divine présence ? Diderot l'a ı peine entrevue qu'il est ébloui, transporté : « Oui, e l'ai vue, je l'ai entendue et je vous jure qu'elle ne sait pas tout le bien qu'elle m'a fait. Quelle Souveraine ! Quelle femme étonnante ! » Hâtons-

1. D'après Ségur. *Mém.* : t. II, 223.

nous d'ajouter que l'émotion du philosophe est sincère et son admiration facile à comprendre. On a remarqué ces deux mots dans la lettre à Falconet : « quelle Souveraine ! quelle femme ! »

La « Souveraine » trônait, avec cette fière majesté qui frappa tous ceux qui l'approchèrent, au milieu de « ce mélange imposant formé par les riches costumes, asiatiques ou militaires, de plus de trente nations ». Quand Diderot la verra, de ce degré de gloire venir en souriant causer familièrement avec lui, alors il aurait pu dire à celle que le Prince de Ligne appelait *Catherine le Grand :*

Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé
Commandez qu'on vous aime et vous serez aimé.

Et c'est presque de l'amour, en effet, que le cœur de Diderot semble avoir ressenti, moins pour la Souveraine, que pour la « femme étonnante » si bien faite pour le séduire : n'avait-elle pas « de la gaieté et même de la bonhomie dans la conversation » (Prince de Ligne), et quand Diderot traversait le palais pour aller converser avec Catherine, ne lisait-il pas avec une douce joie, sur les portes des salles, cette pancarte écrite en gros caractères de la main même de l'Impératrice : « Asseyé-vous si vo voulés et cela où vous plaira (sic) sans qu'on vo le repète cent fois (1). » Une fois introduit « on l permet de dire tout ce qui *lui* passe par la tête. » On peut croire qu'il ne s'en fit pas faute, d'autant plus que Catherine « avait l'art d'écouter ; elle avait

1. Léon Godard : *Pétersbourg et Moscou*, 1858, Dentu, p. 238.

l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose » (Prince de Ligne). C'est bien ainsi qu'il fallait être pour admirer ou supporter Diderot. Celui-ci la voyait une heure par jour et, appréciant tout de suite « le talent qu'avait l'impératrice de mettre tout le monde à son aise », il s'installait, s'approchait d'elle, « lui prenait la main, lui secouait le bras et tapait sur la table tout comme s'il eût été dans la synagogue de la rue Royale (1). » Au reste, il ne tapait pas sur la table seulement : « Votre Diderot, écrivait Catherine à Mme Geoffrin, est un homme bien extraordinaire : Je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires; j'ai été obligée de mettre une table entre lui et moi, pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. »

Nous croyons sur parole Mme Vandeul lorsqu'elle nous assure que Diderot « était peu fait pour vivre à une cour et qu'il a dû y faire un grand nombre de gaucheries. » Un jour, par exemple, il plaide chaudement pour le divorce auprès d'une Impératrice qui avait eu sa façon particulière de divorcer avec un époux embarrassant. Une autre fois il lui parle de la Pologne au lendemain du fameux et édifiant partage. Il se fit parfois rappeler à l'ordre. « L'Impératrice, disputant un jour avec Diderot, se leva tout à coup dans un moment de vivacité et lui dit : vous avez la tête chaude, je l'ai chaude aussi; nous nous interrompons et nous ne finissons rien. — Avec cette différence, reprit Diderot, que quand

1. *Société imp. russe*, t. 17, 283, Grimm à Nasselrode.

j'interromps votre Majesté, je fais une grande sot tise. — Bon, répondit-elle en haussant les épaules fait-on des sottises entre hommes (1) ? » *Entr hommes* n'était pas tout à fait exact; car, à sup poser que l'Impératrice fût absente dans ces cause ries d'une familiarité douteuse (et nous savons pa Grimm, plus avisé, qu'il n'en était rien), il y ava bien encore, pour l'esprit et le cœur, une femme dans ces tête à-tête, seulement ce n'était pas Ca therine.

Nous avons dit l'impression que fit Catherine sı l'esprit et le cœur de Diderot. Il serait plus intére sant, mais il est plus difficile, de savoir commeı Diderot fut apprécié par Catherine. Sans dout Catherine écrit à Grimm « qu'elle ne peut être u jour sans l'*Encyclopédie* », et nous voyons d'au tre part qu'on joue le *Père de famille* à Saint Pétersbourg, mais c'est en septembre 1773, c'est à-dire pendant que Diderot est près d'elle, et c n'est peut-être là qu'une politesse qu'elle fait à so hôte. Au dire de Frédéric « on trouve Diderot rai sonneur et ennuyeux ; il rabâche sans cesse le mêmes choses » (2). Mais Frédéric, nous le savons essayait d'attirer ce rabâcheur à Berlin sans y par venir; il se vengeait de lui par en médire.

Enfin, nous avons les confidences de Catherine Voltaire : mais se confier à Voltaire, c'était, Catherine le savait bien, se confier au mond entier ; et, à supposer qu'elle fût mécontente d son hôte, elle ne tenait pas à apprendre au mond

1. Mme Necker : *Nouv. Mél.*, I, 226.
2. Fréd. édit. Preus XXIV, 617.

qu'elle s'était trompée en distinguant et en appelant près d'elle Diderot. Elle avait besoin enfin que Diderot, de retour à Paris, chantât ses louanges avec conviction ; or, il fallait pour cela que Diderot fût bien persuadé, et il n'en doute jamais, qu'on avait goûté pleinement, à Saint-Pétersbourg, sa conversation et sa personne.

Ce qui ressort des lettres de Catherine à Voltaire, c'est que Diderot l'a intéressée peut-être, mais qu'il l'a à coup sûr étonnée, et légèrement ahurie : « C'est une tête bien extraordinaire (ce mot revient plusieurs fois dans la correspondance), on n'en rencontre pas de pareilles tous les jours. » Cette tête fumeuse et « cette imagination intarissable », comme elle disait, durent plus d'une fois impatienter et agacer celle que le Prince de Ligne avait surnommée « l'imperturbable ». Le même auteur nous apprend « qu'on ne pouvait jamais dire devant l'impératrice la plus petite chose sur la *religion* et sur les *mœurs* », ce qui s'explique aisément : elle pensait, comme son royal confrère en philosophie, Frédéric, que cette même religion, qu'il y avait gloire et profit à combattre dans les Etats des autres, était une invention très bonne à conserver chez soi pour maintenir ses sujets dans une honnête obéissance. Sur l'article des mœurs, c'est plutôt à Louis XV qu'il faudrait la comparer: elle avait égaré, sur tant et tant de ses sujets, ses impériales faveurs, que les contes immoraux et grivois, les contes à la Diderot, pouvaient lui paraître autant d'offenses personnelles ; très digne et correcte hors de son alcôve, elle arrêtait tout de

suite le narrateur imprudent, comme Diderot sans aucun doute, qui eût pu inquiéter, à défaut de sa pudeur, sa trop juste susceptibilité sur des matières qu'elle avait fort approfondies.

Le pauvre Diderot lui dit un jour, avec ingénuité, qu'elle unissait « l'âme de Brutus aux charmes de Cléopâtre. » *Brutus* déjà était assez mal imaginé ; passe encore pour César auquel nous voyons en effet qu'un courtisan accompli, le prince de Ligne, se plaisait à la comparer. Mais *Cléopâtre* en revanche est, pour ainsi dire, trop bien trouvé et dut être récompensé d'un beau froncement de sourcil.

Somme toute, si l'on considère ce qu'étaient les deux personnages en présence, Diderot ne pouvait manquer de déplaire et certains témoignages, réunis de divers côtés, et qui n'étaient pas destinés à voir le jour, nous permettent d'établir qu'il déplut très suffisamment. Au fond, « ses amis et protégés, les Encyclopédistes, Diderot et son trépied ne lui convenaient pas du tout. Je suis une Gauloise du Nord, disait-elle; j'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens d'esprit en *istes*, je les ai essayés, j'en ai fait venir, je leur ai quelquefois écrit, ils m'ont ennuyée et ne m'ont point entendue; il n'y a que mon bon protecteur Voltaire (1). » Elle pensait de Diderot ce qu'un autre monarque absolu avait dit de Fénelon, ce singulier précurseur des Encyclopédistes, à savoir qu'il était un bel esprit chimérique : « Je m'entretins longtemps et souvent avec Diderot, me disait Catherine, mais avec plus de

1. P. de Ligne. *Œuvres*, édit. A. Lacroix, 1860. III, 19.

curiosité que de profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire, législation, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer d'impraticables théories.

« Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne parlais, un témoin qui serait survenu nous aurait pris tous deux, lui pour un sévère pédagogue, et moi pour son humble écolière. Probablement il le crut lui-même ; car, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécontente. Alors, lui parlant franchement, je lui dis : « Monsieur Diderot, j'ai entendu « avec le plus grand plaisir tout ce que votre bril- « lant esprit vous a inspiré ; mais avec tous vos « grands principes que je comprends très bien, on « ferait de beaux livres et de mauvaise besogne. « Vous oubliez, dans tous vos plans de réforme, la « différence de nos deux positions : vous, vous ne « travaillez que sur le papier, qui souffre tout ; il « est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacles ni à « votre imagination ni à votre plume ; tandis que « moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau « humaine, qui est bien autrement irritable et cha- « touilleuse.

« Je suis persuadée que dès lors il me prit en pitié, me regardant comme un esprit étroit et vulgaire. Dès ce moment il ne me parla plus que de littérature et la politique disparut de nos entretiens. » (1)

1. *Ibid.*

Enfin voici un jugement plus dur encore et tous ces témoignages sont précieux à recueillir, parce que les premiers étaient dits à l'oreille et que celui-ci est postérieur à la mort de Diderot. Catherine écrivait à Grimm en 1785 : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot un cahier intitulé : *Observations sur l'instruction de S. M. I. aux députés pour la confection des lois*. Cette pièce est un vrai babil dans lequel on ne trouve ni connaissance de choses, ni prudence, ni prévoyance; si mon Instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été propre à mettre les choses sens dessus dessous. La critique est aisée, mais l'art est difficile ; voilà ce qu'on peut dire en lisant ces observations du philosophe qui, toute sa vie, à ce qu'il paraît, était d'une prudence à vivre sous tutelle » (1).

Voilà, en tous cas, qui nous édifie de reste sur le cas qu'on faisait des innombrables projets et plans de réforme que rédigeait, de son chef ou sur commande, notre Lycurgue improvisé ; il est vrai que tous ces plans, faits de génie, c'est-à-dire construits en l'air, ne méritaient guère un meilleur sort, et d'ailleurs Diderot lui-même, le naïf ou, si l'on aime mieux, le présomptueux Diderot, pouvait-il se faire illusion, sinon sur leur valeur, du moins sur leur destinée certaine qui était d'aller rejoindre, dans le chiffonnier impérial, les fameux *codes de lois* de Catherine ? Elle avait fait établir ceux-ci, on sait avec quel apparat, par douze cents députés à

1 Catherine. à Grimm. *Soc. imp. russe*, t. 23, p. 373.

la fois qu'elle avait pris, afin, sans doute, qu'ils s'entendissent mieux, chez les Samoyèdes, les Cosaques et les Tartares et dont les uns étaient chrétiens, tandis que les autres étaient païens ou mahométans (1).

Diderot n'en était ou n'en paraissait pas moins convaincu que, grâce à la sollicitude maternelle de Catherine pour son peuple bien aimé, la Russie allait devenir le pays des lumières et de la liberté et ravi, par dessus tout, de pouvoir raisonner et donner des conseils sur toutes choses, il griffonnait à la hâte, pressé par le temps et par les bouillonnements de son génie, tous ces « petits papiers » qui, par leur décousu et par leur style d'oracle, rappellent assez les feuilles volantes de la Sybille. Et il se pourrait après tout que, malgré le vague et l'outrecuidance de ses formules, l'oracle fût réellement sincère, puisqu'il croyait fermement, et c'était même là le credo politique des Encyclopédistes, que le bon Législateur, entendez par là le bon despote, peut faire de son peuple tout ce qu'il veut. Et c'est pourquoi, au sortir d'un entretien avec Catherine, il rédigeait tout ce qu'il n'avait pas su, peut-être tout ce qu'il n'avait pas osé lui proposer de vive voix, car il n'était pas sans s'être aperçu que parfois « lorsqu'il parlait à l'Impératrice de quelqu'affaire politique, elle faisait doucement dévier la conversation » (2).

Un jour vint pourtant où le chimérique philo-

1. « *La Cour de Russie il y a cent ans* » (1725-1783). 2e édit. Berlin 1858, p. 259.

2. *Bjœrnstahl's Briefe*, Rostock. 1781, t. III.

sophe se fit écouter même sur les affaires d'Etat.

C'était le temps où Catherine, satisfaite d'avoir, en démembrant la Suède et en dépouillant la Turquie, ces deux amies de la France, joué le « roi des Welches » et désireuse de jouir en paix de ses conquêtes, semblait pouvoir travailler avec nous au maintien de l'équilibre européen et devenir, ce que la France n'avait jamais cessé d'être, une puissance conservatrice (1). Notre ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, M. Durand (1772-1775), eut mission de « détruire les préjugés personnels qui paraissaient avoir occasionné l'éloignement des deux cours ». M. Durand avait un intermédiaire tout indiqué entre Catherine et lui : il chargea Diderot de plaider auprès de Catherine la cause de son pays, et Diderot le fit, sans hésiter, avec une insistance et une chaleur d'âme vraiment patriotiques. « Il m'a dit, écrivait M. Durand au duc d'Aiguillon (31 déc. 1773) et j'ai des raisons de croire qu'il n'est pas faux, qu'il a peint le danger de l'alliance de la Russie avec le roi de Prusse et l'utilité de la nôtre » (2). Nous avons la preuve que Diderot avait fait comme il l'avait dit : « Nous portons la plus belle haine au roi de Prusse ; sur ce point la cour et les philosophes sont d'accord... Celui qui fera son éloge en France passera toujours pour un mauvais Français » (3). En parlant ainsi, Diderot

1. Rambaud : « *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Introduction* ». Paris, Alcan, 1890.

2. Falc. à Cath *Soc. imp. russe*, t. 17, 289.

3. *Le Temps*, 24 août 1885. *Diderot et Catherine II, Extraits* publiés par M. Maurice Tourneux. Diderot feint d'oublier ici, qu'entr'autres philosophes, son ancien ami, d'Alembert, était

se donnait un double plaisir : il servait son pays et desservait le roi de Prusse qu'il n'aimait pas et qui le lui rendait.

Cependant ces fréquentes conférences de Diderot avec l'Impératrice ne laissaient pas, ce semble, d'exciter la jalousie des courtisans russes, d'autant plus que Diderot menait grand bruit des moindres faveurs dont on l'honorait et offrait bruyamment sa protection à tout le monde ; il va jusqu'à recommander un jour le prince de Nariskin à Catherine. D'ailleurs, écrit Grimm, « il est aussi étrange ici qu'à Paris et, comme on n'est pas fait à ses allures, il l'a paru bien davantage ». On se le représente assez bien qui « va criant partout avec ce ton d'enthousiasme qu'il prenait jusque dans les appartements de l'Impératrice, qu'il remplissait de ses clameurs : « d'Alembert n'était pas l'homme qu'il fallait pour cette place (de précepteur du grand-duc); c'est Grimm, le seul homme capable, c'est mon ami Grimm ! » (XX, 140).

De telles clameurs et l'importance qu'on se donnait devaient exaspérer « le grossier orgueil » de tous ces courtisans encore à moitié sauvages, et qui, au dire de notre envoyé, Sabatier, « n'avaient

payé pour « faire l'éloge de Frédéric ». Si Diderot encense Catherine qui lui a acheté sa bibliothèque et médit de Frédéric qui ne l'aime pas, d'Alembert, suivant le même procédé, adore, c'est le mot, Frédéric, qui le pensionne et boude l'Impératrice qui a affecté de ne pas le comprendre quand d'Alembert a crié misère. Ainsi, Frédéric ayant, à la bataille de Zorndorf, assommé 30.000 Russes, d'Alembert s'empresse de lui envoyer cette bonne plaisanterie : « Un grand Danois me disait : il n'y a pas de mal, il est si aisé à Dieu de refaire des Russes » (*Œuvres de Frédéric*, édit. Preuss, XIX, 619).

d'autres passions que l'amour de l'or et une basse et implacable jalousie. C'est à eux que Catherine disait un jour : « Si je vous en croyais les uns les autres, il n'y a aucun de vous qui ne méritât d'avoir la tête tranchée » (1).

On ne se contenta pas de faire grise mine au philosophe étranger : « Vous ne sauriez croire, écrit encore Grimm à Nesselrode, toutes les persécutions obscures et sourdes que Denis a essuyées ici. » Furent-elles obscures au point d'être ignorées de celui qui en était l'objet ? Diderot se déclare enchanté de l'accueil qu'il a reçu auprès des Grands de la Cour, il trouve les Orloff « géné-

1. « Tandis que les philosophes de Paris van'aient la sagesse de la Sémiramis du Nord, des observateurs plus clairvoyants, et nullement intéressés à se laisser prévenir, les agents diplomatiques de France et d'Angleterre accrédités en Russie, traçaient un tableau moins flatteur et assurément plus exact de la condition de son empire. Ils représentaient ces armées dont on faisait si grand bruit en Europe, mécontentes, épuisées par les maladies et les fatigues, mal nourries, mal vêtues, abandonnées à la rapacité des officiers et des administrateurs ; les officiers dégoûtés du service ; la nation décimée par un recrutement qui dépassait les ressources de la population, le trésor public dans la plus extrême pénurie, le pays accablé d'impôts énormes. Au moral, la situation de l'empire russe n'était pas meilleure. Même dans la classe la plus élevée de la société, il n'y avait, s'il faut en croire ces témoignages, dont on ne saurait récuser l'exactitude, ni éducation, ni instruction, ni probité ; seulement un orgueil grossier qui imposait de loin et prenait les apparences de la force et de la grandeur... Quant à la cour, elle présentait une scène inouïe d'intrigues, dont il est difficile de se faire une idée. Pour retracer un pareil tableau dans sa nudité, il faudrait la plume de Procope, les plus mauvais jours du Bas-Empire pouvant seuls se comparer à la corruption de cette cour sous le règne de Catherine la grande. » (« *La Cour de Russie il y a cent ans* ». Diderot, au dire de Björnstahl, « n'avait vu que la cour en Russie. » Il se gardera bien d'en parler de retour à Paris, et il écrira à Mme Necker : « Je n'ai guère vu que la Souveraine. »

reux, francs, grands et honnêtes. » Et d'ailleurs, comme il le répète à satiété, « c'est dans cette terre dite des esclaves, qu'il pense enfin en homme libre » ! L'abbé Chappe, qui avait vécu quelques années avant lui en Russie, et qui avait parcouru et étudié vraiment le pays en homme libre, puisqu'il avait, lui, payé son voyage, avait trouvé que « personne n'osait penser en Russie, la crainte étant le seul ressort qui animait la nation... ; l'homme y est une denrée de commerce vendue quelquefois à vil prix; ce sont des animaux que leurs maîtres écrasent sous un sceptre de fer. » L'abbé Chappe avait vu donner le knout et le fouet à ces malheureux et les batogues à une jeune fille nue jusqu'à la ceinture, et il écrivait : « Je n'ai pas trouvé un seul étranger en Russie qui ne regrettât les moments où il vivait avec ses concitoyens » (1). Quand Diderot sera sur le point de partir, non-seulement il dira à Catherine « qu'il a bien de la peine à quitter la Russie », mais il ajoutera que « c'est la marque la plus forte d'attachement qu'il puisse donner à sa famille que de l'aller rejoindre » (2). Faut-il l'en croire, ou n'était-ce là qu'une de ses... exagérations habituelles? La vérité, c'est qu'il s'ennuyait à mourir à Saint-Pétersbourg. Sans doute, il avait le bonheur de voir une heure par jour sa divinité ; mais la journée avait vingt-quatre heures en Russie comme ailleurs, et il les passait « dans la solitude » à se soigner, les eaux de la Néva l'ayant fort éprouvé, et à penser aux siens, à ses

1. L'abbé Chappe : *Voyage en Sibérie*, t. I, *Bibl. nationale*.
2. Catherine à Voltaire, 15 mars 1774.

amis, à sa rue Tarane, à son « ingrate » patrie enfin... « Il a, écrit Grimm, le mal des Suisses (le mal du pays), *in gradu heroïco.* »

C'est le 5 mars 1774 qu'il se décida à rompre sa chaîne. Il était resté sept mois à Pétersbourg. Catherine lui ayant demandé quelques jours auparavant ce qui pouvait le rendre heureux, Diderot galamment la supplia de lui donner une bagatelle qu'elle eût portée et l'Impératrice lui offrit une pierre gravée en bague avec son portrait. « Il estimait ce bijou plus que tous les trésors du monde », nous dit sa fille. Nous verrons tout à l'heure qu'il savait aussi faire cas des trésors monnayés de l'Impératrice. Il eut le chagrin de ne pouvoir prendre congé de sa bienfaitrice : « Madame, vous m'avez défendu les adieux. Il faut se conformer à vos ordres et vous épargner le spectacle d'une grande peine (1). » Catherine redoutait évidemment une scène de larmes, de vraies larmes, car Diderot aimait sincèrement l'impératrice. Celle-ci le mit aux mains d'un M. Balla, « Grec très aimable, dit Grimm et (ce qui valait mieux pour notre étourdi philosophe) très sûr. » Diderot avait refusé d'accompagner Grimm à Berlin.

Après avoir bravé « un froid très vif et d'abondantes neiges jusqu'à Riga », avoir failli se rompre le cou au passage de la Dwina où il eut sa voiture fracassée, il arriva le 5 avril à la Haye où il retrouva ses amis, le prince et la princesse Galitzin. Celle-ci avait eu la singulière idée, lors de son premier pas-

1. Lettres inédites de Diderot à Cath. (*Soc. russe*, 1881. Saint-Pétersbourg).

age à la Haye, de prendre notre philosophe pour onfident et même pour directeur de conscience. :lle était depuis quelque temps, nous dit son bio-raphe, tourmentée du désir de renoncer au monde our se consacrer tout entière à l'étude et à l'édu-ation de ses enfants, mais elle n'osait, par crainte e déplaire à son mari, mettre son grave projet à xécution. Diderot, qui n'aimait pas le monde, et qui l'ailleurs connaissait bien le genre de vie du prince ;alitzin, fortifia de ses exhortations la jeune philo-ophe : « Vous êtes si bien douée que vous ferez apidement de grands progrès; je ne doute pas 'ailleurs que le prince ne vous laisse pleine liberté 'exécuter un si noble dessein. » Il ne put, cette fois, onvertir pleinement la princesse; mais, à son etour, la philosophie triompha pleinement, car la rincesse, nous dit-on, fit couper ses cheveux et se oiffa d'une perruque ronde : c'est peut-être plus ue n'en eût demandé Diderot. Il ne put, en revan-he, lui inculquer son athéisme, car la jeune femme, ui avait renoncé plutôt à ses cheveux qu'à ses prin-ipes religieux, prit définitivement pour guide spi-ituel le philosophe socratique Hemsterhuys, qui 'appelle dans ses œuvres sa Diotime (1).

Après avoir surveillé l'impression d'un manus-:rit sur les nouveaux établissements faits en Russie :t employé ses loisirs, soit à réfuter Helvétius (*de 'Homme*), soit à faire de longues promenades avec

1. Cf. : « *Denkwürdigkeiten aus dem Leben der Fürstinn Amalia von Gallitzin, von Th. Katerkampf, Domkapitular und Professor an der theologischen Facultät zu Münster.* Münster, 1839.

un certain Björnstahl, dont il avait fait la conquête et à qui il récitait des morceaux entiers d'Homère, de Pindare et d'Anacréon (1), il reprit le chemin du logis et enfin dans les premiers jours d'octobre 1774, il se précipitait dans les bras de sa femme et de sa fille, heureux de pouvoir dire à Nanette (Mme Diderot) : « Compte mes nippes, tu n'auras point de motifs de me gronder. » Bien plus, il rapportait une superbe pelisse, un manchon, trois mille roubles que l'impératrice l'avait forcé d'accepter au départ, enfin et surtout, une provision de souvenirs et d'enthousiasme, de quoi chanter les louanges de Catherine le reste de ses jours (2).

1. « Il est si agréable, si aimable dans sa conversation, si vif, si gai et si instructif en même temps, il a tant d'idées et de vues neuves qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer » (trad. de l'allem. de *Börnstahl's Briefe*, Rostock, 1781, t. III).

2. Ces louanges étaient d'autant plus sincères qu'elles avaient été, qu'on nous passe le mot, bien payées. Voici le total exact des sommes que Diderot avait reçues, en différentes occasions, de la czarine. Pour l'achat de sa bibliothèque, quinze mille francs; comme paiement anticipé au bibliothécaire, cinquante mille francs ; à son retour de Pétersbourg Diderot avait accepté, tous frais de voyage payés d'ailleurs, douze mille francs ; autant sans doute pour l'aller, mais nous n'avons pu vérifier ce détail ; plus, sur une lettre de Grimm à Catherine, écrite à l'instigation de Diderot, huit mille francs « étant, dit Grimm, dans une de ces circontances urgentes qui contraignent les âmes les plus honnêtes à s'écarter des lois rigoureuses de la pudeur. » (*Sept lettres inéd. de Did. à Cath.*) ; à sa veuve quatre mille francs. Cela fait, en tout, et sans tenir compte de la somme que Diderot avait sans nul doute reçue à son départ de Paris, quatre-vingt-neuf mille francs, équivalant aujourd'hui à près de trois fois cette somme ; c'est donc deux cent soixante sept mille francs en monnaie de nos jours que Catherine aurait donnés soit à Diderot soit à la famille de Diderot. Nous en féliciterons, si l'on veut, Diderot, mais à condition qu'il ne nous parle pas sans cesse de son désintéressement et de sa pauvreté.

# CHAPITRE V

## MORT DE DIDEROT. — DIDEROT PEINT PAR LUI-MÊME ET PAR SES CONTEMPORAINS.

### Mort de Diderot.

A son retour de Russie, Diderot connut la vérité de ce qu'il avait écrit jadis : « on n'est nulle part mieux que chez soi, » surtout, ajouterons-nous, quand on revient de si loin et que, de plus, on est assuré du lendemain : en effet, si, aux 89.000 livres que lui valut, on l'a vu, l'amitié de Catherine, on joint les 30.000 livres au bas mot que lui avait rapportées l'*Encyclopédie* au dire de Grimm (1) et les 1.000 livres de pension qu'il s'était fait octroyer par le prince de Conti (2), et si l'on réfléchit enfin, que « pour maintenir les conditions d'existence qu'on remplissait avant 1789 avec un revenu de 5.000 livres il en faut aujourd'hui (écrit en 1841) 10.000 et plus (3), » on voit que, tout compte fait, Diderot jouissait d'une très honnête aisance. Il en profita,

1. Note de Grimm dans le *Journal de Paris*, du 9 octobre 1784.
2. Dutens : *Mém. d'un voyageur qui se repose*, Paris, Bossange, 1806, II, 85.
3. Mém. présentés à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. I, Leber : « *Mém. sur l'appréciation de la fortune privée.* » Suivant une conversation prêtée à Diderot, il aurait gagné 200.000 livres avec les libraires, XX, 136 et lettre à Sartine, juin, 1767.

semble-t-il, pour vivre assez « solitaire », occupé d'algèbre et d'inventions mécaniques, telles qu'une imprimerie portative et un bureau chiffratoire, « dont les résultats devaient être prodigieux. » Toujours laborieux, du reste, il s'attelait « quatorze heures durant, » à son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, qu'il ne parvenait pas à finir et qu'il aurait mieux fait de ne pas commencer. Puis, vers cinq heures du soir, il allait se promener au Palais-Royal où on le trouvait souvent seul, rêvant sur le banc d'Argenson; quand le temps était froid ou pluvieux, il allait au café de la Régence pour causer ou voir jouer aux échecs le fameux Philidor. Voulait-on le mettre en verve, il n'y avait qu'à lui parler de son grand voyage et de sa grande amie : sur ce chapitre, il ne tarissait pas, étant à Paris, suivant un mot inventé par Voltaire, le « Catharin » par excellence. Et l'on constatait alors, comme le lui disait un jour Mme Necker, que « sa voix ne s'était pas enrouée dans les climats glacés qu'ils avait parcourus, » ni son imagination refroidie quand il s'agissait d'embellir l'objet de son culte. Il aimait, paraît-il, à comparer l'impératrice à une statue antique, ce qui faisait sourire Mme Necker, laquelle lui rappelait malicieusement que les « chefs-d'œuvre de l'antiquité ont toujours été un peu mutilés dans les grandes révolutions. Mais d'habiles artistes comme vous, Monsieur, remettent les morceaux sans qu'il y paraisse.

S'il faut en croire Métra (1), il vit, en 1778, Vol-

1. *Corresp. secrète*, Londres, Adamson, 1787, VI, 292.

taire, qu'il eut l'impolitesse d'interrompre suivant sa coutume. « Cet homme a de l'esprit assurément, aurait dit de lui l'auteur d'*Irène*, mais la nature lui a refusé un talent essentiel : celui du dialogue ». Il paraît bien pourtant que Voltaire trouva l'occasion de placer son mot ou, tout au moins, son ricanement, puisque Diderot à son tour, disait en sortant : « Il ressemble à un antique château de fées qui tombe en ruines de toutes parts; mais on s'aperçoit bien qu'il est habité par quelque vieux sorcier ».

Cependant la fatigue et les infirmités étaient venues avec l'âge. Il avait rapporté de Saint-Pétersbourg, disait-il lui-même en 1774, un mal effroyable de poitrine causé par la rigueur du froid. Mais il ajoutait, dans une autre lettre à cette même date, qu'il avait peut-être encore une dizaine d'années au fond de son sac : il prophétisait vrai, car c'est dix ans plus tard, en 1784, le 31 juillet, qu'il mourut d'une hydropisie de poitrine, dans un somptueux logement de la rue Richelieu qu'avait loué pour lui l'impératrice (1). L'église, après quelque hésitation, accorda les derniers devoirs à celui qui l'avait si longtemps attaquée et qui, finissant comme il avait vécu, disait à ses amis la veille de sa mort : « le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité ».

Mais avant de parler de ses idées et de ses œuvres, essayons de fixer et de préciser à la fois l'impression que nous ont laissée ces divers chapitres sur la personne et la vie de Diderot.

1. Sur les détails de sa mort, on peut voir : Did., I, LIV, Grimm, XIV, 17. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 26 nov. 1784, racontent aussi, mais à leur façon, les derniers moments de Diderot.

**Diderot peint par lui-même et par ses contemporains.**

Il n'y a pas d'écrivain, on l'a vu, qui se mette plus souvent et plus ingénûment en scène que Diderot. Ce qu'il était, c'est lui qui va nous le dire et c'est en le citant lui-même que nous allons achever de le peindre, sauf, bien entendu, à commenter ses aveux par ce que nous ont appris de lui ses contemporains : car le portrait serait trop flatté, si nous nous bornions à dire du philosophe Denis tout le bien qu'en pense Diderot.

Avant tout, au physique comme au moral, il était la mobilité même : le corps sans cesse en mouvement et l'esprit toujours en l'air ; ce qui fait qu'il est difficile à son biographe, comme il l'était aux peintres de son temps, de saisir sa vraie physionomie. « J'avais en un jour cent physionomies selon la chose dont j'étais affecté (et il était affecté de toutes choses). J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste. » Essayons pourtant de fixer ce Protée et, pour cela, prenons-le lorsqu'il médite devant son pupitre et représentons-nous, autant qu'il est possible, un Diderot au repos.

Voici son cabinet de travail, très simple, mais très encombré ; c'est le cabinet d'un Encyclopédiste. Contre le mur, recouvert d'une tapisserie de Bergame, une planche de sapin soutient ses livres préférés : Homère, Virgile, Horace, Cicéron ; à côté, deux estampes, enfumées et sans bordure, du Poussin ; plus loin, quelques plâtres de son ami Falco-

net. Diderot est assis sur une chaise de paille devant « une table de bois sur laquelle est entassée pêle-mêle une foule de papiers et de brochures. » Une robe de chambre de Calemande l'enveloppe et lui prête ses bons offices : « Un livre est-il couvert de poussière, un de ses pans s'offre à l'essuyer; l'encre épaissie refuse-t-elle de couler de la plume, elle présente le flanc et on y voit, tracés en longues raies noires, les fréquents services qu'elle a rendus à l'écrivain. » Drapé dans cette vieille robe de chambre qui lui a inspiré de si célèbres jérémiades, Diderot ne se sent pas seulement à l'aise, il se trouve « pittoresque et beau. » Mais, par-dessus tout, il a l'air bonhomme. Voyez-le penché sur un livre : « Mon dos est bon et rond. » Et, quand il relève la tête, admirez ce « grand front, ces yeux vifs, ces larges traits... la tête est tout à fait d'un ancien orateur. » C'est bien ainsi qu'il nous apparaît dans le portrait de Garand, du seul peintre qui, à l'en croire, l'avait fait ressemblant : « Celui qui voit mon portrait par Garand, me voit. » Une tête un peu forte et très expressive sur de larges épaules, des lèvres sensuelles et pourtant une bouche fine et parlante; la joie de vivre éclate dans des yeux où on lit en même temps la réflexion et comme la poursuite d'un rêve intérieur. N'est-ce pas là, en effet, le regard d'un homme abstrait, c'est-à-dire qui vit en lui-même et s'absorbe dans ses rêveries? mais, d'autre part, cet air souriant, cette physionomie sortante et jusqu'à cette poitrine découverte, tout cela ne trahit-il pas une nature exubérante, un homme qui vit plus chez autrui

qu'avec lui-même, tout le contraire enfin de cet abbé Morellet qui allait toujours les épaules serrées en dedans pour être plus près de lui ? Tel est, dans ce premier contraste, « l'hétéroclyte » Diderot : réfléchi et expansif tour à tour, tantôt rêveur, plus souvent bavard, et, dans la même minute, à la fois sérieux et fou. Un jour, envoyant à une dame son horoscope, il prédisait que sur son tombeau on verrait une grande Pallas montrant du doigt aux passants ces mots gravés : ci-gît un sage. « N'allez pas me trahir, ajoutait-il aussitôt, et vous écrier : ci-gît un fou. » La vérité, et qui concilie en lui tous ces contraires, c'est qu'il fut, toute sa vie, un enfant.

Un enfant n'a-t-il pas cent visages en un jour et le Diderot du soir ressemble-t-il jamais au Diderot du matin ? Un rien l'émeut, mais rien ne fait sur lui une impression durable ou profonde : « Diderot me plaît fort, dit Mlle de Lespinasse, mais rien de sa manière ne vient à mon cœur : sa sensibilité est à fleur de peau, il ne va pas plus loin que l'émotion » (1).

Il s'irrite, crie et tempête à tout propos et hors de propos ; ses amis lui reprochent sans cesse ses « emportements déplacés » ; il a, ce qui est d'ailleurs aussi noble qu'enfantin, « la haine de l'homme injuste » et il ne saurait « se réconcilier avec les méchants » qu'il prend à partie et qu'il invective avec « le courroux d'un enfant », le mot est de Meister. Mais sa grande colère tombe bien vite et

1. I, 70.

le voilà maintenant en proie à l'enthousiasme, à un enthousiasme si ardent qu'il « le sent au front, à la racine des cheveux ». Ainsi il est versatile parce qu'il est excessif en tout et « ne sait rien prendre modérément ». Qu'on ne l'accuse donc pas de fausseté ou d'hypocrisie toutes les fois qu'il est outré et qu'il déclame. En un sens, il n'est vrai que quand il lève les bras au ciel pour admirer ou pour maudire. « Diderot est affecté quand il se modère et naturel dès qu'il est exagéré » (1).

Il est mobile, disions-nous, parce qu'il est exagéré ou, comme il le dit lui-même, parce qu'il est « une tête exaltée » ; et il est exalté parce qu'il est naïf. Diderot voit les hommes comme il lit les auteurs, avec une imagination si vive et qui l'enchante si bien lui-même, qu'il finit par prendre ses rêves pour la réalité. « Etait-ce une pièce de théâtre qu'on voulait lui soumettre, dit Marmontel : il y jetait des scènes, des incidents nouveaux, des traits de caractère; et, croyant avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il avait cité ». Tout de même, si nous ne retrouvons presque rien de ce qu'il louait si fort et si bruyamment chez ses amis, c'est qu'il refaisait et perfectionnait en eux l'ouvrage du créateur, comme il refaisait à son idée les livres à mesure qu'il les lisait. Matérialiste décidé en philosophie, il était dans la vie le plus chimérique des hommes.

1. Mme Necker, *Nouv. Mél.*, I, 162.

« La vie de Diderot, a dit Mme Necker, n'était qu'un rêve continuel » (1).

C'était le rêve d'un optimiste, c'est-à-dire, le rêve d'un homme très bien portant et très vigoureux : il était « gros et gras et taillé en porteur de chaises », dit le comte de Cheverny, qui fut son commensal tous les mercredis, dans l'hiver de 1764, chez le marquis de Pezay. Un jour, au parterre de l'Opéra, il a une discussion avec un jeune homme sur un point de littérature ; ils s'échauffent tous deux, Diderot croit que son adversaire le prend pour un procureur endimanché (à cause de son habit noir et de sa perruque ronde) ; furieux, « il le saisit au collet et, fort comme un Turc, l'enlève et le menace de le jeter dans l'orchestre, s'il s'avise de faire l'insolent. On apaisa la querelle, mais le jeune homme fut obligé de s'évader » (2).

Ainsi charpenté, il pouvait jouir impunément, et il ne s'en faisait pas faute, des plaisirs variés que permettait alors aux hommes, voire même aux philosophes, cette indulgente et plaisante divinité du XVIIIe siècle qu'on appelle la Nature. « Je ne méprise pas les plaisirs des sens ; j'aime à voir une jolie femme », et le reste. Et ailleurs, après un souper chez Damilaville : « Je suis un glouton ; je mangeai une tourte entière ; je mis là-dessus trois ou quatre pêches, du vin ordinaire, du vin de malaga, avec une grande tasse de café. »

Ces plaisirs de la table, sans en compter bien

1. *Mél.*, I, 207.
2. *Mém. du comte de Cheverny*, II, 17.

d'autres d'un autre genre, l'aidaient à se maintenir tel que la nature l'avait fait, optimiste et bon vivant. Il avait, sans doute, çà et là, quelques déboires : par exemple, au Grandval, il était parfois cruellement éprouvé par des indigestions « bien conditionnées », des indigestions de pain, les pires de toutes, à ce qu'il assure. Il avait bien aussi quelques ennemis : mais qu'était-ce qu'un Berthier, un Palissot ou même un Fréron ? L'Atlas de l'*Encyclopédie* ne savait-il pas qu'il n'en ferait, quand il voudrait, qu'une bouchée ? Et de s'emporter de temps en temps contre ces « marouffles », cela le maintenait en verve, et lui rafraîchissait le sang, de même qu'il était très sain pour Voltaire « de courre le Pompignan tous les matins. »

Ainsi, en dépit de l'envie et des Jésuites, et grâce à sa robuste constitution, il restait heureux et jeune et content des autres presque autant que de lui-même. N'avait-il pas d'ailleurs pour ami l'incomparable Grimm, celui qu'il appelait assez bizarrement « son hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des sexes il joignait la grâce et la délicatesse de l'autre ». Assurément il n'y avait qu'un Diderot au monde pour s'apercevoir de la grâce féminine de Tyran-le-Blanc. Mais quoi ! celui qu'il appelait « ô mon Grimm », était une « si belle âme » qu'il fallait bien qu'il eût toutes les qualités, même celles que Diderot admirait dans Sophie, « une belle âme », encore, tout comme Diderot-lui-même (1).

Au fond, malgré ses attendrissements saugrenus,

1. *Les trois belles âmes que la vôtre* (Sophie) *la sienne* (Grimm) *et la mienne !* » XVIII, 357.

et bien que l'arrivée inopinée de Grimm chez le baron d'Holbach l'empêche, dit-il, de parler et de manger, il aime vraiment ses amis : il est bien du Monomotapa, quoiqu'il ait le tort de s'en proclamer trop souvent lui-même habitant. Par exemple, il ne sait pas être heureux tout seul : lit-il un beau livre? il faut qu'il le raconte à ses amis; un beau passage ? il le retient pour le leur réciter. Assiste-t-il à un beau spectacle, il se représente le plaisir qu'aurait Mlle Volland à le contempler avec lui et il ne le goûte pleinement qu'en essayant dans ses lettres de le lui faire admirer.

A vrai dire, s'il n'avait pas eu ces deux amis, qu'il aime particulièrement, on l'aurait cru aussi incapable de concentrer ses affections que ses pensées, car il a le cœur aussi hospitalier et aussi prime-sautier que l'esprit. Un jour, dit Mme Necker, Diderot rencontra M. Dubucq sans en être connu; il lui dit en l'abordant : « embrassez-moi, c'est un honnête homme qui embrasse un honnête homme, je suis Diderot (1). » Il n'est que juste d'ajouter que cette âme exubérante et, en somme, généreuse, aima sincèrement, encore qu'avec trop d'emphase, cette humanité qui tint lieu de patrie aux philosophes du XVIIIe siècle. « C'est un sentiment de bienveillance pour tous les hommes, qui ne s'enflamme guère que dans une âme grande et sensible. Ce noble et sublime enthousiasme se tourmente des peines des autres et du besoin de les soulager; il voudrait parcourir l'univers pour abolir l'esclavage,

1. *Nouv. Mél.*, II, 206.

la superstition, le vice et le malheur... J'ai vu cette vertu, source de tant d'autres, dans beaucoup de têtes et dans fort peu de cœurs » (1). C'était bien avec son cœur que Diderot aimait ses semblables, puisqu'il fut l'écrivain le plus serviable du XVIII[e] siècle. Comme ce M. Hardouin, sous les traits duquel il a pris plaisir à se peindre lui-même dans la pièce *Est-il bon, est-il méchant?* « son talent et son temps, il les donne à tous ceux qui en font assez de cas pour les accepter... Je suis obsédé d'embarras. J'en ai pour mon compte, j'en ai pour le compte d'autrui, pas un instant de repos. Si l'on frappe à ma porte, je crains d'ouvrir; si je sors, c'est le chapeau sur les yeux. » Malheureusement, excessif en tout et gâtant ses meilleures qualités par un manque de tact absolu, l'officieux Diderot fut trop souvent un indiscret ami. Il remarque dans sa *Poésie dramatique* que nos poètes devraient tirer parti de certains personnages épisodiques qu'il appelle des « intervenants : » gens qui se montrent partout où on n'a pas besoin d'eux et s'entêtent à rendre des services que personne ne leur demande. « Ce sont des personnages qui se fourrent partout sans être appelés, qui se mêlent de nos affaires et les terminent ou les brouillent malgré nous. » Diderot jouait fort bien lui-même ce personnage dans la vie réelle et c'est ainsi qu'il se donna maladroitement des torts dans ses démêlés avec l'ombrageux et insociable Jean-Jacques.

En résumé, vif, alerte, l'esprit et l'œil en feu, sans

1. *Did.* XV, 146.

cesse agité par les émotions les plus violentes et les plus changeantes; riant aux éclats et pleurant à chaudes larmes dans le même quart d'heure; sincère pourtant dans sa mobilité, d'abord parce que c'est son imagination surtout qui est émue, ce qui lui permet d'éprouver vivement et tour à tour des sentiments très divers, et ensuite parce qu'il épuise bien vite ses émotions à force de s'y livrer tout entier et de les raconter à tout venant et à tue-tête. En amitié, très serviable et très indiscret; aimant la plupart du temps ses amis pour des qualités que leur prête sa complaisante imagination; incapable de garder leurs secrets, pas plus que les siens propres, car l'intempérance de son estomac n'a d'égale que l'intempérance de sa langue. Tel était, ce nous semble, du moins à première vue, Denis Diderot : un enfant aimable et encombrant, mais, à tout prendre, un bon enfant.

Maintenant est-ce là tout Diderot ? Ne l'avons-nous pas jugé un peu trop sur les apparences qu'il se donne lui-même ou d'après les éloges de ses trop enthousiastes amis ? N'avons-nous pas dessiné ce qu'il appelait « une tête idéale », c'est-à-dire incomplètement ressemblante ? « que l'artiste, disait-il, me fasse apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une des tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure; et, d'idéale qu'elle était, la tête devient un portrait. » Je crains en effet que nous n'ayons omis la cicatrice et la verrue et qu'il nous faille ajouter quelque chose à notre dessin si nous voulons faire de Diderot un portrait véritable.

« Ma bonhomie, dit-il quelque part, touche de bien près à la bêtise ». M'est avis qu'il se calomnie ici ou plutôt qu'il se flatte. Il n'était pas si bête, ni même si bonhomme qu'il aimait à s'en donner l'air. Qu'il eût un fond de réelle bonté, c'est ce que prouve maint acte de sa vie et ce que proclament à peu près unanimement ses contemporains. Mais ce bonhomme, c'est le mot par lequel on le désigne le plus souvent, n'était pas seulement sensible à l'infortune des autres et prompt à les secourir : il était aussi très sensible aux torts qu'on pouvait avoir envers lui et très prompt aussi à se secourir lui-même, particulièrement contre ceux qui avaient blessé son amour-propre qu'il confondait volontiers avec l'amour de la philosophie. Suivant Meister, « il notait sur des tablettes spéciales ses griefs contre tel et tel ».

« Tel et tel », c'était, par exemple, Palissot qu'il n'avait pas lu, affirmait-il, contre lequel, il le jurait à M. de Malesherbes, « il n'écrirait jamais un mot de représailles », et qu'il traitait, dans le *Neveu de Rameau*, comme il eût fait le dernier des drôles. C'était encore Rameau, qu'il n'aimait pas, et dont il parlait avec l'aménité que voici : « C'est un brutal, il est mauvais père, mauvais époux; mais il n'est pas décidé qu'il soit un homme de génie et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans ».

« Tel et tel », c'était l'abbé de La Porte, « prêtre avare, puant et usurier ». S'il est tout cela, c'est parce qu'il a écrit contre les philosophes dans l'*Observateur littéraire*.

Et « tel et tel », c'était enfin Rousseau : que Diderot

ait eu contre lui des griefs sérieux, cela, nous l'avons dit, n'est pas douteux pour nous ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que la peur des *Confessions*, dont on annonçait la publication prochaine, lui a fait écrire, contre lui qui avait été, après tout, son plus intime ami, une diatribe, qui n'est pas seulement de la dernière violence, mais qui s'applique, par dessus le marché, à déprécier les uns après les autres tous les ouvrages de Rousseau. S'emporter jusqu'à appeler Jean-Jacques « hypocrite et scélérat », et pourtant être assez maître de sa colère, qui aurait pu seule excuser de telles invectives, pour démontrer froidement et en détail que Jean-Jacques n'a pas « une seule idée qui lui appartienne », et enfin écrire toutes ces choses au lendemain même de la mort de Rousseau, il y a là de quoi s'étonner tout au moins que tant de fiel ait pu s'amasser dans l'âme du bonhomme Diderot (1).

Il savait haïr, quoiqu'il ait cent fois assuré le contraire, et il avait de plus, l'amour-propre extrêmement chatouilleux. Malheur à qui ne s'inclinait pas devant les mérites de Caton-Diderot ! « Diderot était, dit Cheverny, le meilleur des hommes possible, mais il voulait qu'on eût pour lui la considération qu'il méritait. » Or, en fait de considération, ce qu'il croyait mériter est inimaginable. Nous avons montré qu'il ne pouvait rien écrire sans parler de lui ; mais il ne peut parler de lui sans nous faire admirer combien il est bon, vertueux, sensible, et simple avec cela, simple et profond, comme

1. Voir *Did.* III, 90.

tous les grands philosophes et tous les vrais génies. On n'a qu'à feuilleter n'importe lequel de ses vingt volumes, on est sûr d'y trouver un éloge attendri de Diderot. « Mon ami, vous connaissez Ariste (eh ! qui ne le connaîtrait, en effet, lui, le meilleur, le premier des philosophes, *Ariste* enfin !) C'est de lui, continue Diderot, que je tiens ce que je vais vous en raconter. Il avait alors quarante ans. On l'avait surnommé le philosophe, parce qu'il était né sans ambition, qu'il avait l'âme honnête, et que l'envie n'en avait jamais altéré la douceur et la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévère dans ses mœurs (?), austère et simple dans ses discours (!), le manteau d'un ancien philosophe était la seule chose qui lui manquât. » Pourtant, à la réflexion, Ariste-Diderot trouve qu'il lui manque encore quelque chose : c'est de savoir exactement ce que c'est que le vrai, le bon et le beau, et, comprenant qu'il lui reste beaucoup à apprendre, il vit retiré chez lui, il se livre, pendant quinze ans, à l'étude de l'histoire, de la philosophie, des sciences et des arts, et voulez-vous savoir ce que firent de lui ces quinze ans d'étude ? « Il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme instruit, homme de goût, grand auteur et critique excellent » (1). Jamais auteur parla-t-il de lui en ces termes, et même dans le plus vaniteux de nos siècles littéraires, l'auteur le plus orgueilleux, Jean-Jacques, s'est-il jamais contemplé, lui qui a dit tant de mal de lui-même, avec le contentement et le béat sourire d'un Dide-

1. *Did.* VII, 394.

rot ? Le proverbe dit que le commencement de la sagesse est l'estime, non l'orgueil de soi : or, quand on se compare en cent endroits à Socrate et qu'on se fait appeler le Philosophe et Platon-Diderot, est-on seulement le commencement d'un sage ? Il faut oser le dire, parce qu'on en est choqué à tout instant, la vanité de Diderot est insupportable. Tout ce qu'il y a de bon et de généreux en lui, et les services qu'il rend aux autres, il s'en remercie si souvent et si haut, qu'on ne sait plus s'il faut encore lui en savoir gré ; il a tant fait les honneurs de sa personne qu'il a presque découragé par avance ceux qui, l'aimant pour ses bonnes qualités, avaient la bonne volonté de le louer.

Je sais bien qu'on a dit, et nous le répéterons volontiers nous-même, qu'il s'admire parfois avec une *naïveté* qui fait sourire et désarme la critique. Il vaut pourtant la peine d'examiner de près sa proverbiale naïveté. Il est très vrai, par exemple, qu'une foule de choses médiocres et, notamment certaines de ses œuvres, lui inspirent des enthousiasmes très naïfs. Ainsi il s'étonne avec une grande candeur d'avoir trouvé dans son âme les sentiments si beaux et si forts qu'il a mis dans le *Père de famille :* « J'en ai été moi-même surpris. Qu'on ne me demande plus une pareille corvée, je n'y suffirais pas. Duclos disait, en sortant, que trois pièces comme cela par an tueraient la tragédie ; qu'ils se fassent à ces émotions-là ! » Et, en écoutant son chef-d'œuvre, Diderot a été sans doute tout le premier ému jusqu'aux larmes. Était-il sincèrement ému ? Il est possible après tout, à moins qu'il ne se

soit excité lui-même et comme encouragé à pleurer. Ses contemporains et lui avaient ou plutôt s'étaient fait une âme si étonnamment impressionnable et larmoyante que, par moments, nous ne savons plus si, en s'attendrissant les uns les autres, ils sont sincères ou s'ils se moquent de nous. Peut-être aussi qu'à force de feindre des sentiments, ils finissaient par les éprouver et qu'il leur arrivait d'être émus à force de pleurer. Ce qui est sûr, c'est que, dans de certaines occasions, pleurer et même sangloter était une simple formule de politesse entre gens du monde et hommes de lettres. Marmontel, ce bon compère, vient d'assister à la représentation de ce même *Père de famille :* « Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant. » Les larmes d'un Marmontel ne tiraient point alors à conséquence et ne trompaient personne, pas même le *naïf* Diderot qui était homme à le payer avec usure de la même monnaie : « Ce n'est pas moi qui suis une bête toutes les fois qu'on me prend pour tel » (XIX, 434).

Et ainsi cette grande naïveté de Diderot, toute relative à son temps et à son milieu, n'excluait pas une certaine habileté et même une certaine rouerie native. Nous dirons donc, si l'on veut, que, de même qu'il avait reçu du ciel le don des larmes, il avait aussi le don, non moins naturel, de faire valoir sa sensibilité (1) et, ce qui est plus habile encore, jusqu'à son originalité.

Original, il l'est à coup sûr et même ce n'est pas

1. « Nous montrons notre sensibilité, c'est une si belle qualité. » XI, 25.

seulement à cause de ses idées neuves ou profondes, c'est aussi pour ce qu'il y avait de singulier, de fantasque et de paradoxal dans toute sa manière d'être, que ses contemporains l'avaient, d'une commune voix, surnommé le Philosophe. « C'est un homme extraordinaire, dit Mlle de Lespinasse; il n'est pas à sa place dans la société; il devrait être un philosophe grec, un chef de secte. » Et Grimm, pour l'excuser auprès de Mme Necker : « Que voulez-vous, Madame, jamais sa conduite, dans les choses les plus ordinaires comme dans les autres, ne ressemblera à la conduite ordinaire et commune. » Seulement Grimm ajoute un trait qui nous fait réfléchir : « Il inventera plutôt le menuet de nouveau que de le danser comme les autres. » Ainsi il est certainement original, il ne l'est pas naïvement et sans le vouloir, il se sait trop original, dirai-je, et s'en félicite trop lui-même. Il fait tout ce qu'il peut pour ajouter à la nature qui l'a fait singulier et, loin de suivre tout bonnement, il force et même on peut dire, tant le jeu lui plaît, il joue son caractère. A propos d'un article de Garat, publié par le Mercure (15 février 1771), il dit : « On sera tenté de me prendre pour un original, mais qu'est-ce que cela me fait? Est-ce donc un si grand défaut que d'avoir pu conserver, en s'agitant dans la société, quelques vestiges de la nature et de se distinguer par quelques côtés anguleux de la multitude de ces informes et plats galets qui foisonnent sur la plage? » Et ailleurs il dit, comme en se souriant dans la glace : « J'ai une allure hétéroclyte, bizarre, qui ne se prête pas trop aux lieux

communs. » On voit qu'en somme s'il ne faut pas complètement douter de la naïveté de Diderot, on peut pourtant en rabattre quelque chose.

Et de même qu'il se savait un peu trop, ce qu'il était du reste, bon, sensible, extraordinaire, il se savait trop aussi éloquent et beau parleur et il était plus maître de sa « langue dorée » qu'il ne voulait s'en donner l'air. Sachant très bien que, pour entraîner son public, il n'est pas mauvais de paraître entraîné soi-même et emporté par son propre sujet, il avait, comme malgré lui, un air inspiré et transformait son fauteuil en un trépied du haut duquel il prophétisait. L'on s'explique par là ce qu'il y a de factice et de théâtral dans certains morceaux oratoires qui ont bien pu soulever les applaudissements et faire couler les larmes des contemporains, mais qui nous laissent froid, quand ils ne nous font pas bâiller d'ennui : c'est sonore et vide et surtout cela se déroule et se dévide à l'infini comme un développement de rhéteur et comme l'insignifiant papotage d'un bavard qui n'est jamais las, étant doté, par la nature, d'infatigables poumons d'airain. Qu'on lise l'amusant récit d'une visite que lui fit Garat :

Il y a quelque temps qu'il m'a pris comme à tant d'autres le besoin de mettre du noir sur du blanc, ce qu'on appelle faire un livre. Je cherchai la solitude pour mieux recueillir et méditer toutes mes rêveries. Un ami me prêta un appartement dans une maison charmante et dans une campagne qui pouvait rendre poète ou philosophe celui qui était fait pour en sentir les beautés. A peine j'y suis, que j'apprends que M. Diderot couche à côté de moi dans un appartement de la même maison. Je n'exagère rien, le cœur

me battit avec violence, et j'oubliai tous mes projets de prose et de vers pour ne songer plus qu'à voir le grand homme dont j'avais tant de fois admiré le génie. J'entre avec le jour dans son appartement et il ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite, il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devais être tout saisi. Il m'épargne également les longs détours d'une conversation qu'il fallait absolument amener aux vers et à la prose. A peine il en est question, il se lève, ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler, mais d'abord si bas et si vite que, quoique je sois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre. Je vois dans l'instant que tout mon rôle dans cette scène doit se borner à l'admirer en silence et ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu à peu sa voix s'élève et devient distincte et sonore ; il était d'abord presque immobile ; ses gestes deviennent fréquents et animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment ; et lorsque nous sommes debout, il m'e vironne de ses bras ; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de mon discours amènent le mot de *lois*, il me fait un plan de législation ; si elles amènent le mot *théâtre*, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames et de tragédies. A propos des tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre, où l'on doit voir des scènes et non entendre des dialogues, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, et il me récite ou traduit les Annales et les Histoires. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli, sous les ruines des chefs-d'œuvre de l'architecture, un si grand nombre de chefs-d'œuvre de Tacite ! Là-dessus il s'attendrit sur la perte de tant de beautés qu'il regrette et qu'il pleure comme s'il les avait connues ; du moins encore si les manuscrits qu'on a déterrés dans les fouilles d'Herculanum pouvaient dérouler quelques livres des Histoires ou des Annales ! et cette espérance le transporte de joie. Mais

combien de fois des mains ignorantes ont détruit, en les rendant au jour, des chefs-d'œuvre qui se conservaient dans les tombeaux! et là-dessus, il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se rappelle comment les arts, le goût et la politesse d'Athènes avaient adouci les vertus terribles des conquérants du monde. Il se transporte aux jours heureux des Lelius et des Scipions, où même les nations vaincues assistaient avec plaisir aux triomphes des victoires qu'on avait remportées sur elles. Il me joue une scène entière de Térence, il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson pleine de grâce et d'esprit qu'il a faite lui-même en impromptu dans un souper, et par me réciter une comédie très agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'éviter la peine de le copier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises, qu'on avance et qu'on recule, le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve, après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes, sur les lois, sur les drames et sur l'histoire ; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable.

Reconnaissons d'ailleurs que nous ne pouvons lui rendre pleine justice, n'ayant pas entendu, comme il le fait dire à Eschine à propos de Démosthène, le rugissement de la bête. Nous n'avons pas vu le monstre lui-même déployer son tonnerre et répandre à profusion sur ses auditeurs éblouis la pluie étincelante de ses paradoxes, de ses traits

imprévus et de ses éclairs de génie. Nous ne pouvons ici qu'invoquer le témoignage des contemporains : ils louent à l'envi l'éloquence de sa parole et la fécondité de son imagination. Ce qui le servait merveilleusement, outre sa voix tonnante et ses gestes larges et passionnés, c'était sa physionomie expressive. On dirait que Buffon a pensé à lui quand il a dépeint ce genre d'éloquence où c'est le corps qui parle au corps. « Quand il parlait, dit Marmontel, toute son âme était dans ses yeux et sur ses lèvres. » Et puis, comme il pensait en parlant et que d'ailleurs il avait infiniment d'idées sur infiniment de choses, il était prêt sur tout et, grâce à sa belle humeur, toujours en train et tout de suite en verve. Le voyez-vous, ou plutôt l'entendez-vous de loin, entrer avec fracas, au bras de Grimm, la tête haute, le regard droit, la poitrine ouverte, à la fin d'un dîner chez le Baron, par exemple :

On tenait table encore, on se serre pour nous ;
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous :
Je le sens, j'entre en verve et le feu prend aux poudres,
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres (1).

Aussitôt on fait cercle autour de lui, il tient le dé et ne le quittera plus : « Soit qu'on converse, soit qu'on écrive, on veut toujours tenir le dé. » Il est impossible de causer avec lui, car il réduit vite au silence ses interlocuteurs ; c'est pour cela que, suivant le mot de Mlle de Lespinasse, « il était content de la conversation des gens les plus médio-

1. Piron, *la Métromanie.*

cres; il ressemblait à un joueur de paume qui, jetant continuellement la balle contre un mur, dirait : voilà un mur qui renvoie bien la balle et qui joue à merveille. » Il ramène trop la conversation, suivant Mme Necker « aux sujets dont il s'occupe » et, sur ces sujets, il « force l'attention. » C'est qu'il ne lui suffit pas d'avoir un vis-à-vis résigné au silence, il lui faut encore, pour mieux s'inspirer, pour être électrisé, suivant le mot favori de Galiani, un auditeur intéressé et séduit, et tout le monde ne doit-il pas s'intéresser à ce qu'il vient de lire ou à ce qu'il a écrit tantôt pour l'*Encyclopédie ?*

Enfin, et pour n'omettre aucune tache, aucune « verrue, » au portrait, que nous voudrions faire vrai, faut-il rappeler que Diderot sème ses conversations, ou plutôt ses dissertations, d'anecdotes très gauloises et de mots plus que familiers? Si, par sa sensibilité pleurnicheuse et par ses solennelles apostrophes à la morale et à la vertu, il est très bourgeois, il est, en outre, un bourgeois très polisson. Par là se concilient ses opinions contradictoires sur l'état de nature et sur l'état de société, qu'il vante tour à tour l'un et l'autre, bien que diamétralement opposés. Quand il raille les glands et les cavernes de l'homme primitif de Rousseau et qu'il maudit sincèrement les audacieux qui voudraient révolutionner l'Etat, c'est le bourgeois qui se rengorge au sortir d'un bon dîner à la Chevrette où il a goûté toutes les douceurs de la civilisation. Mais ailleurs, son tempérament de satyre reprenant le dessus, il se met à rêver un état de nature dont

les commodes libertés allument son sang et égarent sa raison, et il lâche alors, sur le mariage, sur la pudeur, sur la communauté des femmes, des théories si extravagantes que, pour peu qu'on essayât de les appliquer, il ne resterait bientôt plus rien de la vie sociale et de la civilisation.

Ce ne sont là, croyons-nous, que les fantaisies, les orgies, si l'on veut, d'une imagination libertine. Il a eu, certes, le grave tort d'écrire toutes ces dégoûtantes folies et de les écrire longuement, avec cette fâcheuse insistance qu'il mettait en toutes choses, surtout dans les choses qu'il trouvait croustillantes et qui n'étaient que vilaines. Mais qu'il ait réellement pris au sérieux ses élucubrations et qu'il ait songé, par exemple, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, à tracer le plan d'une société ou le code d'une morale qu'il aurait proposés comme modèles à ses concitoyens, c'est ce que, malgré l'autorité de récents critiques, nous ne pouvons admettre : et ce n'est pas seulement parce qu'à ces théories subersives nous pourrions opposer maint passage contraire et, par exemple, *le Père de famille* tout entier; c'est encore parce que, lorsqu'il essayait d'approfondir la morale, Diderot éprouvait, à trancher les questions du bien et du mal, je ne sais quel noble et salutaire effroi qui lui faisait différer de jour en jour un traité de morale qu'il méditait et qu'il ne put jamais se résoudre à écrire; et c'est enfin parce qu'il était, au fond, honnête homme, parce qu'il adorait sa fille, parce que son honnêteté et son amour paternel lui ont fait dire et faire maintes choses

qui réfutaient d'avance les folies du *Supplément* (1).

Pour qui l'a pratiqué assidûment, il vaut mieux que bien de ses œuvres ; ce n'est pas faire de lui, nous en convenons, un bien grand éloge, puisqu'on est, sans nul doute, responsable de toutes ses œuvres sans exception ; encore peut-on avoir mis son imagination seule dans certaines d'entr'elles, et c'est ce qu'a fait Diderot en écrivant, par exemple, ce *Supplément au voyage de Bougainville,* dont on a trop tiré parti contre lui. Il avait l'imagination pervertie, mais il n'avait ni l'esprit faux, ni l'âme vicieuse. Nous pourrions lui appliquer, pour terminer son portrait par le mot même qui nous a servi à le caractériser au début, ce passage dans lequel Duclos a peint le Français du XVIII[e] siècle : « Il a, disait-il, le caractère toujours jeune, presque point d'âge mûr ; c'est le seul peuple dont les mœurs puissent se dépraver, sans que le fond du cœur se corrompe : il est comme l'*enfant* de l'Europe. »

1. Par exemple, il interprète ainsi à sa fille, avec une honnête brutalité, les propos doucereux des galants. « Cela veut dire : Mademoiselle, si vous aviez pour agréable d'oublier en ma faveur vos principes d'honnêteté, de me sacrifier vos mœurs et votre réputation, de faire mourir Monsieur votre père et Madame votre mère de douleur et de m'accorder un quart d'heure d'amusement, je vous en serais infiniment obligé (*Nouvelle Revue*, 15 sept. 1883).

# DEUXIÈME PARTIE

## L'ÉCRIVAIN

---

### CHAPITRE PREMIER

#### INTRODUCTION AUX ŒUVRES DE DIDEROT : LA LITTÉRATURE ANGLAISE EN FRANCE AU XVIII$^{e}$ SIÈCLE.

Les Français du XVII$^{e}$ siècle avaient vécu dans la plus tranquille ignorance de ce que pensaient et écrivaient leurs voisins d'Outre-Manche. Un jour, il est vrai, Louis XIV avait eu la curiosité de savoir s'il y avait des littérateurs en Angleterre et il avait chargé son ambassadeur anglais, le comte de Comminges, de le renseigner. « Il semble, lui répondit celui-ci, que les arts et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour. Présentement ils ont passé en France, et, s'il en reste ici *quelques vestiges*, ce n'est que dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan et, dans les derniers siè-

cles, *d'un nommé Miltonius*, qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur Roy » (1). Ce que nos plus grands écrivains savaient alors des auteurs anglais ne dépassait guère ce résumé, plus que sommaire, du comte de Comminges. Veut-on voir maintenant quels étonnants progrès nous avions faits en anglais au XVIIIe siècle? une simple anecdote va encore nous l'apprendre. Un Anglais, Sherlock, étant venu visiter Voltaire à Ferney: « Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous vous promener dans mon jardin, il est à l'anglaise ». De ce jardin, raconte Sherlock, on voyait les Alpes, le lac, la ville de Genève et ses environs qui sont forts riants et Voltaire s'écriait : *it is a beautiful prospect;* il prononçait ces mots assez bien. Nous entrâmes dans la bibliothèque. Voilà bien, me dit-il, de vos compagnons. — Il y avait Shakespeare, Milton, Congrève, Rochester, Shaftesbury, Bolingbroke, Robertson, Hume, etc... En nous asseyant pour dîner, je lui demandai : « Comment avez-vous trouvé la chère anglaise? — Très fraîche et très blanche, répartit le malin vieillard. Et vous, ajouta-t-il, comment avez-vous trouvé les Français? — Aimables et spirituels, répondis-je; je ne leur ai trouvé qu'un défaut : ils *imitent* trop les anglais » (2).

Or, aucun écrivain du XVIIIe siècle n'a imité aussi souvent les Anglais que Diderot : ses débuts dans

1. Lettre conservée au ministère des affaires étrangères et citée par M. Jusserand : Le *Roman anglais*, Leroux, 1886, p. 37.
2. *Lettre d'un voyageur anglais*, par Sherlock, Londres, 1779, p. 135.

les lettres sont des traductions de l'anglais ; et, plus tard, quand il fera œuvre personnelle, partout, dans ses romans comme dans son théâtre, et dans ses œuvres philosophiques comme dans l'*Encyclopédie* elle-même, il marchera sur les traces de quelque auteur anglais. Si l'on ne regarde que les sources où il a puisé, il est bien le plus anglais des Français du XVIIIe siècle, car il réunit et résume, dans son œuvre immense, tous les genres d'influence qu'exercèrent alors sur nous les écrivains britanniques. C'est donc, nous semble-t-il, écrire une introduction naturelle aux ouvrages de Diderot, c'est expliquer leur genèse et nous préparer à mieux apprécier leur degré d'originalité que de raconter, dans ses grands traits, cette révolution littéraire qui fit succéder, à l'incuriosité absolue du grand siècle, l'admiration et l'engoûment de l'âge suivant pour les écrivains d'Outre-Manche. C'est peut-être aussi se mettre mieux en état de comprendre le XVIIIe siècle et de voir, par exemple, pourquoi il ne continue pas simplement le XVIIe : c'est qu'il y a (sans parler de beaucoup d'autres choses), la littérature anglaise entre les deux.

Comment s'était fait ce grand revirement et que s'était-il donc passé, depuis le jour où le comte de Comminges faisait connaître *Miltonius* à Louis XIV, jusqu'au moment où le public tout entier répétait, avec l'*Anglomane* de Saurin :

> **Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance,**
> **C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.**

Entre ces deux époques, on avait *voyagé*, et

d'abord d'Angleterre en France. A deux reprises, des émigrés anglais, après les révolutions de 1649 et de 1688, étaient venus chercher un refuge en France. Il est vrai que leur séjour parmi nous n'avait pu profiter beaucoup à notre littérature, car nos écrivains ne savaient pas l'anglais, très excusables en cela, puisque leurs hôtes avaient tous pris la peine d'apprendre le français. Comment s'étonner qu'un Bossuet ne fût pas en état de comprendre ce que Madame disait en anglais à ses derniers moments, lorsque nous voyons, par exemple, que le prince de Galles, le futur roi Charles II, « lorsqu'il disait des douceurs » à Mlle de Montpensier, parlait si bien le français, au dire de celle-ci, « qu'il n'y avait personne qui ne dût concevoir que l'amour est français plutôt que de toute autre nation? »

D'ailleurs, dans leur pays même, les Anglais, suivant l'exemple de ce même Charles II, qui recevait de Louis XIV ses pensions et ses maîtresses, rougissaient, dit Wycherley, de parler en bon anglais, tandis que, suivant le mot de Butler, « baragouiner du français était devenu la chose du monde la plus méritoire. » Et pourtant, tout francisés qu'ils étaient ou qu'ils s'efforçaient d'être, ces Anglais, par leur seule présence à Paris, apprenaient aux contemporains de Boileau qu'il y avait d'autres gens dans le monde que des Français; ils leur montraient « comment on peut être Anglais »; ils nouaient avec eux des relations de politesse et d'amitié qui étaient comme une première invitation à se mieux connaître les uns les autres.

Il est vrai que, pour bien connaître les Anglais

il fallait se décider à aller chez eux et qui donc, parmi nos Parisiens casaniers du XVIIe siècle, aurait songé, sans nécessité, à « se commettre à la furie de l'Océan », pour emprunter à Bossuet les paroles mêmes par lesquelles il désignait les traversées de la reine d'Angleterre. Pour faire passer la Manche aux Français, il ne fallut rien moins que la persécution et c'est seulement après la Révocation de l'édit de Nantes qu'on put voir en Angleterre de véritables colonies françaises, lesquelles comptèrent jusqu'à 80.000 réfugiés (1). Mais le gain, et nous ne parlons ici que du gain littéraire et scientifique, fut presque tout entier pour nos heureux voisins : c'est la Grande Bretagne qu'honorèrent et servirent, par leurs écrits et par leurs inventions, des savants comme Papin, des avocats comme Romilly, des prédicateurs comme Saurin et Abadie. Et même, au bout d'un siècle, ces réfugiés n'avaient plus de français que leur nom. Remarquons pourtant que quelques-uns de ces savants huguenots eurent le mérite d'établir un premier trait-d'union, à la fois littéraire et scientifique, entre les deux peuples. Ainsi Desmaisaux et de La Croze fondèrent la *Bibliothèque britannique* (2), tandis que Coste, par sa traduction exacte de Locke, propageait la philosophie qui allait conquérir tous les Encyclopédistes.

A ces émigrés huguenots, très savants sans doute, mais trop emprisonnés dans leur théologie, vint se

1. Weiss : *Histoire des réfugiés protestants de France.* I, 272.
2. Leclerc, d'origine française, fondait en Hollande la *Bibliothèque choisie.*

joindre un pur lettré, qui était en même temps un des plus libres esprits du XVII[e] siècle : Saint-Evremond. Il se fit expliquer, un peu en gros, par Waller et Buckingham, le théâtre anglais qu'il osa comparer au théâtre français sans donner tout l'avantage à ce dernier. Par son séjour prolongé en Angleterre et par son refus de rentrer à Paris, il apprit à ses compatriotes qu'il y avait « d'honnêtes gens » ailleurs qu'à la cour de France et qu'on pouvait vivre à Londres très heureux et même très fêté. Peu s'en fallut que le plus gaulois de nos poètes n'allât y voir, car on sait que La Fontaine fut sur le point d'accompagner la duchesse de Bouillon chez sa sœur, la duchesse de Mazarin. On sait aussi qu'il y eut un échange assidu de lettres et de bons offices entre deux sociétés presque anglo-françaises, l'une à Londres chez Mme de Mazarin, où Saint-Evremond lisait des lettres de Corneille, de La Fontaine, voire même de Ninon ; l'autre à Paris, chez Mme d'Hervart et Mme de La Sablière, où la sœur de mylord Montagu, ambassadeur anglais, suggérait à La Fontaine le sujet du *Renard anglais :*

> Les Anglais pensent profondément ;
> Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
> Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
> Ils étendent partout l'empire des sciences.

Nos philosophes ne diront pas mieux quand ils feront l'éloge des « penseurs » anglais (1).

1. Voir sur ces premières relations entre Français et Anglais : Rathery (*Revue contemporaine*, XX-XXIII) et Sayous (ses deux

Ce n'étaient encore là, sans doute, que de minces et rares infiltrations de l'esprit anglais, mais qui amorçaient pourtant peu à peu ce grand courant de sympathie qui portera le XVIII^e siècle tout entier vers la littérature et la philosophie anglaises. Malheureusement celui qui aurait pu, dès cette époque, par l'ouverture et l'amabilité de son esprit, mettre en contact et comme présenter les uns aux autres les écrivains des deux nations, avait un gros défaut : Saint-Evremond était très paresseux. Il ne prit pas même la peine d'apprendre l'anglais et laissa au futur protégé de son amie Ninon l'honneur de révéler à la France tous les trésors de la littérature britannique. Il se contenta, par son scepticisme très fin et très prudent, c'est-à-dire bien français, surtout à cette date, et aussi par sa très noble apologie de la tolérance (lettre au maréchal de Créquy sur la religion), d'être un précurseur de la philosophie irréligieuse et « tolérantiste » du XVIII^e siècle.

On a vu que, pendant tout le grand siècle, très peu de littérateurs français avaient franchi le détroit : au siècle suivant, ce fut comme un pèlerinage obligé; tous ou presque tous les écrivains accoururent à Londres et Buckle a compté jusqu'à cinquante-huit noms célèbres parmi les Français qui firent le voyage. Et d'ailleurs, ceux qui restèrent au logis, comme Diderot, ne furent pas pour cela de moins fervents adorateurs des nouveaux dieux. Il y eut, à cette conversion générale, des raisons de

précieux ouvrages sur *la littérature française à l'étranger*, aux XVII^e et au XVIII^e siècles).

plusieurs sortes, et d'abord des raisons *d'amour-propre littéraire* : les épigones du temps présent sentaient vaguement qu'il était périlleux, pour leur gloire, de cultiver des genres qu'avaient portés si haut les grands génies du siècle passé. Ils firent ce que leur conseillait la prudence : ils tournèrent leurs regards vers des modèles qu'ils jugeaient avec raison plus faciles à égaler, les Sterne, les Swift et les Pope étant, malgré tous leurs mérites, des génies moins décourageants que les Corneille, les Racine et les Molière. Quand Diderot tentera de renouveler le drame, sur les pas de Moore et de Lillo, nous le verrons justifier expressément ses réformes par « l'impossibilité où est désormais un auteur de prétendre aux grands applaudissements qu'ont reçus Corneille et Racine ». On exceptera, si l'on veut, Voltaire, de ces considérations, si l'on croit vraiment que lorsqu'il s'estimait, avec son siècle, l'égal de nos deux grands tragiques, ils étaient, son siècle et lui, sérieusement convaincus que *Mérope* valût *Polyeucte* ou que *Zaïre* elle-même, « la pièce enchanteresse », égalât *Phèdre* et *Athalie*.

Des motifs d'ordre politique et religieux s'ajoutaient à ces raisons d'amour-propre littéraire dont bénéficiaient les auteurs anglais : à un siècle religieux et monarchique avait succédé, chez nous, un siècle impie et frondeur : il était dès lors naturel que cela même qui, dans les choses de la politique et de la religion, avait aliéné de l'Angleterre les contemporains de Bossuet, lui gagnât les sympathies des amis de Voltaire.

En *politique* « ces erreurs prodigieuses de l'Angleterre touchant la royauté » (c'est ainsi que Bossuet avait caractérisé sous un grand roi, adoré de tous, la révolution anglaise de 1649), n'étaient pas pour scandaliser les sujets irrévérencieux d'un roi qui semblait prendre plaisir à avilir la royauté et peu à peu « les raisonnements anglais sur la politique et la liberté, dit d'Argenson, passèrent la mer et s'adoptèrent à Paris ». Les Anglais qui avaient fait la sanglante révolution de 1649 n'étaient plus, comme au siècle passé, « des barbares », Gui Patin dit même « des Turcs », incapables, comme tels, d'avoir jamais rien écrit qui méritât d'être lu. On s'étonnait maintenant et même on se félicitait, comme pour se venger de la gênante supériorité de nos classiques, de trouver les Anglais plus avancés que nous en bien des genres. « Qui nous eût dit, il y a quatre-vingts ans, s'écrie d'Argenson, que les Anglais auraient fait des romans et qu'ils nous auraient surpassés ! »

En *matière religieuse*, enfin « ces mille sectes bizarres qui avaient inondé l'Angleterre » et dont Bossuet avait décrit avec douleur « l'effroyable débordement » et, plus encore que ces sectes, les libres-penseurs (*freethinkers*) qui ne voulaient plus croire qu'à un « christianisme raisonnable » étaient devenus, pour nos philosophes, les plus précieux des alliés dans leur guerre à l'*infâme*. Décidément il valait la peine d'apprendre l'anglais et c est ce qu'ils firent en foule, suivant, en cela, l'éclatant exemple que leur avait donné, lors de son séjour en Angleterre, celui qui allait être bientôt leur chef

à tous. Avant d'écrire les Lettres anglaises, Voltaire était parvenu à parler et à écrire l'anglais assez correctement pour que Buckle lui-même lui ait rendu ce témoignage : « Ses lettres en anglais prouvent abondamment avec quelle facilité il avait saisi les difficultés de la langue ». Ainsi on était allé voir les Anglais *chez eux* et on avait *appris leur langue :* on pouvait désormais parler de leur littérature et c'est de ceux qui en parlèrent les premiers au public français que nous devons maintenant dire quelques mots.

En premier lieu, des *journaux* furent fondés, dont le but principal était de tenir les lecteurs au courant de ce qui s'imprimait de l'autre côté du détroit. Dès les premières années du siècle, en 1716, paraissait la *Bibliothèque anglaise* dans l'avertissement de laquelle Michel de La Roque, un réfugié français, annonçait l'intention de « donner au public une juste idée de l'état où les sciences se trouvaient alors en Angleterre (1). » La revue de de La Roque est, en effet, beaucoup plus scientifique que littéraire; elle ne s'adressait par conséquent qu'à un public restreint. Bien autrement intéressant et bien plus répandu aussi fut le journal de l'abbé Prévost, le *Pour et le contre* (2), qui parut un an avant la publication, en français, des Lettres anglaises de Voltaire. Dès son premier article,

1. Cette revue paraissait tous les trois mois et donnait deux tomes par an. La collection comprend 17 volumes.

2. Le *Pour et le Contre* (chez Didot, près du Pont Saint-Michel, à la Bible d'or) parut de 1733 à 1740 et comprend 20 volumes.

Prévost se présentait au public comme un interprète attentif de la pensée anglaise : « ce qui sera tout à fait particulier à cette feuille, c'est que je promets d'y insérer chaque fois quelque particularité intéressante touchant le génie des Anglais, les progrès qu'on y fait tous les jours dans les sciences et les arts et de traduire même quelquefois les plus belles scènes de leurs pièces de théâtre... Sachant la langue anglaise et faisant venir régulièrement de Londres toutes les feuilles publiques qui sont comprises sous le nom de *News Papers*, je suis résolu d'en tirer tout ce que je pourrai rendre propre à l'usage de la France (1). »

Prévost a fait un séjour de neuf mois en Angleterre et il ne s'est pas borné à voir Londres et « toutes ses curiosités ; » il a parcouru « la province » et s'en vante et il en donne des descriptions détaillées. Fidèle à son titre, il dit le *pour* et le *contre*, le bien et le mal sur le caractère des Anglais et sur les ouvrages de leurs grands écrivains. Il ne craint pas de donner la parole à ceux-là même qui mettent Shakespeare au-dessus de Corneille et qui opposent, avec un aplomb britannique, Otway à Racine et Tillotson à Bourdaloue. Il prend sur lui, quoiqu'abbé, et malgré « leurs principes monstrueux, » de louer les Libres-penseurs, lorsqu'ils sont « vertueux, » comme Woolston, ou lorsque, comme Tindal, ils ont « de l'esprit et du savoir. » Mais surtout il est très au courant de tout ce qui paraît en Angleterre. Il en donne

1. Le *Pour et le Contre*, I, p. 12.

des *extraits*, suivant la mode du temps, et les fait suivre de remarques courtes et justes. Il parle, par exemple, en très bons termes, de Bacon, de Berkeley, loue le style clair de Pope, tout en annonçant la quatrième partie de son *Essai sur l'Homme*. Il rappelle aux Français et leur apprend peut-être que Swift a écrit autre chose que *Gulliver* et le *Conte du Tonneau;* dès 1734 il fait, sur le roi et les parlements, des remarques très justes dont nous trouverons difficilement l'équivalent dans l'*Encyclopédie* vingt ans après. Il cite des traits de mœurs anglaises, des épigrammes, des actes entiers de pièces nouvelles, décrit les grandes villes et les Universités : en un mot, l'Angleterre vit tout entière, avec son théâtre, ses poètes, ses philosophes, dans la galerie si variée de l'abbé Prévost. Par son journal (et aussi par ses traductions dont nous parlerons plus loin), Prévost a été, après Voltaire, le plus grand introducteur de la littérature anglaise dans la France du XVIII[e] siècle.

La guerre de la succession d'Autriche et les campagnes dans l'Inde contre les Anglais semblèrent affaiblir, pour un temps, l'intérêt que nous prenions aux choses anglaises; le *Pour et le Contre* s'arrête en 1740. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), on voit renaître chez nous les revues anglaises. En 1750 c'est le *Journal britannique*, de Maty (1).

1. Ce journal disait dans sa curieuse préface : « La paix, qui vient de réunir les nations, favorise l'échange des connaissances. L'Angleterre surtout nous dédommage par une nouvelle fécondité de ce que la guerre nous a fait perdre. Il ne manque qu'un journal qui fasse connaître les ouvrages qui paraissent dans cette île. C'est ce vide qu'on se propose de remplir. L'au-

Mais cette *Revue britannique* (qui va de 1750 à 1757 et ne comprend pas moins de vingt-quatre volumes), ne s'occupe guère que de science et de théologie. Le *Journal étranger* qui parut dès avril 1754, et fut bien plus répandu, comptait, parmi ses directeurs, des hommes de lettres qui connaissaient très bien l'Angleterre : Toussaint, l'ami de Diderot, qui avait déjà traduit plusieurs ouvrages de l'anglais, Deleyre, auteur d'un livre sur Bacon, Suard, le traducteur de Robertson et enfin Prévost lui-même. Le *Journal étranger* avait sans doute la vaste ambition « de faire passer dans la langue française toutes les richesses de l'univers ; » mais il y fit passer surtout les richesses de la pensée et même de la libre-pensée anglaise. Ainsi, dès son premier numéro, il est question de Hume, des « beautés de Shakespeare, » on y donne même « des lambeaux de Shakespeare tout bruts ; » si nous ajoutons que, dans ce même numéro, on expose avec complaisance la doctrine de Toland et que c'est dans un des numéros suivants (1761) que Diderot allait publier son éloge enthousiaste de Richardson, on voit quel progrès avait fait en France le goût pour Shakespeare et ses sauvages beautés, pour Richardson, « cet homme unique, »

teur, libre de chaînes étrangères, n'abandonnera point sa plume à l'esprit de parti ; pour lui, tous les hommes sont frères (1750), tout être qui pense est son ami... Aucune branche de la littérature ne sera négligée dans ce journal ; on passera sans scrupule du sermon à la poésie badine et de la métaphysique au roman. On souhaiterait même d'attirer par l'amusement ce sexe aimable, plus délicat que le nôtre, souvent aussi solide et qui, pour connaître les sciences, ne nous demande que d'en écarter les épines. »

et enfin pour les Déistes eux-mêmes et leur confortable christianisme.

Ni les analyses, en effet, ni les extraits d'auteurs anglais ne suffisaient plus à notre insatiable faim des plats britanniques : il nous fallait des *traductions* d'œuvres entières ou presqu'entières, car parfois le traducteur se permettait d'abréger des ouvrages qui s'espaçaient, comme *Grandison*, en quatorze volumes que Prévost, l'infatigable traducteur de Richardson, réduisait à quatre. Ainsi diminué, l'ouvrage nous paraît aujourd'hui très suffisamment long et ennuyeux. Mais alors, et comme dans la première ferveur du pillage, tout nous paraissait bon à prendre et à faire nôtre par des traductions qui s'emparaient des ouvrages au moment même où ils voyaient le jour.

Ainsi les *Voyages de Gulliver* étaient à peine terminés (1726-1727), que l'abbé Desfontaines les offrait à ses lecteurs, dès 1727, en bon français, en trop bon français, récriminaient les auteurs anglais qui se prétendaient trahis et dépouillés de leurs plus beaux ornements par nos infidèles traducteurs. C'est à des plaintes de ce genre que répondait avec beaucoup de sens le traducteur du *Conte du Tonneau :* « Les Anglais sont outrés et libres à l'excès dans leur tour d'esprit comme dans leur conduite ; leur imagination pétulante s'évapore tout entière en comparaisons et en métaphores... ; je suis surpris que leurs plus habiles gens aient une estime si grande pour les anciens dont ils imitent si mal le naturel et la noble simplicité... Quoique leurs expressions figurées, malgré la bizarrerie d'imagi-

nation qui s'y découvre, frappent et charment les lecteurs anglais, elles ne sauraient que déplaire à des étrangers d'un esprit plus exact et moins fougueux. »

Et ces étrangers, dont parle notre traducteur, ce n'était pas seulement les Français, c'était tous ceux qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, lisaient les ouvrages français, c'était tout le monde ; et ainsi nos traducteurs, en mettant à la mode et au goût du jour, quelques-uns des plus excentriques insulaires, comme Swift justement, les rendaient présentables et même agréables aux lecteurs de l'Europe entière : en francisant leurs œuvres, ils les universalisaient. Pour emprunter une image à Macaulay, la littérature française fut alors, pour la littérature et la philosophie anglaises, ce qu'était pour Moïse, Aaron, quand il expliquait au peuple la pensée de Moïse. Nous expliquions la pensée anglaise au monde civilisé.

C'est ce que fit excellemment le plus merveilleux vulgarisateur qui fût jamais, celui-là même dont Diderot disait que, pour exprimer ce que les autres avaient pensé, c'était le premier homme du monde. Nous n'avons pas à raconter ici en détails (il y faudrait un volume), comment et par quelle inépuisable variété de moyens, traductions, imitations, analyses plus amusantes souvent que les originaux, interprétations et amplifications d'une infidélité voulue et diabolique, Voltaire ouvrit l'entrée de ce qu'on appelait alors la République des lettres à une multitude d'auteurs anglais que leur accent, par trop britannique, aurait pour longtemps confinés dans leur île. La grande trompette du siècle publia

leur renommée et fit connaître à toute l'Europe leurs œuvres, parfois bien changées, il est vrai, mais qui ne perdaient pas toujours au change. En veut-on un exemple éclatant ? C'est lui qui fit connaître à Lessing, non-seulement Shakespeare, (et l'on sait quel usage ou plutôt quel abus Lessing en fit contre nous), mais encore les dramaturges anglais du temps de la Restauration, Wicherley, Congrève et Farquhar, sans parler des leçons de style qu'il lui donna par la même occasion. Mais, pour nous borner à la France, c'est par lui que Shakespeare, Locke et Newton nous furent, je ne dis pas révélés, car on a vu qu'ils nous étaient connus bien avant les Lettres anglaises, mais expliqués et rendus familiers en des commentaires d'une clarté souveraine. Les Lettres anglaises, pour ce qu'elles nous apprenaient, ne furent pas, comme on a dit bien souvent, une véritable nouveauté; elles étaient bien plutôt un vivant résumé de nos découvertes antérieures et comme l'éclatant couronnement des efforts interrompus qu'avaient tentés, dans cette œuvre de lente vulgarisation, des journalistes nombreux et infatigables, mais dont la science valait généralement mieux que le style. Ces lettres fameuses, et scandaleuses aussi, — mais le tapage ne fit qu'accroître leur succès, — eurent sur le début du XVIII[e] siècle une influence comparable à celle que devait exercer, sur le début du XIX[e], l'ouvrage plus étudié, plus profond, mais, par cela même, moins prompt à circuler, moins fait pour voler de mains en mains, *de l'Allemagne*, de Mme de Staël.

Ainsi, grâce aux revues ou bibliothèques britanniques, grâce à d'innombrables traductions, grâce enfin à Voltaire et à quelques autres écrivains, dont nous parlerons plus loin, les Français du XVIIIe siècle avaient mainte et mainte fois passé le détroit et rien de ce qui était anglais ne leur restait plus étranger. Maintenant que gagna notre littérature à ces fréquentes incursions dans un pays qui comptait alors tant d'écrivains intéressants à étudier? On ne se contenta pas, en effet, de lire et de traduire ces écrivains, ce qui était déjà un grand progrès sur le siècle passé, et ce qui élargissait singulièrement notre horizon intellectuel; on s'appliqua à les *imiter*, et cela valait mieux encore, puisqu'on se donnait par là un moyen d'agrandir et de renouveler notre domaine littéraire. Mais que réussit-on à imiter ou à emprunter? En un mot, et c'est la seule chose qui importe en cette matière, que *doivent* au juste à l'Angleterre les écrivains français du XVIIIe siècle?

Et d'abord, en littérature comme en toutes choses, on ne doit pas réellement ce qu'on a, non pas pris, mais repris aux autres. C'est là, sans doute, un truisme, mais qui a été trop souvent oublié, dans le sujet qui nous occupe, par les critiques anglais et même français qui en ont parlé. Ils ne font pas attention que nous n'avons pas vraiment imité les Anglais au XVIIIe siècle, lorsque nous avons dit, après eux, des choses qu'avaient dites, avant eux, nos ancêtres. C'est ce qui est arrivé, en premier lieu, pour la *polémique religieuse* qui tient une si grande place dans notre littérature de cette

époque. On connaît le mot de Lauragais qui, interrogé par Louis XV sur ce qu'il était allé apprendre en Angleterre, répondit : « Sire, à penser. » Si on entend surtout par là, comme on le fait d'ordinaire : à penser librement sur les choses religieuses, nous dirons alors que, en matière de religion, ou, pour parler clair, d'irréligion, les déistes et libres penseurs anglais n'avaient pas, pour le *fond*, grand chose à enseigner aux philosophes français. Nous montrerons ailleurs (dans une étude sur les Encyclopédistes), la *forme* particulière que les déistes donnèrent à la libre-pensée (1) ; mais la libre-pensée elle-même, bien loin de l'avoir inventée, ils l'avaient héritée en grande partie de nos sceptiques du XVI<sup>e</sup> siècle, Montaigne et Charron, et surtout de notre grand critique, Bayle ; et ainsi, d'une part, déistes anglais et philosophes français ont eu les mêmes précepteurs, des précepteurs français, et, d'autre part, ces précepteurs français d'athéisme, de même que leurs disciples français du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été des douteurs autrement hardis et des rationalistes autrements conséquents que les déistes *religieux* de l'Angleterre qu'on prétend leur donner pour maîtres à penser. Par exemple, et pour nous en tenir au XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire, à en croire nos voisins, serait redevable aux déistes de son voltairianisme lui-même et son plus récent critique, M. Col-

1. Nous dirons aussi dans ce même ouvrage ce que doivent à la philosophie anglaise proprement dite les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce que leur a emprunté Diderot, c'est-à-dire fort peu de chose, est indiqué dans le chapitre du présent livre intitulé : *Diderot philosophe.*

lins (1) nous a complaisamment exposé en des tableaux synoptiques, que c'était à son maître, le terne et soporifique Bolingbroke qu'il devait, lui, Voltaire, l'idée de ses plus étincelants ouvrages. Déjà le grand historien de la civilisation en Angleterre, Buckle, nous avait montré comment les Anglais avaient *formé* Voltaire; et peut-être verrons-nous un jour quelqu'un de leurs Humoristes nous démontrer que ce sont les Anglais qui ont pris la Bastille.

Que le voltairianisme soit un produit anglais, c'est une facétie qui devenait permise aux Anglais, du jour où un philosophe français avait écrit, avec son ordinaire assurance : « Voltaire est un écolier de l'Angleterre : avant que Voltaire eût connu l'Angleterre, il n'était pas Voltaire et le XVIII[e] siècle se cherchait encore (2). » Ce qui est curieux, c'est que Cousin, qui avait été, comme on sait, si habile à découvrir et si pressé de dénoncer au monde « le scepticisme », si caché pourtant, à d'autres yeux qu'aux siens, dans les *Pensées* de Pascal, n'ait pas aperçu la religion naturelle de Voltaire qui s'affirme et s'étale dans l'épître, le *Pour et le contre*, qui est de 1722 (mais qu'est-ce qu'une date pour un métaphysicien?) c'est-à-dire qui précède de quatre ans le voyage de Voltaire en Angleterre. Et Cousin oubliait, en outre, qu'il y avait eu, même avant le *Pour et le Contre*, et même avant les Libres penseurs anglais, des Libertins français, les vrais par-

1. Collins. *Bolingbroke, a historical study, and Voltaire in England.* London, Murray, 1886.
2. Cousin, *Hist. de la philosophie*, 1[re] série, t. III.

rains, ceux-là, du Voltairianisme, et contre lesquels justement son prétendu sceptique, Pascal, avait jadis écrit ses *Pensées* (1).

Pour ce qui est de la *littérature politique*, sans nier tout ce qu'enseigna l'Angleterre à l'auteur de l'*Esprit des Lois*, lequel d'ailleurs ne comprit guère l'essence même du gouvernement anglais, puisqu'il ne comprenait pas la liberté politique (qu'il a définie d'une façon aussi vague qu'inexacte : le droit de faire tout ce que les lois permettent), les autres publicistes du siècle, désertant, comme on sait, la méthode historique, si magistralement inaugurée par Montesquieu, tiraient tout bonnement de leur cerveau, et non de l'étude des institutions anglaises, leurs théories, ou, si on aime mieux, leurs chimères gouvernementales; et comme, en fait, ils se seraient parfaitement bien accommodés d'un despotisme éclairé, on peut dire qu'en politique ils ne doivent absolument rien aux Anglais.

Restent les lettres pures, ou, comme on disait alors, les *belles-lettres*. Mais ici, qu'on nous permette quelques brèves réflexions qui nous paraissent nécessaires en un sujet si délicat. Une littérature n'exerce sur une autre une influence sérieuse que si elle enseigne à celle-ci de *nouvelles* manières de penser, de sentir et partant de s'exprimer. C'est ainsi que l'antiquité nous avait appris, dès le XVI[e] siècle, des pensées plus hautes, plus générales surtout, des sentiments plus nobles et plus délicats, des

1. M. Brunetière est le premier, à notre connaissance, qui ait réfuté l'idée fausse, trop peu combattue chez nous, qui tendrait à faire du voltairianisme un objet d'importation anglaise.

expressions plus belles enfin que tout ce qu'on avait l'habitude de penser et d'écrire jusqu'alors. L'antiquité avait donc agi sur le fond et la forme de notre littérature, qui était devenue, par là-même, une littérature classique. Et c'est, en outre, parce que nous ne nous étions pas bornés à lire et à traduire les anciens, mais parce que nous étions entrés en lutte avec eux, parce que nous les avions *imités* en un mot, que leur influence sur nous fut réelle et profonde. Une littérature, pourrait-on dire, n'influe véritablement que sur ses imitateurs, sur ceux qui l'ont convertie en sang et nourriture, suivant l'expression de du Bellay. Seulement il faut que l'imitation soit possible et elle ne peut l'être que si on comprend bien et si on goûte vraiment ce qu'on veut imiter ; or, on ne comprend et on ne goûte jamais que ce qui n'est pas absolument réfractaire au génie et aux traditions du peuple dont on est et de la langue qu'on parle. En un mot, on n'imite bien que ce qu'on est capable de s'assimiler.

Mais ce qui est le plus assimilable dans toute littérature, c'est ce qui est classique, c'est-à-dire universel ou purement humain, et c'est bien pour cela que notre littérature du XVII^e et du XVIII^e siècles eut tant d'influence au dehors, qu'elle fut européenne. Précisément, il y avait de cet universel dans la littérature anglaise au moment où Voltaire débarquait en Angleterre. C'était l'âge de la poésie classique, qui va de la reine Anne jusqu'à la mort de Pope, en 1744. Or, de qui les Anglais tenaient-ils ces formes classiques de penser et de dire ? de la France. Leur « siècle d'Auguste », ils pourraient

tout aussi bien l'appeler leur siècle de Louis XIV, tant ils nous ont pillés alors en tous genres. Car ce n'est pas seulement Horace et Ovide qu'on imite, mais c'est, au théâtre, Corneille que Dryden croit naïvement égaler dans ses « tragédies héroïques », Molière qui compte, parmi ses imitateurs, (outre Dryden, Otway, Cibber, Foote, Fielding et Sheridan), les quatre plus grands dramaturges de la Restauration : Wicherley, Congrève, Vanbrugh et Farquhar (1). Et c'est, dans le roman, d'Urfé et sa carte du Tendre qu'on représente dans les salons du pays de Galles, Mlle de Scudéry et le *Grand Cyrus*, qui parut en anglais dès 1653 (*Clélie* parut en même temps dans les deux langues en 1656). C'est enfin, dans l'épître, Boileau qui, suivant le mot juste de Green, l'historien du peuple anglais, « règne en Angleterre » et dont s'inspire encore Dryden, lorsqu'il fonde l'Ecole du Bon sens. Si c'est Pope qui est « le point culminant de ce classicisme » (2), n'avons-nous pas le droit de dire que lorsque les Français du XVIII^e^ siècle prirent plaisir à lire l'*Essai sur la critique* de Pope, c'est avant tout Boileau qu'ils devaient remercier.

Enfin, si c'est sous la Restauration qu'est née en Angleterre la prose vraiment moderne, c'est-à-dire une prose qui n'est plus mêlée de poésie, mais qui

1. Il n'est peut-être pas une seule pièce de Corneille, de Racine, de Molière, de Quinault et de Regnard qui ait échappé aux traducteurs ou imitateurs anglais. On en trouvera la preuve dans une curieuse note de l'ouvrage de Ward : *A history of english dramatic Literature*. London. 1875, II, 474.

2. Gosse : *From Shakespeare. to Pope*, (Cambridge, University Press.)

est courte, claire et précise, n'est-ce pas alors la prose française qu'on imite, et avec raison, puisqu'elle avait justement, plus que toute autre, les qualités qui avaient manqué jusque-là à la prose anglaise? « Notre prose, dit Macaulay, devint moins majestueuse, acquit plus de clarté et plus de facilité à se plier aux besoins de la controverse et de la narration. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ce changement, l'influence de l'exemple et des préceptes français (1). »

Que voulons-nous conclure de tout ceci? C'est qu'il n'y avait pour nous, dans toute cette littérature du temps de la reine Anne, rien d'absolument inédit; car d'une foule d'emprunts que nous fîmes, au XVIIIe siècle, à tous ces auteurs classiques, nous pouvons dire ce que du Bos disait de de La Fosse qu'on accusait d'avoir pillé son Manlius (1697) dans la *Venise sauvée*, de l'Anglais Otway (1682), lequel avait puisé lui-même son sujet dans l'*Histoire de la conjuration de Venise*, du Français Saint-Réal (1674) : « Celui, disait du Bos, qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée au vaisseau (2). » De dire exactement ce que les Anglais avaient ajouté à notre littérature classique, ce n'est pas ici notre tâche. Il nous suffit d'avoir montré que, dans beaucoup d'emprunts faits à la littérature anglaise au XVIIIe siècle, nous ne fîmes que reprendre notre bien augmenté par les premiers emprunteurs.

1. Macaulay : *Hist. d'Anglet.*, chap. III.
2. Du Bos : *Réflex. critiq. sur la poésie et la peinture*, II, 86.

Restent les œuvres absolument originales et foncièrement anglaises qui seules pouvaient, comme telles, apporter quelque chose de vraiment *neuf* à la littérature française. Ici encore, on ne pouvait imiter que ce qu'on pouvait bien comprendre, et on ne pouvait comprendre et goûter que ce qui ne choquait pas trop à la fois le génie français, qui a toujours subsisté dans son fond, à travers toutes nos révolutions littéraires, et l'esprit propre au dix-huitième français, c'est-à-dire le rationalisme et le goût, ou plutôt le faux goût classique. Précisément les deux poètes les plus originaux de l'Angleterre étaient faits pour choquer nos philosophes. Il était difficile à un Français, surtout à un Français du siècle de la raison, d'admirer pleinement « les sauvages beautés » d'un Shakespeare, et il était impossible à un philosophe de cette même époque, de goûter la poésie biblique de Milton et son diable, « toujours hurlant contre les cieux. » Sans doute, il y avait là pour nous, si nous avions pu seulement y puiser, une double source de rajeunissement pour notre poésie épique et pour notre poésie dramatique. Mais le plus grand poète du siècle, celui que tous du moins saluaient de ce nom, ayant débuté au théâtre par Œdipe, et n'ayant enrichi l'épopée que des froides allégories de la Henriade et des polissonneries de La Pucelle, ce n'est pas lui qui pouvait faire passer dans la langue française l'étrange poésie de Shakespeare ou de Milton. Il était simplement de son temps, et c'est ce que les Anglais lui ont très injustement reproché : ils font, en effet, à Voltaire, deux reproches assez

contradictoires. D'une part, Voltaire aurait pillé les Anglais, les Déistes surtout ; mais, d'autre part, il n'aurait pas compris les Anglais, par exemple, Shakespeare et Milton. Nous avons dit ce qu'il fallait penser sur le premier point. Pour le justifier sur le second, il suffit de remarquer, d'après Johnson lui-même, que, dans son propre pays, Shakespeare n'eut, de 1623 à 1664, c'est-à-dire, en 41 ans, que deux éditions, lesquelles comprenaient ensemble à peine mille exemplaires ; que Milton vendit 250 francs son manuscrit du *Paradis perdu,* et qu'il fallut deux ans pour en écouler 1300 exemplaires. Pouvions-nous donc mieux comprendre et goûter que les Anglais eux-mêmes des poètes aussi anglais que Shakespeare et Milton ?

Au contraire, il y avait, au XVIII$^e$ siècle, en Angleterre, toute une veine nouvelle, un genre très original et très anglais, qui était fait cependant pour plaire aux Français de la même époque parce que, bien loin de heurter et de choquer nos goûts, ce genre *s'adaptait* merveilleusement aux mœurs et à l'esprit général de l'époque. Ce genre avait eu ou allait avoir pour représentants Addison, dans le journal, Moore et Otway, au théâtre, Richardson et Sterne, dans le roman. Pourquoi ces auteurs, plutôt que d'autres, eurent-ils le privilège de nous séduire et trouvèrent-ils chez nous, je ne dis pas seulement des lecteurs, mais de nombreux et d'illustres imitateurs? C'est qu'un grand fait social, commun à l'Angleterre et à la France du XVIII$^e$ siècle, les rapprochait de nous et, pour ainsi dire, les faisait nôtres avant même qu'ils eussent passé

le détroit. Ce fait social, auquel les historiens de la littérature n'ont peut-être pas accordé toute l'attention qu'il mérite, c'est l'extraordinaire développement du commerce et de l'industrie et l'importante conséquence qui en résulta, à savoir le progrès très notable de la classse moyenne en Angleterre et en France.

En ce qui concerne l'Angleterre, c'est au XVIII$^e$ siècle que la prépondérance commerciale passe définitivement des mains des Hollandais aux mains des Anglais. D'autre part, les industries, si prospères déjà sous les Stuarts, se concentrent peu à peu dans les grandes villes et c'est au milieu même du XVIII$^e$ siècle qu'on voit se former, avec une rapidité merveilleuse, ces vastes agglomérations manufacturières qui s'appellent Liverpool, Manchester, Birmingham et Sheffield. Or, ce n'est plus désormais pour la cour qu'on fait des livres, comme sous Charles II ; c'est pour ces populations urbaines, c'est pour la ville (the Town) qu'écrivent tous les grands auteurs du temps, les Addison, les Johnson, les Swift, les Richardson et les Sterne, et naturellement, ils s'inspirent des mœurs et des idées de la classe moyenne, ils inaugurent la littérature bourgeoise. Comment est composé, par exemple, ce fameux club dont les membres sont censés rédiger le *Spectator?* C'est, sans doute, et tout d'abord, Roger de Coverley, un gentilhomme de province, mais qui ne sait combien diffère de notre « noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même » (La Bruyère), le gentleman anglais, grand propriétaire avant tout, et, comme Coverley,

séjournant dans ses terres aussi souvent qu'à Londres, ne dédaignant nullement d'ailleurs de s'enrichir dans le commerce. « Les seigneurs anglais font le commerce » avait remarqué avec étonnement Prévost dans son *Pour et contre*. C'est ensuite un homme de loi, puis un négociant, sir Andrew Freeport, un capitaine, un ecclésiastique. Et, de même, son public se recrutera parmi les professions libérales, parmi les commerçants et les gens de province.

Il recommande lui-même « ses méditations à toutes les familles bien réglées qui, chaque matin, réservent une heure au déjeûner de thé, pain et beurre, les engageant, pour leur bien, à se faire servir ponctuellement cette feuille, comme un appendice des cuillers et du plateau. » On sait comment le public bourgeois répondit à son appel. Une lectrice écrit à Addison : « Votre journal fait partie intégrante de mon thé et ma domestique connaît si bien mon goût que, comme je lui demandais mon déjeûner ce matin, elle me répondit que le *Spectateur* n'était pas encore arrivé, mais que l'eau bouillait et qu'elle l'attendait d'un moment à l'autre. » Et cet autre, pour finir : « Je lis constamment votre journal en fumant ma pipe du matin (bien que je ne puisse m'empêcher de lire l'épigraphe avant de bourrer et d'allumer), et vraiment il donne une délicieuse saveur à chaque bouffée que je tire. » Tel public, tels auteurs, et on prévoit, sans qu'il soit nécessaire d'insister, combien ces auteurs vont délibérément ignorer et les aventures extraordinaires des *heroics plays* et l'effroyable cynisme des comé-

dies qui intéressaient ou égayaient jadis les courtisans libertins de Charles II.

Il en va de même en France. La bourgeoisie y grandit aux dépens de la noblesse et du clergé; elle s'enrichit par le travail, et, plus riche, elle se procure le bien-être et se permet le luxe. « Nos maisons et nos spectacles, tout est devenu plus commode et plus magnifique » (1). Nos bourgeois, dit Mercier dans son *Tableau de Paris* (IV), sont mieux logés que n'étaient les monarques il y a deux cents ans. Et Voltaire, dans son *Siècle de Louis XV* : « L'industrie augmente tous les jours... C'est le moyen ordre qui s'est enrichi par l'industrie. » Conséquemment, et comme en Angleterre, on émigre en foule vers les grands centres industriels : « On abandonne, dit d'Argenson, dès 1732, les campagnes pour se retirer dans les villes. »

On sait à quel public s'adressait le poète au XVIIe siècle : « Sachez, M. Lysidas, que la grande épreuve de vos comédies, c'est le jugement de la cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir » (*Critique de l'école des femmes*, VII). Au siècle suivant, ce n'est plus à la parfaitement bonne compagnie qu'on s'adresse ; ou plutôt cette compagnie-là est partout, c'est une république ouverte, tant les ordres sont confondus, et dans cette république ce ne sont pas les nobles qui priment et font les succès. « Les gens du monde seraient bien surpris, dit Duclos, (*Considérations sur les mœurs*), qu'on leur préférât souvent certai-

1. Gudin. *Aux Mânes de Louis XV*.

nes sociétés bourgeoises. » Et Sénac de Meilhan en appellera formellement des succès mondains à ce que nous appelons aujourd'hui le grand public. « Les auteurs protégés et vantés par la bonne compagnie obtiennent des succès momentanés désavoués par le public » (*Considérations sur l'esprit et les mœurs*).

Enfin on ne dit plus : la cour, mais la *capitale;* ce n'est plus à Versailles « c'est à Paris qu'il faut considérer le Français, parce qu'il y est plus français qu'ailleurs » (Duclos). La bourgeoisie, en effet, se sert de sa fortune pour s'instruire, et tandis que les jeunes nobles vont, dans les Académies, apprendre à manier l'épée, à monter à cheval et à danser, le petit bourgeois fait des études régulières; « au XVIIIe siècle la grande majorité des élèves des collèges sont des fils de bourgeois (1). »

Qu'aimeront-ils à lire au sortir du collège? Le bourgeois est avant tout pratique, il aime les choses utiles, et il n'est pas étonnant que nos philosophes s'inspirent de la philosophie utilitaire des Anglais. Le bourgeois se plaît à « corriger la police et à réformer l'État », et l'on sait quelle satisfaction doit donner à ces instincts frondeurs l'*Encyclopédie*. Le bourgeois estime et prêche volontiers la vertu, sans doute parce qu'il a des mœurs, mais aussi parce qu'il faut une bonne police dans l'État pour que les coffres-forts soient bien gardés, et sa

1. Babeau, *La bourgeoisie d'autrefois*, Didot, 1886, 2e édit., p. 369. L'on sait que le premier salon du siècle est tenu par la bourgeoise Mme Geoffrin, dont l'esprit, suivant Mme Necker, « consistait à rendre des idées ingénieuses par des comparaisons et des mots de ménage. »

sympathie est acquise aux écrivains moraux qui vont venir. Enfin le bourgeois ne connaît guère cette possession de soi et cette pudeur de l'âme qui font que l'on cache son émotion et surtout ses larmes dans un salon. Il étale, au contraire, ses sentiments et se soulage à raconter ses maux, car il ignore profondément le ridicule qu'il y a à s'attendrir en public. Ce n'est pas au XVIII[e] siècle que La Bruyère eût pu se demander « pourquoi on a honte de pleurer au théâtre. » On aurait honte au contraire de n'y pas pleurer abondamment ; car déjà en 1719, Dubos constatait que « les hommes trouvent plus de plaisir à pleurer qu'à rire au théâtre », et, quelques années plus tard, Rousseau se moquera, lui qui d'ailleurs doit faire pleurer tant de beaux yeux, « de ces pleureuses de loges, qui sont si fières de leurs larmes » (Lettre à d'Alembert).

Ainsi le bourgeois français du XVIII[e] est moral et sentimental : ce sont précisément les deux traits essentiels de la littérature anglaise au XVIII[e]. Si Addison, par exemple, après Steele et avec lui, écrit un journal, c'est « dans l'unique but de bannir *le vice* et l'ignorance de la Grande-Bretagne », et l'on a dit justement de lui qu'il mit les rieurs du côté de la vertu. On le voit, il y avait entre les deux sociétés, anglaise et française, et malgré les différences d'histoire et de race, une conformité de goût et de sentiment, qui se reflètera naturellement dans les deux littératures. La vertueuse et sentimentale Clarisse pouvait venir en France, elle y avait des amis (ne serait-ce que parmi les lecteurs de *Marianne* qui est de neuf ans plus âgée qu'elle),

même avant que de naître, elle en eut plus encore, et de fanatiques, quand on la put connaître par la traduction de Prévost; mais le plus fanatique de tous ses admirateurs fut Diderot. Il fallait s'y attendre : sans doute d'autres, avant lui, ont imité les Anglais; ainsi Marivaux fait, à l'exemple d'Addison, un *Spectateur français*, dès 1722 et Destouches, *Le tambour nocturne* (1736).

Mais Diderot était un admirateur né et un disciple prédestiné de la littérature anglaise, telle que nous l'avons représentée. Si Voltaire, en effet, joue au gentilhomme de lettres, et si Rousseau est peuple dans beaucoup de ses écrits, Diderot est le bourgeois lettré du XVIII[e] siècle. Par ses origines, comme par son tempérament, le fils du coutelier de Langres a, plus que tout autre à cette époque, les deux qualités qui nous ont paru caractériser le bourgeois d'alors : il est prêcheur et sentimental. Aussi quels sont les auteurs anglais qu'il va imiter de préférence? Il est bourgeois, de naissance et de goûts, disons-nous : il imitera Lillo qui fait monter des bourgeois anglais sur la scène tragique. Il est moral dans ses intentions, sinon toujours dans ses propos : il sera fou de Richardson, l'auteur de Paméla ou la *Vertu récompensée*. Enfin il s'appelle lui-même, et il n'a pas tout à fait tort, le plus insupportable pleurnicheur qui ait été : et il essaiera d'acclimater en France le genre qu'a inauguré Sterne dans un livre dont le titre seul est parlant : le *Voyage sentimental*.

Nous n'ignorons pas, sans doute, que Diderot n'a été ni le seul, ni même le meilleur disciple des

Anglais au XVIIIe siècle. Sans parler des nombreuses imitations de Voltaire, nous pourrions montrer, après tant d'autres, et si c'était ici le lieu que, dans cette littérature bourgeoise commune aux deux nations, c'est l'amour, c'est-à-dire, la poésie, mêlée alors à la vie domestique, qui fut la grande nouveauté du siècle et que, tandis que Lesage avait intéressé le lecteur aux détails de la vie prosaïque dans la classe moyenne, Richardson et Jean-Jacques, c'est-à-dire *Paméla* et la *Nouvelle-Héloïse* (en attendant *Paul et Virginie* et *Werther*), relevèrent ces humbles détails et ces modestes personnages, en leur donnant la flamme de la passion et l'auréole de la poésie. Mais nous n'avons pas à faire une histoire comparée et complète des deux littératures anglaise et française. Notre unique but était de montrer par quels chemins, et aussi pour quelles raisons nos auteurs français du XVIIIe siècle et, en particulier, et plus qu'eux tous, Diderot, avaient été amenés à comprendre et à imiter les littérateurs anglais. Il nous reste à rechercher ce que valent les imitations, très libres du reste, de Diderot.

## CHAPITRE II

### LE ROMANCIER.

De tous les écrivains anglais du XVIIIe siècle, celui qui eut, en France, le plus de lecteurs, et surtout de lectrices enthousiastes, fut Richardson. N'était-il pas l'auteur qu'attendait, en France comme en Angleterre, cette bourgeoisie amie de la morale et des beaux sentiments que nous avons dépeinte ? Libre à l'aristocrate châtelain de Ferney, de trouver « cruel pour un homme comme lui, d'avoir à lire neuf gros volumes où il n'y avait rien du tout », ou encore, de se moquer plus tard, et sur tous les tons, des vulgaires confidences que feront à Jean-Jacques « deux amants, habitants d'une petite ville aux pieds des Alpes » ; sur ces deux points, tout le XVIIIe siècle donna tort à Voltaire : en attendant de s'enflammer à la lecture de la *Nouvelle Héloïse,* il commença par s'apitoyer sur la triste destinée de Clarisse Harlowe, laquelle ouvrit, pour ainsi dire, la source des larmes, et donna à Rousseau, en même temps qu'un modèle à suivre, un public tout prêt à pleurer avec lui sur les infortunes de Julie et de Saint-Preux.

En France, en effet, l'enthousiasme pour Richardson fut unanime et, chez les femmes, ce fut un

délire. Des amies se brouillèrent, raconte Diderot, parce qu'elles ne jugeaient pas de même certaines parties du roman. La raisonnable Mme du Deffand cédait à l'enthousiasme général et louait Richardson en dépit de son ami le plus cher, de Walpole lui-même. Que sera-ce, si nous interrogeons la fiévreuse et éloquente Didon du XVIII[e] siècle, Mlle de Lespinasse ? « Elle aimait, nous dit M. de Guibert, Prévost et Le Sage ; mais elle mettait au-dessus de tout l'immortel Richardson. » Mais que pensera surtout du romancier anglais le plus bourgeois, le plus prêcheur et le plus pleurnicheur écrivain de tout le siècle ? N'est-ce pas pour Diderot que Richardson écrit, sous forme de roman, cette véritable *tragédie bourgeoise*, dans laquelle (c'est Diderot qui parle), « l'auteur ne fait point couler le sang le long des lambris », mais où « les personnages sont pris du milieu de la société » ; où, d'autre part, « l'on respire partout l'amour du bien » ; où enfin chaque page « touche l'âme », et la touche si profondément que l'ouvrage entier a laissé à Diderot « une mélancolie qui lui plaît et qui dure. Quelquefois on s'en aperçoit et l'on me demande : Qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas dans votre état naturel ; que vous est-il arrivé ? On m'interroge sur ma fortune, sur ma santé... O mes amis ! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible ; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson... Divin Richardson ! Tu as plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, et je m'en réjouis.

Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson ! »

Cet *Eloge de Richardson* est fou, comme chacun sait; mais il est sincère, car il trahit l'impression profonde que fit et que devait faire *Clarisse Harlowe* sur le Diderot que nous connaissons. Qui parle, en termes aussi émus, d'un romancier, n'échappera pas à son influence, s'il tient lui-même une plume et si, à son tour, il fait des romans. Est-ce à dire que nous devions le premier roman de Diderot à l'auteur de *Clarisse* et que, comme on l'a dit, « *la Religieuse* n'aurait pas été écrite s'il n'y avait eu en Angleterre un Richardson? » (1). C'est faire trop bon marché de l'originalité de Diderot. Sans doute la forme est la même chez les deux auteurs : ils nous ont donné tous deux un roman par lettres. Mais Richardson n'avait, pas plus que Diderot, inventé cette forme du roman, et il suffit, sans remonter plus haut, de citer les *Lettres portugaises* qui, au XVIII[e] siècle, avaient paru dans toutes les langues et étaient dans toutes les mains.

Quant au sujet, il n'y a rien de commun entre les deux romans : *Clarisse* est une histoire d'amour et l'amour est complètement absent de *la Religieuse*. De plus, le cadre du récit est tout différent chez les deux auteurs : chez Richardson nous avons, avec tous ses menus détails de ménage, la vie de chaque jour d'un intérieur anglais; on y prend le thé en famille dans chaque chapitre, à la même heure, et Diderot, évoquant le souvenir que

1. John Morley : *Diderot and the Encyclopedists.*

lui avait laissé le livre, dit très naturellement : « Je connais *la maison* des Harlowe comme la mienne ». Or, rien n'est plus étranger à la vie du *home* que les romans de Diderot : dans *la Religieuse*, nous sommes au couvent et dans *Jacques le Fataliste*, nous serons sur la grande route. Sans doute, Diderot saura, comme pas un au XVIII^e siècle, nous faire goûter le charme paisible et les longues causeries du soir d'un intérieur bourgeois (*Entretien d'un père avec ses enfants*). Mais il n'imitera alors ni les Anglais ni personne, puis que c'est sa propre famille et la maison paternelle qu'il peindra au naturel. Et enfin le grand défaut de *la Religieuse*, nous le verrons, c'est de manquer de psychologie : Suzanne ne descend jamais au fond de son âme; or, Clarisse passe sa vie à analyser la sienne et ce que les Français d'alors reprochèrent le plus à Richardson, c'est cette analyse si minutieuse, que Diderot d'ailleurs défend très bien : « J'ai entendu reprocher à mon auteur ces détails qu'on appelle des longueurs... Mais il en est des phénomènes moraux comme des phénomènes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connaître tout ce qu'il y a de *secrets* dans leurs accents et dans leurs expressions ». C'est fort bien dit et voilà, dès 1761, une très pertinente apologie du roman psychologique. Seulement Diderot n'a pas pratiqué ce qu'il définit si bien et précisément l'âme de sa religieuse, comme on le verra, ne nous dira pas son secret. N'y a-t-il dès lors rien de commun entre les deux romans et n'est-il donc pas arrivé à l'adorateur de Richardson,

du « divin Richardson », comme il arrive à tous les dévots, de devenir, par quelqu'endroit, semblable à l'objet de son culte? Deux choses essentielles le rapprochent de Richardson : d'abord son roman est fait de détails, surtout matériels, de petites circonstances notées avec précision et très propres à peindre la situation de ses personnages. Or, ce procédé, il l'avait trouvé et très justement fait ressortir dans *Clarisse Harlowe* : « Vous qui n'avez lu Richardson que dans votre élégante traduction française et qui croyez le connaître, vous vous trompez. Vous ignorez l'effet de ces petites circonstances que votre petit goût supprimerait, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse porté par le vent sur la demeure des Harlowe et réveillant dans ces âmes de pierre le remords assoupi ; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portait le cadavre de leur victime ». Et, en second lieu, le ton général est le même chez nos deux romanciers : tous deux ils ont des accents pathétiques pour défendre « la vertu opprimée ». Mais ici il convient d'ajouter que la nature ayant abondamment pourvu Diderot de sensibilité expansive et prêcheuse, il suffisait *peut-être*, pour peindre la vertueuse et touchante Suzanne, et même s'il n'y avait jamais eu de Richardson au monde, d'être tout simplement un bourgeois du XVIII[e] siècle qui s'appelait Diderot. Voyons maintenant ce que vaut, en lui-même, ce premier roman de Diderot.

Le plus récent critique de notre auteur a dit que dans la *Religieuse* « l'ennui le dispute au dé-

goût (1). » Il y a certainement des pages ennuyeuses et il y en a même de dégoûtantes dans l'œuvre de Diderot; mais il y en a aussi d'éloquentes, d'ingénieuses et de pathétiques. L'ouvrage n'est pas entièrement bon, — puisqu'il est de Diderot, — mais il n'est pas non plus absolument méprisable. Essayons d'en résumer les défauts et les qualités, et de nous faire par là une première idée de ce que fut Diderot comme romancier.

On connaît le sujet : une jeune fille, Suzanne Simonin, née hors mariage, d'une faute de sa mère, est jetée dans un couvent malgré son horreur pour la vie claustrale; elle aspire à faire résilier ses vœux et, dans ce but, elle écrit et raconte son histoire à un homme connu par sa bienfaisance, le marquis de Croismare : ce sont ces lettres qui composent le roman.

Donnez ce sujet à un philosophe quelconque du XVIII^e^ siècle : il ne manquera pas d'en faire un violent pamphlet contre les couvents. Diderot, qui n'est pas uniquement un Encyclopédiste, mais qui comprend, en outre, l'art, c'est-à-dire le beau désintéressé, a tout de suite vu l'écueil d'un pareil sujet : ce n'était pas, il est vrai, une raison suffisante pour qu'il l'évitât complètement ; l'occasion était si belle de tonner contre la réclusion et les vœux monastiques ! aussi a-t-il fait, mais par endroits seulement, œuvre de parti, alors qu'il s'était formellement proposé de ne faire qu'œuvre d'art. Le récit y perd

1. M. Emile Faguet, dans son admirable livre sur *le XVIII^e^ siècle.*

une qualité qui lui était cependant essentielle pour produire son plein effet sur le lecteur : l'ingénuité. Tel qu'il est pourtant, il ne laisse pas d'intéresser et d'émouvoir dans les passages, de beaucoup les plus nombreux, où c'est le romancier qui parle, non le philosophe.

Maintenant quel était le but de Diderot? Il voulait, par l'histoire véridique, ou qui nous parût telle, des persécutions de toute sorte qu'endure son héroïne, exciter à la fois notre pitié en faveur d'une victime sans tache et notre indignation contre des persécutrices sans merci. Or, ce but, il l'a atteint, du moins en partie. Cette jeune fille qui, malgré son invincible répugnance pour la vie du cloître, s'efforce, dès qu'elle a appris le secret de sa mère et pour ne pas troubler la paix du foyer, de renoncer au monde qu'elle aime et d'ensevelir sa jeunesse et sa beauté, tous les talents et toutes les séductions dont le ciel l'a comblée, dans les quatre murs d'un couvent, et qui, cependant, malgré ses longs jeûnes et ses ardentes oraisons, ne peut réussir à plier son esprit rebelle, comme elle a plié ses genoux, au pied des autels; et, dès lors, les durs traitements qu'elle s'attire par une attitude qui voudrait n'être qu'indépendante et qui, contrastant avec l'entière soumission des autres, paraît scandaleuse; tant de malheurs immérités et que nous sentons devoir être éternels, tout cela nous émeut, parce que tout cela nous est dépeint avec des détails navrants de précision, en une prose chaleureuse et vraiment pathétique : tout lecteur sans parti pris éprouve une grande pitié pour l'innocente et misé-

rable recluse, et c'est bien ce qu'a voulu Diderot.

Et, plus tard, quand, sa mère morte, rien ne la retenant plus, si ce n'est son fatal serment, dans cette maison détestée, elle tente, pour en sortir, de faire résilier ses vœux ; lorsque, ne voulant plus, par religion même, rester religieuse et avilir le vêtement qu'elle porte, elle vient déclarer à la supérieure son immuable volonté de s'affranchir, nous sommes encore avec elle, parce que ces vœux, nous savons à la suite de quelles violences elle les a prononcés ; nous admirons son courage, parce que l'auteur nous a amenés à penser qu'il en faut beaucoup pour oser faire une telle démarche dans la situation de Suzanne ; nous l'approuvons enfin, même et surtout si nous sommes chrétiens, parce que l'auteur a eu le bon goût de lui faire tenir, jusque dans sa révolte ouverte contre la supérieure, un langage exempt d'orgueil et d'impiété, et parce qu'enfin le premier commandement de la religion chrétienne, c'est de ne pas mentir à sa conscience (1).

Diderot a donc atteint son but ; mais il ne l'a, disions-nous, atteint *qu'en partie :* nous plaignons, en effet, nous admirons même Suzanne, mais nous ne pleurons pas sur elle ; et, d'autre part (revirement bien inattendu et qui va directement cette fois contre le but de l'auteur), nous finissons par souhaiter qu'elle reste au couvent. D'où vient cela? c'est que, tout d'abord, les malheurs d'un inconnu peuvent bien nous toucher, mais nous ne pleurons en somme que sur nos amis, sur ceux que nous

1. Qu'on lise, dans le texte, ces pages éloquentes et dramatiques, malheureusement trop longues pour être citées ici (V. 61-67).

ɔonnaissons bien : or, Suzanne est pour nous, par a faute de l'auteur, presque une inconnue. Diderot ıous raconte très au long ses infortunes et ses ·évoltes; mais il oublie de nous raconter son âme, ;e qui était pourtant l'essentiel, puisque c'est dans ;on âme que doit être le principe même de ses ·évoltes et la cause intime de ses pires souffrances. Ɔe cet oubli naissent, au cours du récit, certaines ɿuestions que le lecteur attentif se pose nécessairement et ne sait comment résoudre : d'où vient donc ı cette jeune fille cette insurmontable horreur du :loître? elle est d'un naturel doux, elle a l'âme ɔieuse, car personne n'est plus exact à remplir ses levoirs religieux. Comment enfin, elle si sensée et ;i raisonnable, ne finit-elle pas par comprendre que, ;i les couvents n'existaient pas, c'est pour des jeunes illes comme elle, sans fortune et sans foyer, qu'il 'audrait les inventer ? (1) Que souhaite-t-elle, en effet, ;t qu'est-ce qu'elle entrevoit, par delà les murs du :loître, dans ses rêves de jeune fille, elle qui pourant n'a pas plus goûté les plaisirs du monde ɪu'elle n'a connu les caresses d'une mère, elle ɪu'on maltraitait à la maison et qu'on admire, qu'on :hoie et caresse au couvent, dans le premier du noins des trois couvents où elle a séjourné ? est-ce ɔour un fiancé, aimé déjà, ou simplement entrevu, ɪu'elle veut être libre ? Non, l'auteur a fort habilenent évité de mettre au cœur de sa religieuse un mour contrarié, parce qu'alors elle ne détesterait

1. On trouvera la même idée dans un article de M. Blaze de ɪury sur « la Religieuse de Schubert et Diderot », R. des D. M.. 5 mars 1882.

plus le cloître pour lui-même, mais seulement comme un obstacle à son bonheur, et on comprend de reste que ce n'est pas là ce que voulait Diderot. Que lui manque-t-il donc au couvent? est-ce le grand air, la liberté d'aller et de venir à sa guise, de faire, comme on dit, ce qui lui plaît? c'est bien cela seul qu'elle semble, en effet, regretter. Les trois vœux de religion, les vœux dits *solennels*, à savoir ceux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, elle n'a aucune peine à les observer. C'est le vœu exigé spécialement des religieuses, le vœu de clôture, qui la gêne et l'offense et lui est insupportable. Mais est-il naturel qu'une jeune fille, et une jeune fille de seize ans, ait une soif si ardente de liberté et n'est-il pas permis de se demander où la mènera, si elle sort du couvent, un si furieux et si indomptable besoin d'indépendance ? Une fois sur cette pente, et faute d'autre explication fournie par l'auteur, le lecteur se laisse aller à penser que peut-être cette jeune fille, née d'une faute, prend innocemment, pour l'amour de la liberté, je ne sais quel goût héréditaire et inconscient des aventures où sa mère s'est perdue ; et on craint alors que Suzanne, malgré la pureté de son âme et sa conduite exemplaire, une fois dans le monde, c'est-à-dire seule et sans appui, ne finisse par accepter la protection intéressée de quelque M. de Climal, ou de tout autre séducteur en quête de ces orphelines mal gardées comme était la Marianne de Marivaux et comme sera, hors du couvent, la Suzanne de Diderot. C'est pour toutes ces raisons que le lecteur, disais-je, arrive à souhaiter que Suzanne reste

au couvent : ce n'est pas la conclusion à laquelle voulait arriver Diderot.

Il a commis une autre maladresse et plus grave encore : les persécutions qu'il fait subir à Suzanne, après nous avoir émus et indignés, par moments nous laissent froids : c'est qu'il les a, dans certaines pages, accumulées et exagérées à plaisir. Or, sans même savoir ce qui se passe dans les couvents, nous nous disons, même un libre-penseur se dit, que c'est par trop de cruautés, que dévotes tant qu'on voudra et, de même, et autant que voudra l'auteur, exaspérées par le manque d'air, d'horizon et de liberté, ces recluses sont pourtant des femmes et, comme telles, nous ne pouvons les imaginer incapables de tout sentiment de pitié. Or, ce qu'elles font souffrir à Suzanne est infernal, et, comme dans l'enfer, Suzanne doit renoncer à toute espérance d'apaiser jamais, pas même un seul instant, ces insatiables furies. Une telle barbarie, et si impitoyable, nous met en défiance, et nous disons parfois, précisément ce que voulait, avant tout, éviter Diderot, que l'auteur est, on le voit bien, un ennemi de la religion et des cloîtres, et que son roman ressemble çà et là à un détour ingénieux, à une précaution littéraire par laquelle il fait dire à son héroïne ce qu'il n'a pas osé dire lui-même dans l'*Encyclopédie*. Et ainsi le lecteur est déçu et comme vexé par endroits parce que le romancier, qui parlait seul au début et qui, dans l'intention première et nettement exprimée de Diderot, devait seul garder la parole, n'a pas su jusqu'au bout faire taire le philosophe.

Il y a enfin une semblable indécision, il y a presque une contradiction dans la peinture, très brève, de la mère de Suzanne. Cette femme coupable et qui, pour se racheter, sacrifie sa fille à son salut, Diderot a voulu nous la faire condamner et maudire; mais voici que, cédant trop à la facile bonté de son cœur, il nous a dépeint avec complaisance son affreuse douleur après sa chute, et ses cuisants remords, ses angoisses de tous les jours devant son mari qui se tait, mais qui a tout deviné, et alors nous la voyons si malheureuse que nous n'éprouvons plus pour elle, comme le trop sensible auteur lui-même, qu'une grande pitié. Le principal défaut du roman, c'est donc le manque d'unité, à la fois dans le dessin général du récit et dans la peinture particulière des personnages : ceux-ci sont placés dans des situations émouvantes, disent des mots fins, justes ou touchants (1), mais leurs sentiments ne sont pas assez fondus en un tout coordonné et vivant; leur vie a de belles pages, elle ne forme pas un livre : elle est comme toutes les œuvres de Diderot.

En résumé, il y a dans la *Religieuse*, de très heureux détails psychologiques : Diderot, par exemple, a très bien raconté, par le menu, les petites tracasseries et les petites cabales que fait naître et qu'exaspère la vie renfermée et le contact de tous les jours, de toutes les heures, entre gens qui ne s'aiment point. En une foule d'endroits, son récit est vivant, passionné et, chose admirable! point déclamatoire. Il se prolonge seulement et parfois se

1. V. 110.

répète, malgré la variété qu'il a su mettre dans la physionomie des couvents que traverse sa Religieuse.

Si on le réduisait d'un bon tiers en supprimant tout entier le portrait de la dernière Supérieure (dans lequel Diderot non-seulement n'est pas le romancier impartial qu'il aurait voulu être, mais n'est plus même le polémiste passionné qui combat sérieusement une institution, parce qu'il la croit mauvaise; il est simplement un amateur de vilenies); si on le réduisait ainsi, et malgré ses taches, le roman ferait une bien plus grande impression. Tel qu'il est, il dénote en tous cas un auteur qui possède des parties tout au moins du véritable artiste : le talent de raconter et le don d'émouvoir.

Nous avons montré ce qu'est, en tant qu'œuvre d'art, la *Religieuse ;* mais elle est quelque chose de plus, une œuvre de combat, et que Diderot ait d'ailleurs plus ou moins caché son jeu, il n'en poursuivait pas moins un but polémique; quel était au juste ce but? Sans nul doute, l'auteur est, au fond de l'âme, l'ennemi juré des vœux monastiques, qu'ils soient libres ou forcés; il faut reconnaître pourtant que, sauf en quelques rares passages, ce n'est pas à la religieuse en général, mais seulement à la religieuse malgré soi qu'il nous intéresse ; ce n'est pas, selon les fortes paroles de Bossuet, pour celles « que l'on conduit, mais pour celles qu'on précipite dans le bien », qu'il nous demande notre sympathie et notre pitié. En limitant ainsi son sujet et en le traitant comme il a fait, avec une chaleur et une émotion sincères, Diderot a fait preuve à la fois d'habileté et de géné-

rosité. Nous n'avons plus ici un Encyclopédiste aux préjugés étroits, qui déclame contre une religion qu'il n'a pas su comprendre, mais simplement un homme qui s'indigne, et qui a raison de s'indigner, à la fois contre la barbare illusion d'une mère qui croit se sauver en immolant sa fille, et contre la déplorable facilité laissée aux parents d'accomplir ces affreux sacrifices. Déjà, au siècle précédent, Bossuet, on le sait, avait blâmé en termes énergiques les vœux contraints, à propos de cette princesse Bénédicte de Gonzague qu'on « avait faite abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisait. » C'était pour assurer, suivant la mode du temps, un plus bel établissement à sa fille aînée, que le duc de Nevers, Charles de Gonzague, voulait faire prendre le voile à cette jeune princesse, et c'était de même, pour éviter des partages de biens dans une même maison, que bien des jeunes filles au XVII$^{e}$ siècle avaient été mises, ou plutôt jetées dans un couvent, comme cette jeune Marie-Blanche de Grignan que Mme de Sévigné appelait « sa bonne petite », et qui dut prendre le voile à seize ans, au grand déplaisir de sa grand'-mère. La liste serait longue, si nous la pouvions connaître, de ces pauvres filles qui furent, au XVII$^{e}$ siècle, victimes de l'orgueil d'un père ou de la piété mal entendue d'une mère ; et plus tard, à l'époque de Diderot, les religieuses sans vocation n'étaient sans doute pas rares non plus, je n'en veux pour preuve que ces mots d'un jésuite, le Père Bonhomme, qui devait parler, lui, en connaissance de cause, lorsqu'il s'écriait : « Il est des vic-

times infortunées que d'injustes parents sacrifient à l'avantage d'un aîné ou d'une idole. La crainte conduit à l'autel le cœur tendre... ; dès qu'il sentira le joug, il le traînera en esclave ; le regret ne le quittera plus et fera continuellement son désespoir... C'est contre ceux qui abusent de la faiblesse de l'âge pour exercer cette tyrannie que le zèle doit éclater » (1).

De telles paroles dans la bouche d'un Père jésuite justifient l'intention polémique elle-même de Diderot. Et puisque, d'autre part, le roman en lui-même ne laisse pas, malgré des défauts que nous n'avons pas cachés, de produire une sérieuse impression sur le lecteur, peut-être l'œuvre entière de Diderot a-t-elle été, en définitive, comme il le voulait, une œuvre utile. Si l'on peut, en effet, lui objecter, et nous l'avons fait nous-même avec insistance, que, pour une très jeune fille sans appui d'aucune sorte comme est sa Suzanne, le cloître est un refuge assuré, il n'en est pas moins une geôle et ne peut être que cela pour les jeunes filles, bien plus nombreuses à coup sûr, qui ne sont pas, comme Suzanne, absolument seules dans le monde et qui, pouvant et désirant à la fois y vivre honorablement, sont pourtant immolées aux intérêts ou à l'orgueil d'une famille. Or, l'effrayante peinture de Diderot est vraie pour celles-là, elle l'est surtout pour celles-là, précisément parce qu'on ne peut leur supposer à toutes l'humeur douce et la piété sincère qu'il a données à Suzanne Simonin. Il suffirait donc, et la

1. Père Bonhomme : *Eloge de l'Encyclopédie*, p. 73.

sur les grandes routes, on raconte, tout d'une haleine, sans être interrompu ni distrait par les mille accidents du voyage, une histoire d'une certaine longueur?

Remarquez d'abord que Jacques a beau être bavard, encore faut-il que de temps en temps il se repose, ne serait-ce que pour « interroger sa gourde », ce qu'il fait toujours dans les cas difficiles : nous donnerons donc toute l'attention qu'elle mérite à la gourde de Jacques. Ensuite, quand on a chevauché tout le jour, il faut bien qu'on mange le soir et qu'on dorme la nuit dans les auberges, et dans ces auberges on rencontre toutes sortes de gens qui vous racontent toutes sortes d'histoires : tout cela, c'est la vérité même des voyages, or « vérité! vérité! » c'est la devise de Diderot. *Jacques le Fataliste* sera donc une histoire vraie, c'est-à-dire décousue, ou, mieux encore, faite de mille et un fils bariolés qui s'échappent sans cesse et se rejoignent on ne sait ni quand ni comment, car le conteur les noue comme il peut et quand il a le temps. La fatalité, ou plutôt le hasard, qui mène *Jacques le Fataliste* et son maître et leurs chevaux, pousse aussi la plume de Diderot, laquelle va, de même, la bride sur le cou et, comme eux, sans savoir où. Est-il rien de plus naturel, et surtout, ajouterons-nous, de plus naturel à Diderot? « C'est un bon compagnon, disait de lui le président de Brosses, seulement il fit hier dans ma chambre vingt-cinq digressions de neuf heures à une heure ». Au lieu de le tenir enfermé dans cette chambre, lâchez en rase campagne ce causeur sautillant et

sans cesse bondissant sur de nouvelles pistes, voyez-vous combien il va courir de lièvres à la fois? De tous nos anglomanes du XVIII[e] siècle, c'est Diderot qui était le mieux fait pour nous donner le roman à la Sterne, ce roman à surprises, mais à surprises désagréables, où l'auteur, à tous moments, est interrompu, s'interrompt lui-même et interrompt ses interruptions. Tout ahuri par les innombrables digressions de *Jacques le Fataliste*, le raisonnable Rœderer s'écriait : « Qui pourrait répondre que quelque jour Phèdre n'interrompra pas son entretien avec Hippolyte pour lui proposer d'aller entendre *la Marseillaise?* » (1). Il y a, en effet, dans *Jacques le Fataliste*, des coqs à l'âne tout aussi saugrenus; c'est, répliquera Diderot, pour mieux imiter la nature, laquelle ignore l'art des transitions et ne se pique pas de bien composer. Pourtant, si nous interrogeons le grand naturaliste de l'époque, il nous dira que « si les ouvrages de la nature sont si parfaits, c'est parce que chaque ouvrage est un tout et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais »; si l'on veut donc imiter la nature, il faut, comme elle, se faire un plan, sinon « la plume de l'écrivain marche sans guide et jette à l'aventure (comme dans *Jacques le Fataliste*), des traits irréguliers et des figures discordantes. C'est pour cette raison que *ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien*, écrivent mal; que *ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination*, pren-

1. *Œuvres*, IV, 292.

nent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui écrivent, en différents temps, des *morceaux détachés,* ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport et si peu qui soient *fondus d'un seul jet* ». Si nous avons cité ce morceau si connu, c'est parce qu'il semble avoir été écrit pour Diderot et, en particulier, pour l'œuvre qui nous occupe. Quel dommage que Buffon n'ait pu connaître ce roman de Diderot, qui ne parut qu'en 1796 : lui qui trouvait Montesquieu décousu, on éprouverait une douce gaîté à se le figurer lisant, dans sa paisible tour de Montbard, les propos interrompus et les calembredaines de *Jacques le Fataliste.* Car si l'on se demande parfois, en présence des sottises littéraires des Encyclopédistes : qu'en pensait Voltaire? on peut se demander aussi, à propos des gambades de Voltaire et des œuvres sans queue ni tête de Diderot : qu'en eût dit le sage et méthodique Buffon? Il est vrai que Diderot eût récusé Buffon, qui n'était qu'un « phrasier » pour les Encyclopédistes; mais comme il ne se fût pas sans doute récusé lui-même, nous opposerons, à ce qu'il dit, simplement ce qu'il fait, et à ses théories sur le roman, le roman même que nous étudions.

Et d'abord nous n'objecterons pas à Diderot qu'on n'écrit pas comme on parle, surtout comme il parle lui-même, comme il devait parler, par exemple, dans ses tête à tête avec Catherine qui n'aimait, disait-elle, que les « bâtons rompus. » Nous ne lui rappellerons par non plus que tout romancier raconte et, par là-même, arrange... ce

qui n'est pas arrivé, et que, l'invention d'une part, ou, tout au moins, le choix, et, d'autre part, la composition, constituent ce que son propre maître, Bacon, appelait l'art lui-même, car c'est là ce que l'homme ajoute à la nature (*ars homo additus naturæ*). Toutes ces maximes littéraires, vieilles comme la littérature elle-même, puisqu'il n'y a pas, sans elles, de littérature, Diderot les connaît aussi bien qu'un autre; seulement, tout en les appliquant comme un autre, il se moque de ceux qui les ont appliquées avant lui. En effet, son roman est, en premier lieu, très romanesque. Par exemple, pendant que le maître de Jacques dort, on lui vole son cheval et, bien longtemps après, et toujours voyageant, Jacques aperçoit dans un champ un laboureur qui est en train de rouer de coups un cheval attelé à la charrue et ce cheval, c'est justement le cheval de son maître! Jacques lui-même, blessé à la guerre, est jeté sur une charrette, laquelle s'arrête devant une chaumière juste au moment où une jeune femme, au cœur sensible, se tient sur le pas de sa porte pour avoir pitié de lui, le recueillir et le faire soigner, ce qui fait que le maître du logis, fort embarrassé de son malade, ne cesse de grommeler entre ses dents : « que diable ma femme faisait-elle à sa porte? C'est la Fatalité, dit Jacques, qui avait placé là cette femme au moment précis où il passait » ; c'est la Providence, dirons-nous; mais, pour ne pas froisser les sentiments irréligieux de Diderot, nous dirons que c'est la Providence des romanciers dans l'embarras.

On voit la part d'invention dans *Jacques le Fata-*

*liste;* la composition, tout de même, loin d'en être absente, ne s'y fait que trop sentir et par l'effort même, trop visible, de Diderot, à la dissimuler. Diderot s'applique à être désordonné et il fait des coq à l'âne prémédités : la nature n'en fait que d'imprévus et c'est pour cela que les surprises, gaies ou tristes, qu'elle nous offre, nous amusent ou nous émeuvent, tandis que celles que nous prépare Diderot nous impatientent ou nous ennuient. Il met sa joie à nous dérouter sans cesse, renvoie la suite d'une histoire vingt pages plus loin au moment où nous commencions à nous y intéresser, ou bien il coupe court à notre émotion naissante par une pantalonnade. Bref nous finissons par trouver que *Jacques le Fataliste* est une mauvaise plaisanterie qui dure trop longtemps : c'est là l'impression dominante.

Si maintenant on veut analyser cette impression, on trouve ceci : il y a, dans le roman de Diderot, deux personnages, Jacques et son maître, et un interminable chapelet d'histoires qu'ils défilent à tour de rôle. Disons, en deux mots, ce que valent ces personnages et ces histoires. Diderot a voulu peindre, dans Jacques, un original destiné à nous ébouriffer par des sentences baroques, mais profondes, et à nous faire rire et penser à la fois par des folies pleines de sagesse : il n'a réussi qu'à nous donner une mauvaise doublure de Diderot. Jacques, bien qu'il parle presque tout le temps, nous le connaissons encore moins que la Religieuse et pour les mêmes raisons : il ne vit pas; que si, par moments, nous croyons le connaître, c'est parce

que, chemin faisant, nous le complétons, à notre insu, par ce que nous savons de Diderot. Comme on nous apprend, en effet, que c'est « la meilleure pâte d'homme », et encore, que c'est « la tête sous le ciel qui contient le plus de paradoxes », et aussi « qu'il aime à parler, surtout de lui », que, d'ailleurs, il est pétri de contradictions ; car, par exemple, il ne croit ni à la vertu ni au remords, puisqu'il ne croit pas à la liberté, étant Jacques le Fataliste ; et, pendant qu'il prêche l'égoïsme, il se fait assommer pour défendre Nanon, qu'il prend pour la fille, et qui n'est que la petite chienne de son hôtesse : à tous ces traits, nous reconnaissons un grand hurluberlu ; seulement, il ne s'appelle pas Jacques, il s'appelle Denis. L'auteur ici, comme dans la plupart de ses œuvres, n'a su ni détacher complètement de lui son personnage et le faire vivre d'une vie indépendante, ni s'incarner franchement en lui et le faire vivre de sa propre vie. Et, dès lors, nous avons comme deux moitiés différentes, une moitié de Jacques et une moitié de Diderot, lesquelles ne réussissent pas à faire un tout homogène et vivant. Qu'on en juge : Jacques est un domestique, mais qui fait un livre, une « histoire des *Sanctuaires de la gourde* » ; c'est un ivrogne, mais qui cite ses auteurs, les poètes et surtout les philosophes du temps dont il débite gravement les maximes ; généralement, les personnages de Diderot, comme c'est leur devoir, possèdent à fond l'*Encyclopédie*. Ces disparates, entre l'éducation de Jacques et son état, ne s'effacent que lorsqu'il nous conte, et cette fois en termes parfai-

tement appropriés au sujet, les polissonneries de Bigre et autres bons compagnons. C'est que Diderot écrit ici comme on parlait au Grandval et comme parlent les maîtres Jacques quand ils sont très bien, ou, suivant le goût du lectenr, très mal embouchés.

Quant au maître de Jacques, dont Diderot a voulu faire aussi un personnage drôle, c'est un simple fantoche à qui l'auteur a appris deux mouvements automatiques, dont l'un consiste à prendre une prise de tabac, dans les cas difficiles, et l'autre à tirer sa montre à tout bout de champ. Ces deux mouvements, imaginés pour nous faire rire et, pour cela, infiniment répétés, nous ennuient infiniment. Remarquez seulement ici comme Diderot se peint, à son insu, jusque dans les plus petites choses : il fut, on le sait, l'homme du monde qui savait le moins l'heure qu'il était ; aussi, voulant peindre un imbécile, il ne lui a appris qu'à regarder sa montre.

Ainsi, quoi qu'il écrive et quelque personnage qu'il peigne, que ce soit une jeune fille, un valet ou son maître, n'aurons-nous donc jamais devant nous que l'éternel Diderot? pas tout-à-fait et voici une des plus curieuses surprises que nous réserve ce singulier Protée : quelques-uns des récits que fait Jacques ont une originalité bien inattendue ici, c'est d'être on ne peut plus impersonnels. Ce n'est plus Diderot, ce n'est plus même un auteur qui parle, ce sont les évènements qui, semble-t-il, se développent eux-mêmes sous nos yeux, et c'est bien à ce trait que se révèle l'homme né pour con-

ter. Malheureusement les histoires de Jacques étant toutes des histoires d'amour, c'est-à-dire de ce qu'un valet du XVIIIe siècle pouvait entendre par ce mot, c'est à d'autres œuvres de Diderot que nous devrons demander des exemples de ces récits si impersonnels. Disons seulement que les histoires de *Jacques le Fataliste* sont d'une... diablerie étourdissante. On y sent circuler partout la joie de vivre, d'avoir de bonnes fortunes et de les raconter à tout venant. Si les personnages du livre sont mort-nés, les contes, en revanche, fourmillent de vie, débordent de verve et de gaîté. Quand il les écrivit « la tête nue et le cou débraillé », le conteur devait en rire lui-même, comme il riait d'habitude, « à gorge déployée ».

Dans l'intervalle d'une histoire à l'autre, il y a de jolis tableaux de genre dont les détails sont bien vus et harmonieusement groupés. Voici par exemple, un intérieur d'auberge par un jour de pluie : « Jacques se leva de grand matin, mit la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, vit qu'il faisait un temps détestable, se recoucha et nous laissa dormir, son maître et moi, tant qu'il nous plut. Jacques et son maître, et les autres voyageurs qui s'étaient arrêtés au même gîte, crurent que le ciel s'éclaircirait sur le midi; il n'en fut rien, et la pluie de l'orage ayant gonflé le ruisseau qui séparait le faubourg de la ville, au point qu'il eût été dangereux de le passer, tous ceux dont la route conduisait de ce côté, prirent le parti de perdre une journée et d'attendre. Les uns se mirent à causer; d'autres à aller et venir, à mettre le nez à la porte,

à regarder le ciel et à rentrer en jurant et frappant du pied ; plusieurs à politiquer et à boire, beaucoup à jouer, le reste à fumer, dormir, et ne rien faire. »

Et ce sujet pour un peintre, pour un Téniers ; c'est l'hôtesse du Grand Cerf qui raconte à Jacques et à son maître l'histoire de Mme de la Pommeraye : « Le maître à gauche, en bonnet de nuit, en robe de chambre, était étalé nonchalamment dans un grand fauteuil de tapisserie, son mouchoir jeté sur le bras du fauteuil et sa tabatière à la main. L'hôtesse sur le fond, en face de la porte, proche la table, son verre devant elle. Jacques, sans chapeau, à sa droite, les deux coudes appuyés sur la table et la tête penchée entre deux bouteilles : deux autres étaient à terre, à côté de lui. » Et parfois, au cours d'un récit animé, des mots drôles, et, cette fois, naturellement drôles. Jacques, en racontant à son maître comment il avait été blessé à la guerre, s'était écrié : « Ah ! monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou. — Allons donc, Jacques, tu te moques... A peine le maître de Jacques lui eût-il fait cette impertinente réponse, que son cheval bronche et s'abat, que son genou va s'appuyer rudement sur un caillou pointu et que le voilà criant à tue-tête : « Je suis mort, j'ai le genou cassé. » Quoique Jacques fût tendrement attaché à son maître, je voudrais bien savoir ce qui se passa au-dedans de son âme, sinon dans le premier moment, du moins lorsqu'il fut bien assuré que cette chute n'aurait point de suite fâcheuse et s'il put se refuser à un léger mouvement de joie secrète d'un accident qui apprendrait à son maître

ce que c'était qu'une blessure au genou. Une autre chose, lecteur, que je voudrais bien que vous me disiez, c'est si son maître n'eût pas mieux aimé être blessé, même un peu plus grièvement, ailleurs qu'au genou, ou s'il ne fut pas plus sensible à la honte qu'à la douleur.

Lorsque le maître fut un peu revenu de sa chute et de son angoisse, il se remit en selle et appuya cinq ou six coups d'éperon à son cheval, qui partit comme un éclair ; autant en fit la monture de Jacques, car il y avait entre ces deux animaux la même intimité qu'entre leurs cavaliers ; c'étaient deux paires d'amis.

Lorsque les deux chevaux essoufflés reprirent leur pas ordinaire, Jacques dit à son maître : Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous ? — De quoi ? — De la blessure au genou. — Je suis de ton avis : c'est une des plus cruelles. — Au vôtre ? — Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde. — Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas bien regardé ; croyez que nous ne plaignons jamais que nous. — Quelle folie ! — Ah ! Si je savais dire comme je sais penser ! Mais il était écrit là-haut que j'aurais les choses dans ma tête et que les mots ne me viendraient pas... Mais, pour en revenir à une peine que nous connaissons tous deux, l'histoire *de mon genou qui est devenu le vôtre par votre chute...* »

Et enfin, à côté de ces contes de « haute graisse », dont nous parlions tout à l'heure, il y a, dans *Jacques le Fataliste*, deux ou trois histoires qu'on peut lire entre honnêtes gens, et dont la plus

célèbre est celle de Mme de la Pommeraye. Si on passe rapidement ici sur les réflexions parasites et les interruptions agaçantes, si l'on sait dire à l'auteur ce que Galiani disait un jour à un bavard : « Contez-nous ce que vous savez et allez-vous-en », on a alors une histoire vraiment touchante, mais qui n'est point parfaite.

C'est, on se le rappelle, le récit d'une vengeance de femme : Mme de la Pommeraye, une veuve, est longtemps aimée du marquis des Arcis. Un jour vient où le marquis est moins assidu et, peu à peu, se dissipe. Alors, Mme de la Pommeraye, pour s'assurer de son malheur, feint elle-même de ne plus aimer le marquis et lui rend sa liberté, que celui-ci accepte avec joie. Profond dépit de la délaissée qui se venge de la façon suivante : elle avait connu une femme de province, Mme d'Aisnon, qui, appelée à Paris par un procès et ruinée par la perte de ce procès, s'était réduite à tenir un tripot : faire épouser la fille de Mme d'Aisnon au marquis des Arcis, c'est ce que médite et ce qu'exécute, avec un machiavélisme consommé, Mme de la Pommeraye. Telle est cette histoire ; Diderot l'a contée avec son talent ordinaire, mais il n'a pas su éviter plusieurs graves défauts.

Et d'abord les stratagènes qu'emploient Mme et Mlle d'Aisnon, stylées par Mme de la Pommeraye, pour faire la conquête du marquis, sont par trop simples, et le marquis est un enfant de tomber si vite dans des filets si mal tendus. La peinture même de cet amour grandissant du marquis pour une jeune fille qu'il croit vertueuse est faite d'une

main maladroite : c'est que Diderot n'était peut-être pas très capable de comprendre et de peindre le délicat et chaste amour qu'inspire une vraie jeune fille à un véritable honnête homme. Mais surtout la vengeance de Mme de la Pommeraye nous paraît atroce parce qu'elle n'a été nullement préparée par la profondeur d'un amour, c'est-à-dire ici d'une douleur, qui excuserait de si cruelles représailles. C'est le plus grand défaut de ce récit et ce défaut est aggravé par ce que nous dit l'auteur lui-même, avec une grande poésie d'ailleurs, de son propre sentiment sur l'irrémédiable fragilité des amours humaines : « Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière ; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ; tout passait en eux et autour d'eux et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes » (1).

Et ainsi la moralité du conte n'est peut-être pas celle qu'en voulait tirer Diderot ; car le lecteur se dit, en fermant le livre : un homme qu'on a sérieu-

1. C'est ce passage de Diderot que Musset a paraphrasé dans *le Souvenir :*

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.
Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.
Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés.

C'est ainsi que la Lettre XVII de la *Nouvelle Héloïse* a très vraisemblablement inspiré *le Lac* de Lamartine.

sement aimé, on ne le jette pas ainsi dans les bras d'une courtisane pour qu'il fasse d'elle sa femme et la mère de ses enfants ; ou, si on est capable d'une action si noire, on n'est plus l'héroïne sympathique que devait être, dans le récit, Mme de la Pommeraye. Partant, le personnage le plus digne d'intérêt de toute cette histoire, c'est le marquis. Mme de la Pommeraye, par les raffinements de cruauté qu'elle met dans sa vengeance mérite que le marquis des Arcis soit heureux. Ne le sera-t-il pas ?

Diderot, l'universel précurseur, a devancé ici la fameuse thèse sociale de l'auteur des *Idées de Mme Aubray ;* la scène de Diderot est vraiment émouvante. Le marquis, quand il a appris son malheur, a disparu après avoir repoussé brutalement sa jeune femme mourante et il reste absent deux semaines. « A son retour, il s'enferma dans son cabinet et écrivit deux lettres, l'une à sa femme, l'autre à sa belle-mère. Celle-ci partit dans la même journée et se rendit au couvent des Carmélites de la ville prochaine où elle est morte il y a quelque temps. Sa fille s'habilla et se traîna dans l'appartement de son mari où il lui avait apparemment enjoint de venir. Dès la porte, elle se jeta à genoux : « Levez-vous », lui dit le marquis.

Au lieu de se lever, elle s'avança vers lui sur ses genoux ; elle tremblait de tous ses membres, elle était échevelée, elle avait le corps un peu penché, les bras portés de son côté, la tête relevée, le regard attaché sur ses yeux et le visage inondé de pleurs. « Il me semble », lui dit-elle, un sanglot

séparant chacun de ses mots, « que votre cœur justement irrité s'est radouci et que peut-être, avec le temps, j'obtiendrai miséricorde. Monsieur, de grâce, ne vous hâtez pas de me pardonner. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes que peut-être serai-je un exemple contraire. Je ne suis pas encore digne que vous vous rapprochiez de moi ; attendez, laissez-moi l'espoir du pardon. Marquez-moi le recoin obscur de votre maison où vous permettez que j'habite ; j'y resterai sans murmure. Ah ! si je pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper et mourir après, à l'instant vous seriez satisfait. Je me suis laissée conduire par des menaces à une action infâme ; mais ne croyez pas, Monsieur, que je sois méchante ; je ne le suis pas, puisque je n'ai pas balancé à paraître devant vous quand vous m'avez appelée et que j'ose à présent lever les yeux sur vous et vous parler. Ah ! si vous pouviez lire au fond de mon cœur et voir combien mes fautes me sont étrangères ! La corruption s'est posée sur moi, mais elle ne s'y est point attachée. Par mes goûts, par mes sentiments, par mon caractère, j'étais née digne de l'honneur de vous appartenir. Ah ! s'il m'eût été libre de vous voir ; il n'y avait qu'un mot à dire et je crois que j'en aurais eu le courage. Monsieur, disposez de moi comme il vous plaira ; le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peut me dérober pour jamais à vos yeux ; parlez et j'y vais. Votre bonheur n'est point perdu sans ressource et vous pouvez m'oublier.

— Levez-vous, lui dit doucement le marquis ; je vous ai pardonné ; au moment même de l'injure,

j'ai respecté ma femme en vous; il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en repens et je proteste qu'elle n'en entendra plus aucune qui l'humilie, si elle se souvient qu'on ne peut rendre son époux malheureux sans le devenir. Soyez honnête, soyez heureuse et faites que je le sois. Levez-vous, je vous en prie; ma femme, levez-vous et embrassez-moi; madame la marquise, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place; Mme des Arcis, levez-vous. »

Pendant qu'il parlait ainsi, elle était restée le visage caché dans ses mains et la tête appuyée sur les genoux du marquis; mais au mot de ma femme, au mot de madame des Arcis, elle se leva brusquement et se précipita sur le marquis, elle le tenait embrassé, à moitié suffoquée par la douleur et par la joie; puis elle se séparait de lui, se jetait à terre et lui baisait les pieds.

— Ah! lui disait le marquis, je vous ai pardonné, je vous l'ai dit et je vois que vous n'en croyez rien.

— Il faut, lui répondit-elle, que cela soit et que je ne le croie jamais. »

On le voit, Mme Aubray ne peut plus se vanter d'avoir été « la première à tenter la réhabilitation de la femme » tombée; c'est bien le marquis des Arcis qui a eu ce périlleux honneur. Plus hardi même, en un sens, que Dumas fils, Diderot nous rassure sur les conséquences de l'acte héroïque du marquis : « Tant y a, dit l'hôtesse du Grand Cerf, que c'est une excellente femme et que son mari est avec elle content comme un roi. — Je l'en féli-

cite, répond le maître de Jacques, mais il a été plus heureux que sage. » C'est que le maître de Jacques avait intimement connu une Mme de Puisieux et une Mme de Pruneveaux, sans parler de quelques autres personnes qui n'étaient pas beaucoup plus vertueuses, et le maître de Jacques se méfiait et le lecteur pensera que peut-être il n'avait pas tort.

Nous avons dit de *la Religieuse* que c'était à peine une imitation de Richardson; *Jacques*, en revanche, est plus qu'une imitation, c'est un pastiche de Sterne. Tandis que Mlle de Lespinasse faisait assaut de sentiment avec l'auteur du *Voyage sentimental*, en ajoutant à son livre quelques pages trempées de douces larmes, c'est avec l'auteur humoristique de *Tristram Shandy* que rivalisa Diderot. Il avait rencontré Sterne chez le baron d'Holbach et nous savons qu'il avait prié l'auteur anglais de lui envoyer à son retour en Angleterre, « Pope, Cibber, Chaucer, Tillotson et Locke, » c'est-à-dire des poètes, des philosophes et des sermonnaires; on voit si Diderot était affamé de littérature anglaise. Il a, en somme, emprunté deux choses à l'auteur de *Shandy* : d'abord sa façon de composer ou plutôt de ne pas composer ses romans. Comme Sterne, Diderot pourrait dire que sa manière est la plus religieuse; car, lui aussi, il commence par écrire sa première phrase et se confie au Tout-Puissant pour la suivante. En second lieu, les personnages de *Jacques* descendent en droite ligne de ceux de *Tristram* : nous avons chez l'un, Jacques et son maître, comme nous avions,

chez l'autre, Trim et son maître Tobie. Trim a reçu un coup de feu au genou ; Jacques ne néglige pas de se faire blesser au même endroit. L'oncle Tobie est célèbre par ses *dadas;* Jacques et son maître ont aussi les leurs et même l'unique credo de Jacques, « tout est écrit là-haut, » n'est qu'un sec abrégé de la foi, autrement vivante et plaisante de Trim, qui cite ses sources et ses preuves : « le roi Guillaume, sauf votre respect, était d'avis que notre destinée ici-bas était arrêtée d'avance, tellement qu'il disait souvent à ses soldats que chaque balle avait son billet. » Enfin c'est dans Sterne que Diderot a pu apprendre l'importance d'un geste et la valeur d'une attitude pour peindre les sentiments de ses personnages. M. Shandy hésite et nous le voyons, dans Sterne, « se gratter le sourcil ; » il veut développer tout à l'aise son idée et on nous le représente « appuyant son dos contre le mur. » Dans Diderot, de même, Jacques est un ivrogne et c'est ce qu'est chargé de nous apprendre le geste qu'il fait cent fois le jour de prendre sa gourde ; le maître de Jacques est un sot et nous le voyons tirer vingt fois sa montre en un quart d'heure. Tous ces emprunts sautent aux yeux et ils étaient très faciles à faire. Ce qui l'était moins et ce qui toutefois était indispensable, si l'on voulait, comme c'était l'ambition de Diderot, être un Sterne français, c'était de dérober à l'auteur de *Shandy* ce qu'il avait de vraiment original, à savoir son humour. Mais qu'est-ce que l'humour de Sterne ? Ne serait-ce pas quelque chose comme le rire mouillé d'une petite larme, le comique tempéré par une

délicate sensibilité qui s'attendrit sur de petites choses, une espèce de comique touchant, comme dans le célèbre passage de la mouche. « Mon oncle Tobie n'aurait pas eu le cœur de se venger d'une mouche. Va, dit-il un jour à dîner, à une mouche énorme qui avait bourdonné autour de son visage et l'avait tourmenté cruellement tout le temps qu'il était à table, et qu'avec une peine infinie il avait enfin attrapée au vol; je ne te ferai pas de mal, dit mon oncle Tobie, je ne toucherai pas un cheveu de ta tête; puis, levant le châssis et ouvrant la main pour la laisser échapper : va-t-en; le monde est, ma foi! bien assez grand pour nous contenir tous les deux. »

Cela est charmant, et unique, car Diderot n'a pas la main assez légère pour prendre aussi doucement une pauvre petite mouche. Des deux choses qui se combinent mystérieusement pour produire l'humour de Sterne, le don de faire rire et celui d'attendrir, Diderot était déplorablement privé du premier et Naigeon a très bien dit (une fois n'est pas coutume), ce qui manque à *Jacques le Fataliste* : « Diderot a fait effort pour être plaisant; mais il ne l'était nullement, surtout quand il voulait l'être ». Quant à la sensibilité, Dieu sait si Diderot en était pourvu, et même cette sensibilité était chez lui plus large et plus sérieuse que chez l'auteur anglais dont Thackeray a pu dire qu'il n'était qu'un grand bouffon. Mais cette sensibilité ne savait pas s'égayer et encore moins se contenir; quand Diderot s'attendrissait, il y allait de tout son cœur et c'était de vraies larmes qu'il ver-

sait sur les infortunes de ses personnages. Pendant qu'il écrivait *la Religieuse,* nous dit Grimm, un de ses amis, d'Alainville, le trouva « plongé dans la douleur et le visage inondé de pleurs ». Un humoriste ne s'oublie pas ainsi au point de sangloter : c'est tout au plus si de loin en loin il donne à son lecteur l'occasion d'essuyer furtivement une petite larme.

Pour toutes ces raisons Diderot ne réussit pas à transplanter en France le roman à la Sterne et *Shandy* est resté comme une fleur rare et vraiment anglaise qui rit à l'œil et parle à l'âme en même temps ; l'œuvre incohérente de Diderot rappellerait plutôt un de ces bouquets artificiels aux couleurs disparates et tels qu'en durent rencontrer Jacques et son maître dans cette maussade chambre d'auberge où ils passèrent un jour de pluie, un jour long comme leur propre histoire. C'est qu'aussi bien Diderot n'est bon, on l'a vu par les épisodes de Jacques, que quand il est court, et quand, au lieu d'un roman, il nous fait un conte.

Ses deux romans nous ont conduit, en somme, à la même conclusion : il n'est pas un créateur d'âmes et il ne sait pas composer une longue histoire. L'âme de sa Religieuse, disions-nous, ne nous est pas connue, et quant à Jacques et son maître, on peut douter qu'ils en aient une, tant ils sont automatiques. Et pour ce qui est de la composition, la *Religieuse* n'a pas de fin et *Jacques* pas de commencement : Suzanne s'enfuit du couvent, mais elle ne sait que devenir ; ces deux voyageurs sur la grande route, on ne sait ni d'où ils viennent, ni

qui ils sont et on ne le saura jamais. Ainsi, à la fois incapable de sonder les âmes et de conduire à bien une histoire d'une certaine étendue, Diderot n'a su écrire, ni un très bon roman de caractère avec sa *Religieuse*, ni un intéressant roman d'aventures avec *Jacques le Fataliste*. Que sait-il donc faire? Il sait, et cette fois excellemment, on l'a vu, dans ses courtes histoires, esquisser une physionomie, dessiner un geste, enlever une rapide anecdote, toutes choses qui supposent, non plus la puissance de création, ni l'art patient de la composition dont nous avons vu qu'il n'était pas doué, mais simplement : l'œil qui voit vite et bien et discerne surtout les détails expressifs, la mémoire imaginative qui conserve fidèlement tous ces détails et les fait si bien revivre qu'on la prend parfois pour l'imagination créatrice elle-même ; la verve enfin qui, si elle ne sait pas créer les personnages, sait du moins les faire parler. Et ainsi, très insuffisant romancier, Diderot fut, et nous aurons l'occasion d'y revenir, un excellent conteur.

Dans le genre dramatique, et qu'il s'en soit ou non rendu compte, Diderot n'a fait que réaliser, pour la France, une révolution générale qui le dépassait et s'étendait bien au-delà de nos frontières. Au XVIII^e siècle, et presque dans l'Europe entière, cette même bourgeoisie qui, on l'a vu, s'était installée en maîtresse dans le roman qu'elle avait fait, à son image, moral et sentimental, va s'emparer aussi du théâtre. Elle règne déjà sur la scène tragique : en Angleterre avec le *Barnwell*, de Lillo (1730) et le *Beverlei*, de Moore (1753), en Allemagne, avec la *Sara Simpson*, de Lessing (1755) ; en France, elle fait son avènement avec les drames de Diderot. Et ici encore, à la littérature de cour, c'est-à-dire aux pièces héroïques de l'Angleterre (heroics plays), aux drames chevaleresques de l'Allemagne (Ritterdrama), à la tragédie française, d'inspiration tout aristocratique, succède partout le drame bourgeois, et ce drame est, tout comme le roman de la même époque, ami des bonnes mœurs et débordant de sensibilité. Quel a été exactement, dans cette révolution littéraire, le rôle

de Diderot, en quoi a-t-il été vraiment original et novateur, c'est ce que nous allons essayer de déterminer.

On peut être, au théâtre, un théoricien ingénieux et un médiocre auteur : c'est ce que fut Diderot. Il a écrit des dissertations intéressantes et des pièces détestables. Il convient donc, si l'on veut apprécier équitablement son œuvre dramatique, de séparer l'esthéticien du dramaturge et d'étudier le premier sans le rendre responsable des fautes du second. C'est principalement dans ses deux ouvrages didactiques « *Les Entretiens sur le Fils naturel* » (1757) et le « *Discours sur la poésie dramatique* » (1758) et aussi, au grand étonnement du lecteur, dans certains passages des *Bijoux indiscrets* (1748), que Diderot a exprimé ses idées, tantôt originales et vraies, tantôt paradoxales et fausses, sur le théâtre et, en particulier, sur la tragédie bourgeoise. De toutes ces idées, nous retiendrons seulement celles qui, par leur nouveauté, intéressent l'histoire de l'art dramatique.

D'où vint à Diderot l'idée de réformer cette tragédie française, qu'avaient illustrée naguère et, semblait-il, consacrée à tout jamais, les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine? C'est la perfection même de ces chefs-d'œuvre qui conseillait aux auteurs avisés de ne plus courir une carrière désormais si périlleuse : à marcher sur les traces de Corneille et de Racine, ne s'exposait-on pas à se voir comparé et par conséquent sacrifié à ses inimitables devanciers ? « Corneille et Racine ont reçu les plus grands applaudissements auxquels des

hommes de génie pouvaient prétendre, et la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection. Il y a cependant une ressource : il faut espérer que, quelque jour, un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue et se jettera de dépit dans une autre. » Le dépit est ici bon conseiller : mais quelle sera cette nouvelle route, où croissent les lauriers promis par Diderot? Avant de la montrer aux contemporains, il faut éclairer ceux-ci sur les défauts du genre ancien qu'on prétend remplacer. De là, deux parties distinctes, quoique mêlées confusément, dans les dissertations dramatiques de Diderot : la critique des règles et des genres établis, et l'apologie d'un genre nouveau.

Voltaire disait que, si on mettait ensemble toutes les tragédies françaises, on en remplirait « un magasin énorme d'ennui » ; sur plus de quatre mille qu'on pouvait compter de son temps, il y en avait, selon lui, à peine vingt de bonnes. D'où venait donc cette affreuse disette de bonnes pièces? Suivant Diderot, à la fois des *règles* absurdes et des *bienséances* surannées qu'on imposait aux auteurs, et c'est là le point de départ de ses réformes. Bien avant Lessing, il s'insurge contre les règles de notre théâtre imaginées par des « pédants », et codifiées par le « versificateur Boileau. » « C'est, dit-il, un tissu de lois particulières dont on a fait des préceptes généraux; en y regardant de plus près, on aurait vu de plus grands effets produits par des moyens contraires. » Et, tandis que Lessing se contentera d'en appeler d'Aristote défiguré

à Aristote mieux compris, Diderot, plus hardi, proteste contre notre fausse poëtique au nom de la liberté même du génie : « O faiseurs de règles générales, que vous ne connaissez guère l'art, et que vous avez peu de ce génie qui a produit les modèles sur lesquels vous avez établi ces règles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît! »

Si la « pédanterie » a fait les règles de notre poëtique, c'est « la civilisation », cette grande coupable aux yeux des Philosophes, qui a inventé les bienséances théâtrales et celles-ci sont les pires entraves du génie : « Ah! bienséances cruelles, que vous rendez les ouvrages décents et petits! »

Dans sa critique véhémente de la poétique étroite et de la « décence » outrée qu'on prescrit à l'auteur dramatique, Diderot, bien qu'il déclame, a doublement raison et même, en le prenant de si haut avec ces fameuses règles et ces « mœurs » théâtrales, les seules tyrannies pour lesquelles on professe, autour de lui, un respect exagéré, il fait preuve d'une véritable indépendance d'esprit. Il a très bien vu et très nettement dit, dès 1758, une des choses qui ont le plus sûrement tué la poésie au XVIII^e siècle : « Admirez la bizarrerie des siècles policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point qu'elle interdit à leurs poëtes l'emploi des circonstances mêmes qui sont dans leurs mœurs et qui ont de la simplicité, de la beauté et de la vérité. Qui oserait, parmi nous, étendre de la paille sur la scène, et y exposer un enfant nouveau-né? Si le poëte y plaçait un berceau, quelqu'étourdi du parterre ne manquerait pas de contrefaire l'enfant, les

loges et l'amphithéâtre de rire, et la pièce, de tomber. O peuple plaisant et léger! quelles bornes vous donnez à l'art! quelle contrainte vous imposez à l'artiste!... Malheur à l'homme né avec du génie, qui tentera quelque spectacle qui soit dans la nature, mais qui ne soit pas dans vos préjugés. »

Enfin, invoquant habilement ces anciens, dont on se réclamait sans cesse et qu'on connaissait si mal, il rappelait à ces poètes timides et raffinés les cris de douleur que faisait entendre Philoctète, lorsqu'il se roulait à l'entrée de sa caverne ; « cris inarticulés et vers peu nombreux », sans doute, mais « les entrailles des spectateurs en étaient déchirées » ; les Parisiens du XVIIIe siècle auraient-ils donc « plus de délicatesse et de génie que les Athéniens ? »

Au fond, il n'y a au théâtre qu'une règle, qui est de plaire, et, pour plaire, il n'y a qu'un moyen, c'est d'être naturel et vrai : « la vérité ! la nature ! voilà ce que je ne me lasserai point de crier aux Français ». Diderot a très bien dénoncé l'erreur et comme la folie commune à tous les auteurs tragiques de son temps : c'est entr'eux, semble-t-il, à qui s'éloignera le plus de la nature et de la vérité. Ici, le sublime de la grandeur et de l'héroïsme cornélien aboutit au sublime de l'horreur dans le théâtre barbare de Crébillon; là, l'ineffable tendresse de Racine dégénère en fade galanterie dans les pièces illisibles des Campistron, des Danchet, des Longepierre; en sorte que, des deux parts, on éloigne peu à peu le public de la réalité et de la vie pour le mener soit en « enfer » où Crébillon

se vante de séjourner, soit dans un monde supra-terrestre où des héros impersonnels échangent, en de vagues périphrases, des sentiments qu'ils n'éprouvent qu'à demi. Rien n'est plus aisé aujourd'hui que de signaler tous ces défauts de la tragédie du siècle passé et de se moquer, suivant le mot de Mme de Staël, de ces « marionnettes héroïques » qui débitent, avec une noble lenteur, leurs alexandrins insignifiants et monotones ; tous ces ridicules, à cette heure, nous sautent aux yeux et nous font bien vite tomber le livre des mains. Mais au XVIIIe siècle, il y avait quelque mérite à les apercevoir et surtout à les critiquer en termes aussi vifs que l'a fait Diderot. Car enfin ce magasin d'ennui qu'on aurait pu former, selon Voltaire, rien qu'avec les mauvaises tragédies de l'époque, ne cessait de se remplir et Voltaire lui-même ne laissait pas de l'approvisionner pour sa bonne part. Mais si les auteurs tragiques étaient si nombreux ; si, suivant un autre mot de Voltaire, il pleuvait des tragédies, c'est qu'apparemment le public n'était pas de l'avis de Diderot ; c'est que, précisément à l'encontre de ce dernier, il admirait, dans les pièces du temps, « la nature et la vérité », ou, tout au moins, et cela suffit au théâtre, la nature telle qu'il la comprenait et les vérités qu'il aimait à entendre. Tout ce qui faisait, en effet, aux yeux de nos arrière-grands pères, l'homme de la nature, à savoir : l'âme sensible et qui se félicite de l'être, l'amour, surtout en paroles, de l'humanité et de la vertu, les maximes sur la philosophie et la bienfaisance déclamées d'un ton convaincu et avec de

vraies larmes dans les yeux, tout cela se retrouvait dans les personnages tragiques; et quant à l'élégance soutenue du langage, quant à la noblesse des gestes et de la démarche même, il fallait offrir tout cela aux contemporains de Diderot pour faire applaudir à la scène des *Mahomet* ou des *Spartacus*. Tant d'apprêt et de majesté n'était pas pour plaire au fils du coutelier de Langres, à l'ennemi né de tout ce qui était « peigné et calamistré », à l'homme sans façon enfin qui le matin, lorsque « le col de sa chemise était ouvert, contemplait ses longs cheveux qui flottaient au vent ou descendaient sur ses épaules en grandes tresses négligées ». Très libre d'esprit et aussi de manières, il était naturel que Diderot eût le premier l'idée, au XVIII$^{e}$ siècle, de combattre la froide correction, « la démarche empesée », toutes les fausses élégances, en un mot, auxquelles les auteurs payaient, à la grande satisfaction du public, un si large tribut.

Mais le cri de Diderot : Nature ! vérité ! sera-t-il entendu et n'est-ce pas prêcher dans le désert que de vouloir convertir au naturel et à la simplicité tous ces corrects et froids poètes qui pensent avoir fait revivre les beautés de *Phèdre* et d'*Athalie* quand ils ont réussi à terminer élégamment leurs savantes périodes par les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de douces *larmes ?* Allons même plus loin : supposons, par exemple, que l'ami Pompignan eût eu raison de penser qu'il était quelque chose... de plus que l'insipide auteur de *Didon ;* que ses rivaux et lui-même eussent eu, à défaut du génie qui s'accommode de tous les gen-

res, du moins un réel talent dramatique : auraient-ils pu faire parler des personnages tels qu'Electre ou Agamemnon autrement qu'en pompeux alexandrins ? il est bien certain, en effet, que la tragédie classique, en se consacrant uniquement à la peinture des héros et des rois, s'était condamnée à rester éternellement noble et majestueuse dans son langage et jusque dans les gestes de ses acteurs. Il fallait donc, de toute nécessité, rompre avec la tradition et sacrifier délibérément un genre désormais faux, si on voulait revenir à la nature et à la vérité, conditions évidentes de tout art dramatique. Telle est, croyons-nous, la justification de la tragédie bourgeoise, dont Diderot va nous dire maintenant le but et les principaux caractères.

L'ambition d'un auteur vraiment né pour le théâtre n'est pas de faire applaudir par quelques délicats « tel vers éclatant » ou « le ramage d'une belle tirade » ; c'est d'émouvoir la multitude, de lui tirer des soupirs et des larmes, et enfin, si l'auteur connaît toute la magie de son art, « de mettre un peuple comme à la gêne ». Mais, pour ébranler ainsi la foule entière des spectateurs, il ne faut pas présenter à ceux-ci des personnages et des évènements qui leur soient étrangers : c'est le grand défaut de la tragédie héroïque. Qu'importe à un Parisien du XVIII<sup>e</sup> siècle « la mort fabuleuse d'un tyran ou le sacrifice d'un enfant sur les autels antiques ? » Que me font à moi, dira plus tard Beaumarchais, disciple ici de Diderot, de « cet homme étonnant », que me font à moi, sujet paisible d'un état monarchique du XVIII<sup>e</sup> siècle, les révolutions d'Athènes et de

Rome? Quel intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponèse? Il n'y a, dans tout cela, rien à voir pour moi.

Quand le janséniste Gordon demanda à l'Ingénu, de Voltaire, comment il trouvait les tragédies grecques? — Bonnes pour des Grecs, répondit lui aussi l'Ingénu. Mais quand il lut Andromaque et Phèdre, il fut en extase, il soupira et versa des larmes. Diderot a oublié, ici du moins, de pleurer aux chefs-d'œuvre de Racine. Mais quoi? le premier devoir de tout révolutionnaire n'est-il pas de fermer les yeux aux beautés de ce qu'il veut détruire et remplacer par son contraire? Il est naturel que l'inventeur de la tragédie bourgeoise n'ait pas fait cette remarque, si souvent répétée, que, précisément à vivre très loin de nous, dans le temps ou l'espace, les héros de tragédie gagnent en prestige et en charme poétique. « Le respect que l'on a pour les héros, avait dit Racine, augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. » Personne, au XVIII[e] siècle, n'était plus capable de développer cette belle idée dramatique que Diderot, lui qui a si bien compris qu'il faut, dans toute œuvre d'art, laisser quelque chose à faire et comme un espace libre à l'imagination de celui qui écoute ou contemple. Seulement, pour donner à notre âme comme une vision commencée, et qu'elle achèvera elle-même, des temps passés ou des pays lointains; en d'autres termes, pour enflammer notre enthousiasme en faisant parler devant nous un Romain du temps de la République, ou pour nous faire rêver, avec deux ou trois vers harmonieux et plaintifs, prononcés

par une veuve troyenne du temps d'Homère, ne fallait-il pas avoir la puissance créatrice d'un Corneille ou l'art divin d'un Racine ? En un mot, pour faire une bonne tragédie classique, n'était-il pas nécessaire d'avoir du génie ? C'est ce qu'aurait peut-être répondu Diderot et il aurait eu le droit d'ajouter qu'on pouvait même être incapable de trouver deux rimes suffisantes et avoir cependant un réel talent dramatique : c'est pour de tels auteurs qu'il était à propos d'imaginer un genre où le génie n'est pas indispensable ; car on peut écrire une bonne « comédie sérieuse », sans rien de ce qui est nécessaire pour composer une belle tragédie. Ces considérations rendront peut-être plus intéressante et plus légitime à la fois la critique radicale que Diderot fait de la tragédie héroïque.

Si l'on veut, dit-il en substance, que nous nous intéressions vraiment aux personnages dramatiques, il faut d'abord que nous comprenions bien leur langage : il faut les faire parler en *prose*. Si nous devons ensuite nous attendrir sur leur sort, il faut que nous nous sentions exposés aux malheurs qui les frappent, que ces malheurs soient parmi nous fréquents et comme *domestiques*. Enfin si on désire nous mettre dans l'impossibilité d'appliquer à d'autres qu'à nous la *leçon morale* que doit renfermer toute bonne pièce de théâtre, il faut que nous ne puissions pas nier que c'est bien nous qu'on joue sur la scène. Que les personnages ne s'appellent donc plus Achille ou Agamemnon, mais Dorval, Clairville ou Germeuil ; qu'ils ne soient plus rois ni princes, mais de simples *bourgeois :* telle est, dans

ses éléments essentiels, « la tragédie domestique », ou « comédie sérieuse », comme l'appelle encore Diderot. Ce nouveau genre est intermédiaire entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante : d'une part, il peint, non des héros, mais des hommes, qui ont des aventures communes et non pas extraordinaires ; et, d'autre part, il exclut, par définition, le rire, cet ennemi de la réflexion ; en revanche, il provoque chez les hommes sensibles, auxquels seuls il s'adresse, une douce émotion, amie du recueillement et voisine des bonnes résolutions ; car, avant tout, il prêche l'amour de la vertu dans le langage même de la nature : la prose.

Maintenant la tragédie bourgeoise, ainsi définie, est-elle autre chose que la comédie larmoyante de La Chaussée et, dans ce cas, n'est-ce pas celui-ci qui, venu bien avant Diderot, serait, comme on l'a récemment soutenu dans un livre ingénieux (1), le véritable inventeur du genre nouveau ? Il est certain qu'il y a, entre les œuvres des deux auteurs, des ressemblances frappantes ; aussi les adversaires du drame, au XVIII^e siècle, confondent-ils souvent, dans leurs critiques, Diderot et La Chaussée ; beaucoup même emploient indifféremment, pour désigner le genre qu'ils combattent, les termes de comédie larmoyante et de tragédie bourgeoise. Est-ce qu'en effet les personnages de La Chaussée ne sont pas, pour la plupart, des hommes du commun qui ont des aventures communes ? Ils ne se distinguent de la foule, absolument comme chez

1. Lanson : « *Nivelle de la Chaussée, et la Comédie larmoyante.* » Hachette, 1887.

Diderot, que par leur vertu, qui est aussi proposée en exemple aux spectateurs.

Pourtant l'œuvre de Diderot est autre et a surtout une tout autre portée que celle de La Chaussée. Et d'abord, les pièces de ce dernier sont toutes en vers, tandis que tous les drames de Diderot sont en prose et, bien qu'on pût alléguer que la poésie de La Chaussée est aussi prosaïque que la prose de Diderot est poétique dans le plus mauvais sens du mot, ce qui tendrait à établir une ressemblance de plus entre les deux auteurs, il n'en est pas moins vrai que Diderot innovait réellement (car l'essai isolé de *Cénie*, de Mme de Grafigny (1750), est ici négligeable), en faisant parler en prose ses personnages, la vile prose, avant lui, n'étant guère permise qu'aux personnages de comédie. Encore pensait-on que, si Molière avait écrit l'*Avare* et le *Bourgeois gentilhomme* dans la langue que M. Jourdain parlait sans le savoir, c'était uniquement parce qu'il n'avait pas eu le temps de les mettre en vers. En tous cas, la poésie avait seule le privilège d'exprimer, au théâtre, les sentiments sérieux des personnages tragiques. En dépossédant, de ce privilège abusif, notre envahissant alexandrin, Diderot imaginait bien réellement une nouvelle forme d'art, la tragédie en prose : désormais il serait possible à tout écrivain de talent d'aborder le théâtre, même si la nature lui avait refusé la verve comique, et même si son astre en naissant ne l'avait pas fait poète. Par cette même réforme, Diderot échappait au reproche très fondé que les contem-

porains n'ont cessé de faire à La Chaussée, et que Voltaire a heureusement résumé en ces mots : « Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style d'un Mithridate, il n'y a plus de convenance. » Ouvrez, en effet, même la plus noble des comédies de La Chaussée, *Mélanide*. Elle commence par ces vers :

MÉLANIDE.

J'aurai fait à Paris un voyage inutile !

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille?

L'auteur lui-même aurait mieux fait assurément d'écrire en prose des pensées si peu poétiques. Et tout de même il y a entre Diderot et Destouches (à qui l'on a fait aussi remonter l'honneur d'avoir inventé la comédie sérieuse), cette différence capitale : Destouches prétend généralement, dans une même pièce, faire rire et pleurer le spectateur; il courtise à la fois Melpomène et Thalie, pour parler le langage du temps. C'est Melpomène seule et, pour parler plus exactement, c'est une Melpomène en négligé qui a inspiré l'auteur du *Fils naturel* et du *Père de famille*, car dans ces deux pièces il n'y a pas le plus petit mot pour rire et Diderot repoussait formellement le mélange du comique et du tragique. Il y a de l'unité enfin dans l'œuvre dramatique tout entière de Diderot : ses pièces ne sont que l'application de ses théories. Et ainsi il se présente à nous avec un système bien lié, et c'est pour cela qu'il reste, aux yeux de la postérité, comme il l'avait été aux yeux de ses contemporains,

le principal représentant et comme l'incarnation du drame bourgeois. Son incontestable mérite est d'avoir très bien compris que tout se tient dans notre ancienne tragédie : grandeur héroïque des personnages, alexandrins sonores, éloignement dans le temps ou l'espace, c'est-à-dire agrandissement des héros tragiques ; et, à ce système dramatique, il opposa un système tout aussi lié et absolument contraire.

Mais est-il vraiment *l'inventeur* du genre nouveau et, sinon en France, du moins à l'étranger n'y a-t-il pas de véritables tragédies bourgeoises avant *le Père de famille ?* Ici, comme pour la plupart de ses œuvres, les Anglais ont fourni à Diderot des indications et des exemples. Sans vouloir remonter plus haut, Lillo et Moore au XVIIIe siècle, rompant délibérément avec la tradition classique, importée de France, avaient opposé aux « tragédies héroïques », alors en faveur, des tragédies à la fois bourgeoises et moralisatrices.

C'est en 1730, c'est-à-dire vingt-sept ans avant le *Fils naturel*, et même douze ans avant cette informe *Sylvie*, de Landois, que Diderot affectait de considérer comme le premier drame sérieux, que Lillo donna *Barnwell*, tragédie en prose dont la première traduction française parut en 1748 (1). « Si les princes, dit Lillo dans sa préface, étaient seuls sujets au malheur, résultat de leurs vices et

1. « *Le marchand de Londres ou Histoire de Georges Barnwell* », traduite de l'anglais par M***. (Clément, de Genève) 1748. La pièce fut représentée 38 fois à Drury-Lane, nous dit Prévost dans *le Pour et le Contre*.

de leurs faiblesses personnelles, on aurait bien raison de ne prendre qu'eux comme héros d'une tragédie; mais puisque le contraire est évident, rien n'est plus raisonnable que de mesurer le remède au mal. J'ai essayé en vérité d'agrandir le domaine du genre le plus sérieux de la poésie. » Lillo avait, on le voit, pleinement conscience de son innovation. Sa pièce, d'ailleurs, bien qu'elle excitât l'enthousiasme de Diderot, est d'une simplicité primitive : un jeune apprenti, Barnwell, est remarqué par une belle dame qui lui donne rendez-vous chez elle et lui demande dès l'entrée, « s'il n'a jamais connu l'amour » et le jeune sot, véritable « apprenti » en toutes choses, tombe dans ces grossiers filets. Au commandement de sa maîtresse, il vole son patron, tue son oncle et, au moment de marcher à la potence, il se tourne vers les jeunes gens du parterre et les invite à s'instruire par son exemple. L'auteur s'est, paraît-il, inspiré d'une vieille ballade anglaise : il n'a su en tirer qu'une complainte gauchement dramatisée. Les drames de Moore, son rival dans la comédie sérieuse, ne valent pas mieux : qu'était-ce, par exemple, que ce *Beverlei*, donné à Londres en 1753 et, plus tard, à Paris en 1768 par Saurin, après avoir été traduit en partie par Diderot? C'est le *Joueur*, de Regnard, poussé au tragique et, de plaisant devenu horrible et horriblement ennuyeux. Non content d'avoir perdu toute sa fortune, Beverlei, jeté en prison, s'empoisonne; il va même poignarder son enfant, quand sa femme apparaît juste à temps pour assister au sermon final qu'il fait à son fils et que l'au-

teur anglais (et son traducteur français, Saurin) adresse, par son intermédiaire, au bon et longanime public du XVIIIe siècle :

> Vous me perdez, il vous reste une mère :
> Qu'elle vous soit toujours et respectable et chère ;
> Et, si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
> Souvenez-vous de votre père !

Voilà les berquinades qui faisaient pleurer de tendresse nos bons aïeux et nos « respectables » aïeules : on prévoit que le *Père de famille* de Diderot ne manquera pas de toucher ces âmes sensibles.

Ainsi, ce sont des auteurs anglais qui les premiers au théâtre ont honoré les bourgeois d'aventures tragiques et rendu pitoyables ceux qu'on n'avait jamais vus que ridicules dans les comédies. Et pourtant la tentative, heureuse ou non, d'embourgeoiser Melpomène, est restée attachée, et justement, selon nous, au nom de Diderot. Ce que le public anglais applaudit, en effet, dans les pièces de Lillo et de Moore, ce fut simplement leur intrigue, qu'on trouva émouvante, et nullement leur nouveauté, qu'on remarqua à peine. C'est qu'en Angleterre la fameuse distinction des genres n'était pas un dogme littéraire comme en France, de même que la division en castes n'était point aussi tranchée que chez nous. Les héros de la tragédie formaient, tout comme la noblesse anglaise, une aristocratie ouverte ; il n'était donc pas besoin, comme en France, d'une révolution pour faire admettre, par exemple, dans le genre noble de la tragédie, ces négociants qui enrichissaient l'Angle-

terre et s'élevaient, comme l'ami de Voltaire, Falkener, aux plus hautes fonctions publiques. « Le nom de marchand, dit un personnage de *Barnwell,* ne dégrade ni n'exclut le gentilhomme ». Lillo et Moore n'avaient donc pas à faire, et ils n'ont pas fait, comme Diderot, une poétique nouvelle et systématique, ils n'ont pas « crié » et protesté, comme lui, contre un ostracisme littéraire qui n'existait pas ou, du moins, n'avait pas été décrété chez eux comme il l'avait été et doctoralement dans notre théâtre. D'Aubignac n'avait-il pas déclaré que « de même qu'il y a trois sortes de vies, celle des grands dans la cour des rois, celle des bourgeois dans les villes et celle des gens de campagne, le théâtre aussi a reçu trois genres de poèmes dramatiques qui portent en particulier le caractère de chacune de ces trois vies, savoir : la tragédie (pour les grands), la comédie (pour les bourgeois) et la pastorale » (pour les paysans). Si l'on veut peser toutes ces considérations, on conviendra que c'est bien Diderot qui a proclamé et réalisé à la fois les droits de la bourgeoisie aux honneurs de la comédie sérieuse. Ses attaques véhémentes contre l'ancien régime dramatique et ses efforts pour élargir la scène pourraient se résumer en ce principe fameux : Qu'est-ce que le Tiers-Etat au théâtre? Rien. Que doit-il être? Tout.

C'est ce principe qui, à la fois formulé dans ses théories, et appliqué dans ses drames, a inspiré à Diderot, si l'on y regarde de près, presque toutes les réformes de détail qu'il a demandées ou tentées lui-même. Entre les pièces, projets de pièces

et projets de réformes de Diderot, il y a, nous semble-t-il, une inspiration commune et comme un lien secret que nous allons essayer de retrouver à travers les contradictions et les boutades de notre auteur. Au théâtre, tout doit s'enchaîner et s'harmoniser, aimait-il à répéter, et c'est même pour conserver l'unité d'impression qu'il condamnait le mélange du comique et du tragique. Efforçons nous donc d'enchaîner (ce qu'il a complètement négligé de faire lui-même), ses idées dramatiques, en apparence si diverses et même si incohérentes. Remarquons, en passant, que les chaleureux plaidoyers de l'*Encyclopédie*, en faveur des industriels et des commerçants, annoncent et expliquent l'invasion de la bourgeoisie française dans la tragédie. Or, la tragédie bourgeoise va devenir tout naturellement, entre les mains de Diderot, ce que nous nous permettrons d'appeler, pour plus de clarté, la *tragédie familiale* et la *tragédie professionnelle* : nous entendons, par là, la tragédie qui met en scène les relations de famille et celle qui s'inspire, pour peindre ses personnages, de leurs professions.

Pour ce qui est des relations entre parents et enfants, on sait de reste, combien l'étiquette en avait banni la familiarité (laquelle passait pour vulgarité), à la fois dans la société aristocratique du grand siècle et dans sa fidèle image, la tragédie classique. « Quelle sera la ressource d'un poète, s'écrie Diderot, chez un peuple où un père appelle son fils Monsieur, et où une mère appelle sa fille Mademoiselle ?... Térence a exposé un

enfant nouveau-né sur la scène ; cela est beau, et cela ne vous plairait pas. »

Qu'on se rappelle, en effet, ce fils d'Andromaque, qu'Euripide nous avait montré dans les bras de sa mère et que Racine, tout en faisant dépendre de son sort la pièce entière, a tenu jusqu'au bout caché dans les coulisses. « Si l'on passe, a dit quelqu'un, son amour conjugal à Andromaque, c'est parce qu'Hector n'est plus (1). » La bourgeoisie du XVIII^e siècle, et, conséquemment, la tragédie bourgeoise ne devait pas connaître ces aristocratiques dédains pour les devoirs et les affections de famille. Le bourgeois de Langres qui savait parler, avec tant de naturel et d'abandon, de son père, de sa sœur, de son frère, était assurément guidé par son cœur et par ses souvenirs d'enfance, lorsqu'il demandait qu'on osât mettre à la scène « toutes les relations : le père de famille, l'époux, la sœur, le frère. Le père de famille ! quel sujet dans un siècle tel que le nôtre où il ne paraît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un père de famille. » Mais cette réforme en amène une autre : que devient la famille et que deviennent la paix et l'honneur du foyer domestique, si l'on continue à prendre, pour amis et pour confidents, ces valets menteurs et fripons qui ne se plaisent qu'à débaucher les femmes et les filles et à brouiller les fils avec leurs pères ? Et Diderot est logiquement conduit à chasser de la scène l'engeance brouillonne des Scapin et des Sganarelle, ces ennemis nés de

1. Pellissier : *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle*, Hachette, 1889, p. 10.

la vie du drame domestique. « Je n'y veux point de valets : les honnêtes gens ne les admettent pas à la connaissance de leurs affaires, et si les scènes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scène comme dans la société, il est maussade. S'il parle autrement, il est faux ». Diderot ne fait grâce qu'aux soubrettes, les seules à qui, dans l'état actuel de la société, les jeunes filles puissent ouvrir leur âme : « Qu'elles restent donc sur la scène, jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure et que les pères et les mères soient les confidents de leurs enfants. »

Maintenant les bourgeois, en montant sur la scène tragique, n'y font pas seulement monter avec eux tout ce qui tient à la vie de famille, mais encore tout ce qui se rapporte aux professions et cette seconde conséquence nous paraît aussi naturelle que la première. Qu'un Alceste soit, comme nous disons aujourd'hui, un personnage sans profession, cela se conçoit dans une société aristocratique, où, pour être vraiment gentilhomme, il faut avant tout « n'avoir rien à faire qu'à se reposer »; les vrais honnêtes gens, dit encore Méré, sont « des fainéants sans métier, mais non pas sans mérite. » Si c'est, au contraire, la bourgeoisie laborieuse qu'on veut mettre au théâtre, il faudra bien qu'on joue, comme le recommande Diderot, « l'homme de lettres et le commerçant, le juge, l'avocat et le financier. » A vrai dire, on avait déjà vu des maris, des pères et des fils dans Molière, on y avait même vu des familles entières, comme dans *Tartuffe* et dans

certaines autres de ses comédies. Et, tout de même, on avait vu des juges et des avocats dans Racine, beaucoup de médecins dans ce même Molière, des financiers dans Lesage, des poètes enfin dans Piron. Seulement, et c'est par où il se distingue ici de ses prédécesseurs, Diderot exige que le but même et le but unique du drame nouveau soit de montrer les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients et leurs dangers. « Ce doit être là la base de l'intrigue et de la morale de nos pièces. » Et comme personne ne s'entend mieux que lui à gâter les meilleures idées par des exagérations, il veut que le caractère, d'où l'on tirait jusqu'alors toute l'intrigue, soit désormais remplacé par la condition. « Jusqu'à présent, dans la comédie, le caractère a été l'objet principal et la condition ou la profession n'a été que l'accessoire; il faut que la profession devienne aujourd'hui l'objet principal et que le caractère ne soit que l'accessoire. » C'est pourquoi nous avons appelé ce genre nouveau la comédie professionnelle : elle méritait d'être inventée par le fournisseur des fameux articles sur les métiers dans l'*Encyclopédie*. Ce que vaut cette innovation, quelqu'un l'avait très bien dit, du vivant même de l'auteur: c'est Palissot. « Si je choisis un de ces sujets, par exemple, le magistrat, il faudra bien que je lui donne un caractère; il sera triste ou gai, grave ou frivole, affable ou brusque; et ce sera ce caractère qui en fera un personnage réel, qui le tirera des abstractions métaphysiques; voilà donc le caractère qui redevient la base de l'intrigue et la morale de la pièce et la condition qui n'en est que l'acces-

soire. » En effet, et pour prendre un exemple contemporain, si maître Guérin trouve dans sa profession de notaire des moyens de tourner la loi, ce n'est encore pas comme notaire qu'il a l'idée de la tourner; mais c'est simplement parce qu'il est, avant tout, un gredin. Il est vrai d'ailleurs que tous les personnages de Diderot sont « vertueux » ; mais, d'être aussi vertueux que l'on voudra, cela n'est pas un caractère et surtout pas un caractère dramatique. Que Diderot donne donc, s'il y tient, une profession à Harpagon, j'entends une profession plus réelle que celle d'usurier, qu'il en fasse, s'il veut, ce que Jean-Jacques a fait de son Émile, un bon menuisier et, conséquemment, qu'il lui inspire, suivant la nouvelle poétique, les sentiments de son état : il donnera peut-être par là un peu plus de réalité et de relief à ce personnage, par trop abstrait, de Molière; mais si, comme il le recommande aux autres, au lieu d'ajouter simplement la profession au caractère, il « substitue » la première à la seconde, alors non-seulement il remplacera une abstraction par une autre, mais il risquera de mettre, où il y avait une étude psychologique très amusante, je ne sais quelle ennuyeuse dissertation d'Encyclopédiste sur la menuiserie.

A cela Diderot répond : il n'y a plus de caractères; et il en donne deux raisons fort spécieuses : par suite de leur extrême sociabilité, par suite aussi de la fusion des classes au XVIIIe siècle, les Français ne se distinguent plus les uns des autres. « Ce sont des pièces dont l'empreinte s'est usée par un frottement continu. Un même homme,

dans le même jour, se trouve à la cour, à la ville, à la campagne, dans une académie, dans un cercle. Les autres capitales sont des amas de maisons dont chacune a son propriétaire; Paris semble n'être qu'une grande maison commune où tout appartient à tous. De là une assimilation qui brouille tous les rangs. L'uniformité nationale, voilà la raison pour laquelle la comédie est si difficile à faire parmi nous. » Ces raisons, qui contiennent, il est vrai, une part de vérité historique, mais dont on abusait alors pour s'excuser de ne pas faire de chefs-d'œuvre, Du Bos les avait refutées d'avance par ces courtes et décisives remarques : « Tous les hommes paraissent uniformes aux esprits bornés; les hommes paraissent différents les uns des autres aux esprits plus étendus; mais les hommes sont tous des originaux pour le poète né avec le génie de la comédie. » Que faut-il, en effet, pour discerner les originaux, même dans un salon, où tout le monde parle le même langage et semble, par conséquent, avoir les mêmes idées et les mêmes goûts? il faut simplement, à travers le flot des phrases banales et des propos indifférents, saisir au passage le mot qui caractérise et le geste qui trahit, mot et geste qui passent inaperçus et n'apprennent rien au commun des mortels, mais qui signifient pour le poète comique : celui qui a dit ce mot amer est un misanthrope et celui qui a fait ce geste de dépit est un envieux. Et c'est en réunissant et en fondant ensemble les mots semblables et les gestes analogues que le poète compose le caractère de l'Envieux et celui du Misanthrope.

Seulement, et c'est ici qu'on peut placer la seconde raison qu'allègue Diderot pour ne plus faire de comédies de caractère : à supposer qu'on découvre, parmi la foule des visiteurs qui, par exemple, dans le salon de Mme Geoffrin, parlent tous le jargon du temps, des caractères vraiment originaux, qui donc, pour exprimer ceux-ci, trouvera des traits vraiment neufs et inédits? Il n'y a, dans la nature humaine « qu'une douzaine tout au plus de caractères véritablement comiques et marqués de grands traits », et, sur ces caractères, tout a été dit par Molière et ses successeurs. Voilà ce qu'on répétait de toutes parts au XVIII[e] siècle, et le modeste auteur d'une Dissertation assez inconnue sur la comédie (1), faisait là-dessus cette réflexion très naturelle : « D'où peuvent donc venir ces clameurs si vives sur l'épuisement des objets et des caractères scéniques? Ne serait-ce point le défaut de talent qui les aurait fait naître plutôt que le défaut de matière ? » Nous ajouterons que Diderot, moins que tout autre au XVIII[e] siècle, avait le droit de déplorer le défaut de matière comique : lui qui invoque sans cesse la nature et qui, s'il l'oublie trop dans ses drames, l'a si bien observée dans ses contes et dans sa philosophie, ne sait-il pas que cette même nature n'a pas fait deux caractères semblables, pas plus que deux visages identiques?

1. Chassiron : « *Dissertation sur le génie de la comédie ancienne et moderne et sur le nouveau goût du théâtre larmoyant.* » La Rochelle, 1763. Remarquons en passant que l'auteur, distinguant comme nous l'avons fait, Diderot de La Chaussée, écrit sa Dissertation pour combattre le comique larmoyant, tandis qu'il loue très fort la tragédie bourgeoise.

Ce qui fait l'originalité, l'air d'un visage, composé d'ailleurs, comme tous les autres, de deux yeux, d'un nez et d'une bouche, c'est la façon unique, dont ce nez, cette bouche et ces yeux se répondent et, pour ainsi dire, vivent ensemble ; et de même, ce qui fait l'originalité d'un caractère, composé d'ailleurs de défauts et de qualités qui se retrouvent, à des degrés divers, à peu près chez tous, c'est la lutte, encore singulière, qui s'engage entre ces qualités et ces défauts, pour savoir qui sera le maître et finalement, le compromis, unique aussi, qui finit par s'établir et durer avec des intermittences de rébellion, entre ces vertus et ces vices qui se disputent toute âme humaine. Et ainsi, on peut dire qu'à une même époque, il y a autant de *variétés* d'avare, d'hypocrite et de jaloux, qu'il y a d'individus différents atteints de ce défaut ou de ce vice. Mais, même à négliger les variétés de caractères, et à ne prendre, comme Molière, que les types généraux et ce que Diderot entend par ces caractères essentiels, marqués de grands traits ; même dans ce domaine de l'universel, qui est celui de la comédie classique, Molière n'avait-il donc plus rien laissé à faire aux poètes à venir ? Il me semble l'entendre qui répond lui-même aux cris de détresse de ses successeurs aux abois : « Plus de caractère ! Eh ! Mon pauvre *Diderot !* vous (les philosophes) lui en fournirez toujours assez. N'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a pas touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde (tous les gens de lettres au XVIII^e^ siècle) et qui, le dos tourné,

font galanterie de se déchirer les uns les autres (comme font exactement ces mêmes gens de lettres; voir leur correspondance). N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance (ô Voltaire!), ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent (à une Catherine, par exemple, ô Diderot!...) Va, va, Molière (ou ses successeurs) aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; et tout ce qu'il a touché n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste » (1).

Il restait, même dans les sujets que Molière avait traités, le misanthrope à refaire ou, du moins, à accommoder aux mœurs du temps, et Rousseau, « l'ours sublime », eût aisément contribué à renouveler le sujet. Et de même pour le tartuffe : chaque siècle n'a-t-il pas les siens, hypocrites de religion ou de philosophie, se hâtant partout d'emprunter le masque des vertus à la mode? Selon d'Alembert (éloge de Despréaux), Boileau disait, à propos du Tartuffe, que chaque demi-siècle avait besoin d'une comédie nouvelle sur ce sujet, et d'Alembert lui-même, ainsi que ses amis, les Encyclopédistes, auraient pu fournir sur la matière certains traits inédits, sans préjudice, bien entendu, de ceux qu'on aurait pu prendre dans le camp des Fréron et des Pompignan.

Mais si le temps fait varier sans cesse les grands caractères comiques en les mettant à la mode du jour, il n'est pas moins vrai, et Diderot avait ici raison, que les professions, en donnant à l'esprit et

1. L'*Impromptu de Versailles*, sc. III.

même au corps, de ces habitudes et de ces plis particuliers « qui font baptiser » suivant un mot de Pascal, modifient, tout de même, les ridicules éternels de l'humanité, ne serait-ce qu'en leur apprenant d'autres gestes et d'autres grimaces. Nous ne différons pas seulement les uns des autres par nos qualités ou défauts de nature, mais encore par nos qualités ou défauts de métier. « Il y a, avait déjà remarqué La Bruyère, une dureté de complexion, il y en a une autre de condition et d'état. Un financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants ». Il était naturel que Diderot, si curieux des traits distinctifs et de tout ce qui donne aux gens une apparence même d'originalité, insistât sur le parti qu'on peut tirer au théâtre du caractère professionnel. « A côté du cri de la nature (Sara disant du sacrifice de son fils : Dieu ne l'eût jamais demandé à sa mère) il y a le cri de passion (qui te l'a dit?) et il y a, au sortir d'un sermon sur l'aumône, le mot de l'avare : « cela donnerait envie de demander »; il y a le cri de caractère : « vous qui aimez tant à parler, comment écoutez-vous cet homme si longtemps? — J'attends; s'il tousse, il est perdu ». Et il y a enfin les mots de métier : l'abbé de Canaye fit une satire amère des petits dialogues de son ami Rémond de Cinq-Mard. Celui-ci, qui ignorait que l'abbé fût l'auteur de la satire, se plaignit de celle-ci à une de leurs communes amies. Tandis que Cinq-Mard se lamentait, l'abbé placé derrière lui, en face de la dame, se moquait de son ami en tirant la langue. Les uns disaient que ce procédé était malhonnête,

d'autres n'y voyaient qu'une espièglerie. La question fut portée au tribunal d'un érudit, l'abbé Fénel, dont on ne put jamais obtenir d'autre décision sinon que : c'était un usage, chez les anciens Gaulois, de tirer la langue ».

Il est certain qu'il y a là, dans ces mots de métier, une source de comique qu'il était bon de signaler aux auteurs, sauf à les prévenir en même temps combien il est périlleux d'y puiser des sujets de pièces entières, et la raison en est très simple : il faut que le parterre, c'est-à-dire tout le monde, comprenne tout de suite les sentiments du personnage, qu'il entre, comme on dit, dans la peau du bonhomme. Or si nous comprenons assez bien M. le Député, nous comprenons déjà un peu moins bien M. le Ministre, et, plus du tout, le Peintre ou le Comédien, c'est-à-dire justement les professions que les auteurs ont la rage de mettre à la scène : ce sont là des métiers trop exceptionnels et l'exception, comme on sait, n'existe pas pour la foule.

Faut-il parler maintenant d'une singulière invention de Diderot, celle des tableaux, on pourrait dire « des tableaux vivants » au théâtre ? Appliquez, dit-il, les lois de la composition pittoresque à la pantomime ; de quel secours le peintre ne sera-t-il pas au théâtre ? Et Mme Riccoboni lui répliquait avec beaucoup de sens : « Le théâtre est un tableau, d'accord ; mais c'est un tableau mouvant dont on n'a pas le temps d'examiner les détails. » Ce qui distingue les tableaux prétendus dramatiques de Diderot, c'est que les personnages y restent sans voix et sans mouvement. « Ah ! oui, s'écrie un

auteur anonyme de l'époque ; *magni dolores stupent.* Il ne manque plus que de faire venir les Muets du grand seigneur pour jouer sur votre théâtre » (1).

Comment Diderot, le disciple de la nature, a-t-il tant recommandé, dans sa poétique, et présenté, dans son théâtre, des tableaux si peu naturels ? C'est que de son temps on prenait et on gardait des attitudes, l'air méditatif, attendri ; on versait *longtemps* de douces larmes, et on restait muet d'émotion. De plus, on sait le goût du bourgeois pour les groupes de famille, à la Greuze.

C'est ce même goût bourgeois qui a dicté à Diderot ses plans saugrenus de tragédie : un fils est mort, voilà le père pétrifié de douleur ; il dit quelques monosyllabes seulement tandis que la mère « mouille de ses larmes le crucifix qui est au chevet de son lit. Voilà de la tragédie. » A quoi l'auteur anonyme de la Lettre à Dorval répliquait, non sans humour : « Peut-être ferait-on mieux de se renfermer dans la stupidité bien rendue et bien peinte : Phèdre, par exemple, arriverait chancelante, s'assièrait sur un fauteuil, sa nourrice à ses pieds, mais elle se garderait bien de rien dire ». Heureusement Euripide ni Racine n'avaient songé à tout cela.

Et enfin le théâtre nouveau doit moraliser. Ici

1. « Supplément d'un important ouvrage. Scène dernière du *Fils naturel*, avec une Lettre à Dorval. A Venise chez François Goldino (Goldoni) à l'enseigne *del Fido Amico* (c'est la pièce qu'on accusait Diderot d'avoir pillée), 1758.

encore Diderot devait être amené, à la fois par l'imitation du théâtre anglais, par son idée de la tragédie bourgeoise et par sa *profession* de philosophe (pour lui appliquer sa théorie) à écrire des drames moralisateurs. Ses personnages sont des bourgeois et des bourgeois vertueux; il va de soi qu'on ne peut songer à les ridiculiser; ils sont donc les héros d'une comédie « sérieuse; » d'autant plus que nous sommes au temps où l'on ne rit plus à Paris, le temps où Sterne déclare qu'il n'a qu'un reproche à faire aux Français, c'est qu'ils sont « trop sérieux. » En outre, ces bourgeois ne peuvent être que philosophes, y a-t-il des vertus sincères en dehors de la philosophie? Ils philosopheront donc, c'est-à-dire ils moraliseront, car les philosophes ne combattent pas seulement la religion, ils tendent encore à la remplacer, et le théâtre, on le sait, devient une chaire du haut de laquelle ils versent au public d'abondantes homélies sur les devoirs du citoyen et du père de famille. « Vers cette époque, dit Champfort (1767), Diderot, qui veut influer sur son siècle, s'adonne au théâtre, » et, par conséquent, à la prédication. Il prêche aux hommes « l'amour de la vertu et l'horreur du vice, car c'est là l'objet d'une composition dramatique. Il faut, au théâtre, discuter les points de morale les plus importants : le suicide, le duel et cent autres. » Ainsi le théâtre nouveau pourrait prendre pour devise : *castigat flendo mores :* corriger les spectateurs en les faisant pleurer. Faire pleurer, rien n'était alors plus facile; quant à corriger les pleureurs, Jean-Jacques va nous dire, en

1758, c'est-à-dire l'année même du *Père de famille*, comment on y réussissait : « Valérius-Asiaticus, accusé calomnieusement par l'ordre de Messaline, qui voulait le faire périr, se défendit par devant l'empereur d'une manière qui toucha extrêmement ce prince et arracha des larmes à Messaline elle-même. Elle entra dans une chambre voisine pour se remettre, après avoir, tout en pleurant, averti Vitellius à l'oreille de ne pas laisser échapper l'accusé. Je ne vois pas au théâtre une de ces pleureuses de loges si fières de leurs larmes que je ne songe à celles de Messaline pour ce pauvre Valérius-Asiaticus » (Lettre à d'Alembert). Est-il bien nécessaire de combattre ici l'erreur de Diderot et de rappeler que le théâtre a pour objet de représenter, non la vertu, mais la passion; or, la passion n'est pas seulement différente, elle est presque, par ses emportements irrésistibles et fous, le contraire de la sagesse et de la vertu. Mais il est temps de résumer toutes ces considérations.

En définitive, ce que Diderot a inauguré au XVIII^e siècle, c'est la tragédie domestique en prose, qu'avait expressément condamnée La Chaussée; car, répondant à La Motte qui avait le premier recommandé « l'usage des tragédies en prose » (*préface d'Œdipe*), La Chaussée prescrivait, lui, dans son *Epître à Clio*, l'emploi des vers dans la tragédie. Cette tragédie en prose est devenue, dans les mains de Diderot, d'une part, la tragédie familiale et, de l'autre, la tragédie professionnelle. Il a pratiqué, on va le voir, la première et n'a guère fait que formuler la seconde : il n'a pas su *ajouter*,

comme il en a eu un instant l'ingénieuse idée, la vérité professionnelle à la vérité humaine des caractères. Ses personnages ont bien, si l'on veut, une profession, mais elle n'est pas précisément celle que visait Diderot : ils sont tous prédicateurs et leurs sermons laïques (encore une innovation de Diderot), sont très bien faits pour attendrir un auditoire bourgeois du XVIII^e siècle.

Si l'on considère maintenant l'application qu'il a faite de toutes ses théories dans ses deux drames, *le Fils naturel* et *le Père de Famille*, il y a lieu de se demander, à leur sujet, d'abord ce qu'ils valent (ce qui sera bien vite dit) et ensuite, ce qui est plus intéressant, quelle a été leur influence sur le développement de l'art dramatique en France.

Qu'est-ce d'abord que *le Fils naturel*? un vrai sermon dialogué en cinq actes, qu'il est très facile de raconter en quatre mots. Dès l'exorde, ou exposition, Diderot nous met bien vite au courant de tout en confessant lestement chacun de ses personnages : Clairville, fiancé de Rosalie, a un ami, Dorval, qui est la vertu même ; et, rien n'étant aimable comme la vertu, dès que Dorval paraît, il enlève tous les cœurs. Constance, la sœur de Clairville et, ce qui est plus fâcheux, Rosalie, sa fiancée, raffolent de cet austère jeune homme ; mais c'est la vertu que ces femmes philosophes aiment dans Dorval, comme les femmes dévotes aiment Dieu dans leur amant. On prévoit dès lors les principaux points du sermon que va faire forcément Dorval, car on n'est pas vertueux sans être sermonaire dans le théâtre de Diderot. Dorval a donc à prêcher, et

il ne s'en fait pas faute, d'abord son ami Clairville, qui se désespère trop haut de n'être plus aimé, puis Constance, qui lui fait à tous moments des déclarations honnêtes, mais importunes, puis Rosalie qui a le tort grave de ne pas tenir la parole donnée à son fiancé, et enfin lui-même, le sage Dorval, qui a la folie d'aimer la fiancée de son ami; mais il gourmande de son mieux sa criminelle passion et bientôt, grâce à lui et à ses bonnes paroles, la vertu remporte une victoire aussi réconfortante qu'imprévue : il a suffi à Dorval de chapitrer Rosalie pour que celle-ci se remît à aimer Clairville et consentît à couronner ses feux. Afin que tout le monde soit heureux, le père de Rosalie survient à point nommé pour apprendre à Dorval et à Rosalie qu'ils sont frère et sœur et pour bénir l'union de Dorval et de Constance, que, d'ailleurs, Diderot a faits l'un pour l'autre ; écoutez-les parler, ou mieux, philosopher ensemble : Dorval voudrait rester célibataire, bien qu'il ne soit pas, dit-il à Constance, « étranger à cette pente si générale et si douce qui entraîne les êtres et les porte à éterniser leur espèce. » Et Constance de lui offrir son cœur, avec la même délicatesse de langage, en invoquant « le système général des êtres sensibles » et en lui promettant « des filles honnêtes et décentes et des fils nobles et fiers. » Quelle femme ! s'écrie Dorval transporté ; mais il résiste, on ne sait pourquoi, aux charmes philosophiques de Constance et il ne faut rien moins que l'intervention d'un « respectable vieillard », c'est son père qui s'appelle ainsi, pour décider enfin Dorval à obéir, lui aussi, à « ce sen-

timent de bienfaisance universelle qui embrase toute la nature. »

Une intrigue enfantine entre quatre personnages solennels et vieillots, telle est cette pièce du *Fils naturel*, qu'il est impossible de lire sans un formidable ennui. Ecrite en 1757, elle fut jouée seulement le 26 septembre 1771, et n'eut qu'une représentation.

Diderot avait inauguré la comédie sérieuse par le *Fils naturel* qui, en effet, est loin d'être gai. L'année d'après (1758), il fit représenter le *Père de famille*, qui est lugubre. « Le beau sujet que le *Père de famille*, dans un siècle où il ne paraît pas qu'on en ait la moindre idée ! » Le malheur est que, cette profonde ignorance de la vie de famille au XVIIIe siècle, rien ne la fait mieux ressortir que la pièce de Diderot; en sorte que, ce qui devait être un panégyrique, n'est plus qu'une mauvaise oraison funèbre, puisque l'auteur célèbre non-seulement ce qui n'est plus, mais ce qu'il semble ne pas connaître. Racontons la pièce en quelques mots : M. d'Orbesson a deux enfants : un fils, Saint-Albin, et une fille, Cécile. Saint-Albin est amoureux « d'une jeune inconnue », Sophie, qui, venue dans le pays pour implorer la protection de son oncle, a été durement repoussée par celui-ci et n'a, pour vivre, que le travail de ses mains : « Une toile dure et grossière est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse. » D'ailleurs, Sophie est « un ange », et « l'obscur réduit qu'elle habite est le ciel » pour Saint-Albin qui, afin de se rapprocher d'elle, s'est vêtu comme un homme du

peuple, et se fait passer pour un ouvrier du nom de Sergi. Quant à la fille de M. d'Orbesson, Cécile, elle aime Germeuil, que M. d'Orbesson a recueilli chez lui, pour honorer la mémoire de son meilleur ami, dont Germeuil est le fils. Saint-Albin épousera-t-il Sophie, et Germeuil épousera-t-il Cécile, telle est la double question que la pièce a pour but de poser, d'embrouiller et de résoudre. Tout s'arrangerait aisément, comme il convient entre gens sensibles, s'il n'y avait un vrai loup dans cette bergerie, je veux dire « un homme cruel » dans la patriarcale famille de M. d'Orbesson : c'est le beau-frère de ce dernier, le commandeur d'Auvilé, qui est le seul méchant de la pièce. Il déteste Germeuil, persécute Saint-Albin et Cécile, et se réjouit (on ne sait pas du tout pourquoi) de tous les malheurs qui fondent sur les siens; mais il est de marbre, comme la statue de cet autre commandeur, chez Molière. Pour faire enrager Saint-Albin, il fait enlever sa maîtresse, contre laquelle il a obtenu une lettre de cachet; mais, plus malicieux que malin, il a confié son noir dessein à Germeuil, qu'il ne peut souffrir, et celui-ci sauve la pauvre Sophie, en lui donnant pour prison la chambre même de Cécile. Quand l'exempt arrive pour l'arrêter, Sophie, grâce à une double révélation, reconnaît dans Saint-Albin son amant Sergi, et son propre oncle dans le commandeur, disait Collé des inventeurs du genre sérieux qu'il avait en profond mépris.

**Un nom caché dans la naissance,**
**Quelque froide reconnaissance.**
**Voilà leur éternel refrain.**

Le commandeur a donc une parente de plus à maudire, ce qu'il s'empresse de faire avec une joie féroce : « Mariez-vous, dit-il à ses neveu et nièce, mais auriez-vous *cent* enfants que je n'en nommerais pas un ». C'est son dernier mot. Heureusement le bon M. d'Ormesson est là pour conjurer ce mauvais présage : dans un de ces tableaux édifiants que Greuze aimait à peindre et Diderot à arranger sur la scène, on voit le *Père de famille* étendre les mains sur un groupe de quatre fiancés qui s'inclinent respectueusement pour recevoir sa bénédiction et on entend cette oraison finale dans laquelle Diderot, l'universel précurseur, a devancé le prêcheur laïque et, tout particulièrement, le sermonnaire en écharpe pour mariages civils : « Venez, Germeuil, venez, Sophie. Une belle femme, un homme de bien, sont les deux êtres les plus touchants de la création. Donnez deux fois en un même jour ce spectacle aux hommes. Mes enfants, que le ciel vous bénisse, comme je vous bénis. Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie ». N'y a-t-il pas là un parfait modèle de ce que Gresset appelait :

Quelqu'épithalame à la glace
Pour un petit monde bourgeois.

Et, comme pour mettre le comble à l'émotion des spectateurs, Diderot, qui règle minutieusement tous les mouvements de ses acteurs, nous montre, avant le baisser du rideau, « le Père de famille

conduisant ses deux filles, Saint-Albin, les bras jetés autour du cou de Germeuil, et tous, marquant des transports de joie ». Heureux le public du XVIIIe siècle qui assista à des scènes si touchantes et si naturelles !

Telle est, sans tenir compte d'une foule de détails qui ne laisseraient pas d'égayer le lecteur, la seconde homélie, plus ou moins dialoguée, de frère Diderot. Le *Père de famille,* imprimé en 1758, fut prêché à la Comédie française le 18 janvier 1761. Il fut, de l'aveu de l'auteur, tièdement accueilli du public. Fréron, qui juge la pièce avec son sang-froid et, je dirais volontiers avec son équité ordinaire, nous apprend qu'elle eut sept représentations médiocrement applaudies. Reprise en 1764, elle eut, d'après les *Mémoires secrets* (10 août), un grand succès de larmes : « on comptait autant de mouchoirs que de spectateurs. Des femmes se sont trouvées mal et jamais orateur chrétien n'a produit en chaire d'effet aussi théâtral » (1). Quelques années plus tard (1773), la pièce, au dire de Diderot, remplit la salle de spectateurs avant quatre heures et demie. Le succès va croissant jusqu'au 11 mars 1811 ; à cette date « on siffle le *Père de famille* » s'écrie, au comble du bonheur, Geoffroy, qui renvoie l'auteur aux Petites-Maisons.

Nous avons peine à comprendre aujourd'hui qu'on ait jamais pu écouter jusqu'au bout de telles rapsodies. L'auteur du *Père de famille,* n'est, sui-

1. Le censeur chargé de lire le *Père de famille,* avait écrit à M. de Malesherbes : « Cette comédie pourrait même au besoin se lire au prône » (*Bibl. Nat. Manuscr. N. a. f. fr.*), 1182.

fils? Et surtout, s'il voulait peindre un père de famille, n'avait-il pas dans son cœur l'image ineffaçable de son père, dont il nous a tracé lui-même un si vivant et si aimable portrait? Est-ce à dire que le *Père de famille* soit une œuvre absolument impersonnelle? Pas tout à fait, car Diderot a voulu, sous les traits de M. d'Orbesson, se peindre tel qu'il aurait désiré et aussi, un peu, tel qu'il croyait être lui-même. « Je m'instruirai moi-même, dit-il en songeant à son nouveau drame; si j'ai des enfants, je ne serai pas fâché de prendre avec eux des engagements. » Et Diderot était convaincu, nous l'avons vu, qu'il était le meilleur des pères. Il est probable aussi qu'en peignant la maîtresse de Saint-Albin, réduite à travailler pour vivre, Diderot a un instant songé à sa propre femme, alors que celle-ci était lingère, dans un « obscur réduit, » elle aussi. Seulement le nom de Sophie, qu'il a donnée à son héroïne, nous rappelle, et ce souvenir est on ne peut plus déplaisant ici, une autre Sophie qui a évidemment supplanté bien vite Annette Champion dans le drame, comme elle avait fait depuis longtemps dans le cœur de Diderot; et le drame y a perdu au moins autant que la dignité de l'auteur : car pour conquérir un aussi gai compagnon qu'avait été Diderot dans sa première jeunesse, Annette Champion avait dû être autrement vivante et pimpante que la Sophie philosophe qui a inspiré à Diderot de si fastidieuses dissertations. Il est vrai que quand on écrit (et c'est Diderot qui parle) c'est toujours la vertu et les gens vertueux qu'il faut avoir en vue. Or, ces gens vertueux, pour qui sur-

tout écrit notre auteur, il nous les fait connaître à propos même du *Père de famille :* « C'est vous, mon ami (Grimm) que j'évoque quand je prends la plume. C'est à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez souri, si elle a versé une larme, si vous m'en aimez tous les deux davantage, je suis récompensé. » Mettre ainsi publiquement sous l'invocation de son amie et de l'amant de Mme d'Epinay, un drame écrit pour glorifier la famille, il n'y avait à coup sûr que le XVIIIe siècle qui pût trouver cela. Sans plus de façons, Marmontel fera, pour l'édification de ses petits enfants, le récit détaillé de ses bonnes fortunes avec les maîtresses qu'il a soufflées l'une après l'autre au maréchal de Saxe. Ne voyons là, si l'on veut, qu'un trait de mœurs et, comme dirait Voltaire, une disconvenance. Mais deux choses qui, loin de disconvenir, comme il semblerait au premier abord, s'accordent au contraire à merveille et s'expliquent l'une l'autre, chez Diderot comme chez Marmontel, ce sont, d'une part les chaudes émotions de leur vie fort peu exemplaire et de l'autre les froides dissertations de leurs écrits vertueux; quand ils moralisaient, le cœur évidemment n'y était pas ou du moins pas tout entier. Ils déclament trop d'ailleurs pour être pris tout à fait au sérieux et ce qui, en définitive, nous a rendus sévères pour Diderot, ce qui nous fâche vraiment contre ces fabricateurs de contes moraux, comme Marmontel et ces faiseurs de tragédies morales, comme Diderot, c'est qu'au fond ils ne sont qu'à moitié sincères.

Nous avons étudié successivement en Diderot

été si longtemps asservie et l'on vit naître aussitôt, entr'autres imitations innombrables de Diderot, le « *Père de famille allemand* », de Gemmingen, lequel donna naissance à « Cabale et Amour » de Schiller. Il était, reconnaissons-le, plus facile à l'Allemagne de se délivrer d'une poétique qui lui venait du dehors et lui avait, de plus, si mal réussi, qu'il ne l'était à la France de renoncer à un genre national qu'avaient consacré et que semblaient protéger encore les chefs-d'œuvre que chacun sait. Et c'est pourquoi, le culte des classiques ayant gardé chez nous ses adorateurs, on se remit à faire des tragédies et la poétique de Diderot, pour le moment du moins, ne fit guère éclore que des critiques nouvelles de l'art classique, comme l'*Essai de Beaumarchais sur le genre dramatique sérieux* et le drame insipide d'*Eugénie*, du même auteur (1767). Car de prétendre, comme on l'a fait, que c'est à Diderot que nous devons « *le Philosophe sans le savoir* » ce serait prêter, si l'on peut ainsi dire, au bonhomme Sedaine plus de préméditation qu'il n'en mit à coup sûr lorsque, novateur lui-même sans le savoir, il donna son œuvre ingénue et spontanée.

Ce qui est plus vrai, c'est que Diderot, qui a devancé tant de choses, a déjà formulé dans ses théories et inauguré dans ses drames, des parties, mais des parties seulement, c'est-à-dire ici les personnages ou les situations, là le langage et comme l'accent nouveau, à la fois du mélodrame, du drame romantique et de la comédie moderne. Et ainsi, on le retrouve çà et là et par fragments, dans les gran-

des formes d'art qui ont succédé à cette tragédie classique, qu'il a si ardemment combattue.

Et tout d'abord, veut-on entendre le premier bégaiement de l'éloquence mélodramatique ? Qu'on écoute, dans le *Père de famille*, cette prière de Sophie, de Sophie l'ouvrière, implorant la protection de Cécile : « J'ai une mère qui m'aime, comment reparaîtrai-je devant elle ? Mademoiselle, conservez une fille à sa mère, je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore. Quand je la quittai, elle dit : Anges du ciel, prenez cette enfant sous votre garde et conduisez-la. »

On sait combien est peu compliquée, quand ils en ont une, l'âme des personnages qui se débattent dans les imbroglios d'un mélodrame. Les personnages de Diderot ont une âme aussi rudimentaire. Qu'on se rappelle ce qu'était devenue, dans le creuset des analystes du XVIII^e siècle, la psychologie savante des Racine et des La Rochefoucauld ; ils l'avaient simplifiée et réduite, comme leur monde matériel, aux *qualités primaires :* c'étaient la bonté et la méchanceté ou la sensibilité et la cruauté. Tout de même, pour Diderot, comme plus tard pour les inventeurs du mélodrame, la société se divise en deux classes très tranchées : les loups et les brebis, les méchants et les bons et l'une de ses pièces est même intitulée : « *Est-il bon, est-il méchant ?* » Prenez le commandeur dans le *Père de famille :* il est « cruel », c'est là tout son caractère. Pourquoi persécute-t-il toute la famille d'Orbesson, pourquoi est-il si affreusement méchant ? Voici : dans le partage qu'il a fait des hommes,

Diderot l'a mis à sa gauche, avec les loups, comme il a mis M. d'Orbesson et sa sainte famille à sa droite, avec les brebis, et le commandeur fait le mal et même, on va le voir, il hurle, simplement parce qu'il est avec les loups : « Eh bien ! (dit-il à Saint-Albin, qui ne lui a jamais rien fait), aie-la, ta Sophie, roule-toi dans la fange ; tu l'auras, ta Sophie, mais tu n'auras pas de pain à lui donner ni à ses enfants qui viendront en demander à ma porte ». Et voilà, dans ce féroce commandeur, la première ébauche, en France, du fameux traître du mélodrame.

Est-ce à dire que le mélodrame ait été inventé par Diderot ? Il s'en faut bien ; car le mélodrame, qui est fait pour la foule, sait très bien lui servir tout ce qu'elle aime contempler au théâtre : à savoir, son propre portrait, sans doute, des hommes et des femmes du peuple, mais aussi des rois et des reines, de magnifiques seigneurs et « de grandes, de très grandes dames ». Or, Diderot ne veut au théâtre que des bourgeois. Epris d'unité, il repousse également le mélange du tragique et du grotesque, sans lequel il n'est pas de mélodrame bien réussi. Le grotesque d'ailleurs, même seul, lui répugne et il le proscrit absolument de la scène ; et de même il ne veut pas être « terrible » (comme tout bon mélodrame), mais simplement « sérieux » ; il veut attendrir pour édifier, et son auteur préféré est le doux Térence.

Par là, on voit déjà ce qu'il eût désapprouvé dans le drame romantique : François I[er] ni Triboulet n'étaient pour lui plaire et, moins encore, leurs

effusions lyriques, si différentes de la prose unie de ses simples bourgeois. En revanche, il eût applaudi d'autant plus volontiers à la guerre des Romantiques contre la tragédie qu'il eût reconnu plusieurs de ses idées dans leurs manifestes contre cette race d'Agamemnom qui décidément ne finissait jamais. Comme les Romantiques, et aussi bruyamment, il avait protesté contre la tyrannie des règles et des genres consacrés, et, de plus, ce qu'il avait prématurément tenté, les Romantiques étaient en train de l'accomplir, à savoir l'émancipation du génie dramatique, libre désormais des codes surannés et de toutes les superstitions classiques. Faut-il ajouter ici, que, tout comme Diderot, les Romantiques n'ont peut-être pas donné au théâtre beaucoup plus qu'une poétique nouvelle et qu'un très beau programme assez mal exécuté ?

Et enfin, de nos jours et dans la comédie moderne, ce que Diderot avait rêvé, cette « comédie sérieuse », où l'on flétrirait les vices, et où l'on exalterait les vertus de la bourgeoisie, n'est-ce pas l'auteur de *Gabrielle,* qui l'a brillamment réalisé ? N'est-ce pas lui en particulier, qui, reprenant la tentative avortée de Diderot, a réhabilité au théâtre le *Père de famille,* jusqu'à le sacrer « poète » ? La comédie, en effet, telle que nous l'ont faite Augier et ses émules, c'est bien là, à peu près, avec la déclamation en moins (pas toujours), et la gaîté en plus, le genre qu'avait imaginé Diderot. Celui-ci serait-il donc leur ancêtre, et ne lui laisserons-nous pas enfin l'honneur d'avoir fondé la comédie moderne ? Ce serait oublier, ce nous semble, qu'avant Dide-

rot, il y avait eu, en France, un auteur vraiment dramatique, celui-là, et vraiment créateur d'âmes et dont les comédies, à commencer par le *Tartuffe*, et malgré deux siècles de distance, sont plus voisines de nos grandes comédies contemporaines que les drames mort-nés et les théories à peu près stériles de Diderot. Ce ne pouvait être Diderot, qui n'a rien *créé*, mais c'est vraisemblablement Molière, par les vivants modèles que leur offraient ses personnages et par cet arrière-fond tragique, qu'il leur était si facile de dégager de ses plus comiques intrigues ; et c'est, plus encore que Molière, un plus grand maître que lui, c'est tout simplement la vie même qui a enseigné leur art aux Dumas et aux Augier.

Et ainsi, Diderot qui n'a été, croyons-nous, le véritable créateur d'aucun genre, si ce n'est de la tragédie bourgeoise, qu'il n'a pas su faire vivre, garde toutefois le mérite d'avoir entrevu, bien longtemps à l'avance, une foule de choses que d'autres ont exécutées. Il occupe donc une place, et très grande, dans l'histoire des idées, mais non des œuvres dramatiques.

## CHAPITRE IV

### LE CRITIQUE D'ART.

Pour nous parler des sculpteurs et des peintres, quels sont les titres de Diderot? Il en a beaucoup et de très sérieux, bien qu'on ait soutenu récemment, nous verrons pourquoi, qu'il aurait mieux fait de se taire : avant tout, il aimait les beaux-arts, et avec passion, comme il aimait toutes choses; à qui voudrait lui contester même ses titres d'amateur il pourrait répondre qu'il en a reçu quittance : n'avait-il pas payé, par exemple, un tableau de Vernet six cents livres? Le seul luxe qu'il se permît, lui si simple dans sa manière de se vêtir et de se loger, c'étaient les estampes, les plâtres et les tableaux qui ornaient et éclairaient son humble cabinet de travail : « O mon ami, le beau Vernet que je possède!... »

D'aimer ainsi les beaux-arts, cela conduit insensiblement à les comprendre et il n'y a sans doute pas très loin d'un amateur intelligent à un véritable connaisseur. Que faut-il, en effet, pour se connaître en art? il faut avoir vu et comparé entr'eux beaucoup de tableaux, avoir souvent causé avec des artistes : or Diderot connaisssit à peu près tous les artistes de son temps; beaucoup d'entr'eux étaient

ses amis; enfin, lui, le curieux et le questionneur par excellence, et qui s'assimilait si vite n'importe quoi, il visitait, dans leurs ateliers, les Chardin, les La Tour, les Van Loo, les Greuze; il les regardait peindre, les interrogeait et interrogeait leurs esquisses qu'il aimait à comparer avec leurs peintures achevées; il voyait, en un mot, se former sous ses yeux, au milieu des libres discussions de l'atelier, maint chef-d'œuvre ou prétendu tel, sur lequel il serait prêt à parler en connaisseur, le jour où le chef-d'œuvre trônerait, sur son chevalet, au prochain salon. Et ainsi, justes ou faux, il y a déjà grande chance pour que ses jugements soient éclairés et raisonnés, car il est renseigné par des artistes qu'il cite et discute en maint endroit.

Mais il y a plus : il pouvait, sur plus d'un point, renseigner et critiquer les artistes eux-mêmes, parce que des deux choses qui inspiraient les peintres du XVIII^e siècle, à savoir, l'*antiquité* et *la nature,* il connaissait l'*antiquité* mieux qu'aucun peintre et aucun sculpteur de son temps et nous montrerons plus loin quel parti il a su tirer de cette connaissance de la littérature et de la mythologie antiques. Quant à la *nature,* il est un des rares écrivains, au XVIII^e siècle, qui l'aient regardée de près et étudiée chez elle, par exemple, dans ses promenades champêtres à la Chevrette et à Grandval; il a même goûté et esquissé avec assez de bonheur, et cela avant Rousseau, « les endroits solitaires et sauvages ». Il connaissait « les phénomènes de la nature qui suivent le coucher du soleil...., comment les ombres particulières s'affai-

blissent à mesure que l'ombre universelle se fortifie....; ou comment toute la région du ciel opposée au soleil couchant commence à se teindre de violet. » A vivre ainsi, en observateur attentif, au milieu des champs et des bois, il se préparait, sans y songer, à goûter un jour ou à critiquer, à bon escient, les paysages des peintres, selon qu'ils lui sembleraient être l'image, vraie ou fausse, de ce qu'il avait vu et, ne l'oublions pas, de ce qu'il avait admirablement retenu. Car il avait, tout comme un peintre, la mémoire de l'œil et, de même que les sites qui l'avaient frappé, il se rappelait très exactement les physionomies et les jeux de physionomie, les traits de visage et les gestes mêmes qui caractérisent les gens, les originaux surtout, dont il raffolait. En un mot, il promenait ses grand yeux, bien ouverts, sur tout ce qui est caractéristique, vivant et beau, c'est-à-dire précisément sur tout ce qui attire les regards et peut tenter le pinceau d'un artiste. Ajoutons qu'il avait frayé avec toutes les classes de la société; après avoir passé son enfance dans l'intérieur très bourgeois du maître coutelier de Langres, il avait traversé les salons et fréquenté chez les grandes dames; il avait pris plaisir à causer avec les paysans du Grandval et avec les ouvriers de Paris près de leurs métiers.

En résumé, si l'artiste a ce triple objet de représenter, d'une part *la nature*, et d'autre part, dans la société, la *vie physique*, et la *vie morale*, c'est-à-dire des corps qu'il peint surtout par des gestes et des âmes qu'il exprime par des physionomies, personne alors au XVIII[e] siècle n'était mieux préparé

que Diderot à apprécier sur la toile la vérité de ces physionomies et de ces gestes ainsi que de ces reproductions de la nature : il n'avait, pour cela, qu'à comparer l'œuvre d'art à ses observations, aussi minutieuses que précises, à ses nombreux et inaltérables souvenirs.

Nous l'avons mis jusqu'ici en présence de la nature et de la vie, c'est-à-dire en présence des modèles que copie l'artiste. Le voici maintenant devant ces copies même : un beau tableau, une belle statue font la joie de ses yeux et de son âme; son être tout entier vibre et frémit à la vue de ces formes gracieuses, de ces molles ou fières attitudes, de ces ciels lumineux, de ces lointains poétiques; et ce que l'artiste, avec son pinceau, a été pour la nature, son interprète inspiré, il va l'être, lui, la plume à la main, pour l'artiste lui-même, car il éprouve, devant les beautés du tableau, ce que l'artiste a éprouvé devant les beautés de la nature, à savoir, suivant le mot de Poussin, cette « délectation », qui trahit le grand critique comme le grand peintre. Il a, dans ces moments de contemplation, l'âme neuve, la naïveté et la fraîcheur de sensibilité d'un enfant : « O Dieu! si tu vois que jamais la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre...; détruis-les et ramène-moi à ma première pauvreté... Je t'abandonne tout, reprends tout; oui, tout excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet! ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui as fait ce tableau. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite; vois ce

vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle! au-dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés. Vois cette terrasse inégale qui descend du pied des rochers vers la mer. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée?

« Dieu! si tu anéantis cet ouvrage, on dira que tu es un dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes?... Vois cette mère échappée des eaux avec son époux; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre sur son sein... O Dieu! reconnais les eaux que tu as créées! Reconnais-les, et lorsque ton souffle les agite et lorsque ta main les apaise... Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué; seconde leur travail; donne-leur des forces et laisse-moi mon tableau ».

Nous nous bornons à faire, pour le moment, sur ce tableau écrit, qui est peut-être, en son genre, aussi beau que le tableau peint qui l'a inspiré, cette seule réflexion : c'est que, d'éveiller ainsi dans l'âme d'un grand écrivain tel que Diderot, bien plus que des éloges, des émotions qui savent être si éloquentes et qui sont si communicatives, ne vous semble-t-il pas que ce soit déjà là, pour le peintre qui les a fait naître, une des plus douces joies et une des plus hautes récompenses?

Nous verrons bientôt Diderot à l'œuvre. Mais ne vous paraît-il pas, dès maintenant, qu'il a bien, pour parler des choses de l'art, les qualités requises? Cependant, si nous en croyons un des maîtres

de la critique contemporaine, personne ne serait moins fait que lui pour écrire un Salon comme on doit l'écrire et toute sa critique artistique serait « un modèle d'erreur et le contre-pied de la vraie critique d'art ». Notre étude n'aurait aucune portée, si nous nous donnions l'air d'ignorer les graves reproches que M. Brunetière, avec son ordinaire autorité, a faits à notre auteur. Avant donc de mettre sous les yeux du lecteur l'œuvre même de Diderot, laquelle démontrera, croyons-nous, qu'il a bien été le critique d'art que nous avons fait pressentir, il nous faut examiner rapidement les critiques de M. Brunetière, ce que nous ferons, du reste, non en avocat qui défend quand même un trop cher client, mais en simple biographe qui dit tranquillement ce qui lui a paru vrai (1).

Et tout d'abord, nous dit-on, Diderot a parlé des arts en littérateur. — C'est justement pour cela qu'il a créé un genre nouveau, c'est pour cela qu'il a agrandi le domaine littéraire d'une province nouvelle, qui est la critique d'art. Il a fait, pour les beaux-arts, ce qu'ont fait, à la même époque, Montesquieu pour la jurisprudence et Buffon pour l'histoire naturelle; car, tout comme Diderot, Buffon et Montesquieu ont parlé en littérateurs, l'un, des animaux et de la terre, l'autre, des sociétés et de leurs lois. Et ainsi, ces deux derniers écrivains ont été les intermédiaires entre les savants et les profanes et comme les interprètes des premiers auprès des seconds : c'est précisément le rôle qu'a joué Dide-

1. Brunetière : *Nouv. études critiques sur l'hist. de la littérat. franç.* : « Les *Salons* de Diderot ».

rot entre les artistes et le grand public. Les uns et les autres ont conquis à la science, des curieux; et à l'art, des admirateurs; car, sans eux, ces curieux auraient ignoré les conquêtes de la science et de la politique (les livres des spécialistes restant pour eux lettre morte), et ces admirateurs auraient passé indifférents devant des œuvres artistiques de valeur (la foule ayant besoin qu'on l'aide à admirer même un beau tableau et une belle statue).

Diderot n'aurait donc pas été un vrai critique d'art si, s'adressant au grand public, au lieu de parler la langue *littéraire*, c'est-à-dire la langue de tous, il avait eu recours aux formes techniques et à je ne sais quel vocabulaire artistique intelligible aux seuls initiés. Aussi bien est-ce en littérateurs qu'ont parlé, mieux que lui peut-être (mais ce n'est pas la question), en tous cas après lui et d'après lui, les artistes eux-mêmes qui ont écrit sur les beaux-arts de façon à intéresser les profanes. Ici c'est un grand peintre, Eugène Delacroix, qui, voulant nous donner une idée de ce qu'était « la verve » de Rubens, en compare les effets à « des improvisations oratoires », à un discours enlevé de Mirabeau. Là c'est un peintre encore, c'est ce Fromentin lui-même, qu'on oppose comme critique d'art à Diderot et qui nous donne de Rubens la définition suivante : « C'est un lyrique et le plus lyrique de tous les peintres. Sa promptitude imaginative, l'intensité de son style, son rhythme sonore et expressif..... appelez tout cela du lyrisme et vous ne serez pas loin de la vérité. Il y a, en littérature, un mode héroïque entre tous qu'on est convenu d'appeler l'ode.

C'est, vous le savez, ce qu'il y a de plus agile et de plus étincelant dans les formes variées de la langue métrique. Jamais il n'y a ni trop d'ampleur ni trop d'élan dans le mouvement ascensionnel des strophes, ni trop de lumière à leur sommet. Eh bien! je vous citerais telle peinture de Rubens conçue, conduite, scandée, éclairée comme les plus fiers morceaux écrits dans la forme pindarique. »

Si c'est ainsi qu'un *peintre* nous explique d'autres peintres, doit-on reprocher à Diderot d'avoir parlé, lui aussi, en littérateur, des peintres de son temps, et, bien loin de les trahir, ne les a-t-il pas servis auprès du public, en expliquant littérairement, c'est-à-dire clairement, les mérites de leurs tableaux?

Mais on dit plus : Diderot, en présence d'une œuvre d'art, n'aurait pas seulement *parlé,* mais, ce qui serait cette fois une complète aberration du sens esthétique, il aurait *senti* en pur littérateur, confondant ainsi l'art de peindre et l'art d'écrire. « Il n'a pas seulement juxtaposé, nous dit-on, les domaines des deux arts, il les a superposés et il a trouvé que la coïncidence était parfaite. Non-seulement il n'y a rien, selon lui, dans le champ de la peinture, qui ne puisse être transposé dans le champ de la littérature et *réciproquement,* mais de la valeur littéraire d'une toile, il fait l'infaillible mesure de sa valeur pittoresque... Et voici le dernier mot de son esthétique : ôtez l'exécution et ne regardez qu'à l'intention : ôtez la forme et, avec la forme, le fond, car dans toute œuvre d'art digne de ce nom, ils se pénètrent intimement l'un l'autre, et ne regardez qu'à la bonne volonté; ôtez l'art enfin, et ne

regardez qu'au sujet. » — Si Diderot, en effet, s'était trompé à ce point, c'est pour le coup qu'on aurait raison de conclure que « ses *Salons* font peu d'honneur à sa judiciaire. » Mais écoutons-le parler lui-même : Il pense certainement (et a-t-il tort de le penser?) que « ce qui fait bien en peinture fait toujours bien en poésie. » — Mais il ajoute aussitôt : « *Cela n'est pas réciproque*. J'en reviens *toujours* au Neptune de Virgile :

*Summa placidum caput extulit unda.*

Que le plus habile artiste, s'arrêtant strictement à l'image du poète, nous montre (sortant de l'eau) cette tête si belle, si sublime de l'*Enéide*, et vous verrez l'effet sur la toile » (XIX, 73). Cette idée lui est chère, et il a raison d'y revenir et de reprendre l'exemple, si heureusement choisi, du Neptune de Virgile, car, lorsque Lessing voudra marquer *précisément* les limites qui séparent la poésie de la peinture, il ne trouvera rien de mieux que d'emprunter à Diderot cette idée féconde et cet exemple ingénieux.

Un soir, à la campagne, Diderot se répète ces autres vers de Virgile :

*Vere novo gelidus canis cum montibus humor*
*Liquitur et Zephyro putris se gleba resolvit*

Et il ajoute : Je rêvai à la différence des charmes de la peinture et de la poésie, et à la difficulté de rendre, d'une langue dans une autre, les endroits qu'on entend le mieux » (XI, 108).

Diderot se rendait parfaitement compte que le

peintre a une autre matière, d'autres moyens d'expression, une autre langue enfin que le poète : « *L'amour menaçant,* de Carle Vanloo, est une seule figure debout, vue de face : un enfant qui tient un arc tendu et armé de sa flèche, toujours dirigée vers celui qui le regarde, et il n'y a aucun point qui soit en sûreté. Le peuple fait grand cas de cette idée du peintre : c'est une misère à mon sens. Au reste, je ne sais, mon ami, si vous aurez remarqué que *les peintres* n'ont pas la même liberté que *les poètes,* dans l'usage des flèches de l'amour. En poésie, ces flèches partent, atteignent et blessent; cela ne se peut en peinture. Dans un tableau, l'Amour peut menacer de sa flèche, mais il ne la peut jamais lancer sans produire un mauvais effet. Ici le physique répugne; on oublie l'allégorie, et ce n'est plus un homme percé d'une métaphore, mais un homme percé d'un trait réel qu'on aperçoit. » Et ailleurs : « Ils ne veulent pas (les peintres) que Vénus s'arrache les cheveux sur le corps d'Adonis, ni moi non plus. Cependant le poète (Ovide) a dit :

*Inornatos laniavit Diva capillos*
*Et repetita suis percussit pectora palmis.*

D'où vient cela, si ce n'est que les coups qu'on imagine (en poésie) blessent moins que ceux qu'on voit (en peinture)? »

Diderot avait-il maintenant la naïveté de croire qu'en peinture « l'intention, la bonne volonté est *tout?* » En cent endroits de ses *Salons,* au contraire, il malmène les peintres qui ont plus de bonne volonté que de talent, qui avaient mis la main sur

un beau sujet, mais que l'exécution a trahis ; il leur conseille de se faire maçons ou cordonniers et il renvoie cavalièrement leurs œuvres, très bien intentionnées, mais très mal peintes, au pont Notre-Dame. « Est-ce qu'on tente un sujet pareil quand on est une pierre ? M. Briard, faites des souliers. » Et ceci sur *la Force de l'Union ou la Flèche rompue par le plus jeune des enfants de Scilurus*, par Hallé : « Belle leçon du roi des Scythes expirant ! jamais plus belle leçon ne fut donnée ; jamais plus mauvais tableau ne fut fait ;... pauvre, mou de touche, papier barbouillé sous la presse de Gautier. »

Faut-il admettre enfin que Diderot « fait de la valeur *littéraire* d'une toile l'infaillible mesure de sa valeur *pittoresque* », parce qu'il ne demanderait « à un tableau que des émotions littéraires ? » Mais quand on se préoccupe, comme il le fait pour chaque tableau, du dessin, de la couleur et de la manière du peintre, n'est-ce pas vraiment des émotions *artistiques* qu'on éprouve et qu'on cherche à faire éprouver au lecteur, et ne s'efforce-t-on pas tout au moins de comprendre et de goûter en artiste ce qu'on décrira après en littérateur ? Il suit de là que le sujet n'est pas tout pour Diderot, mais qu'au contraire il n'est rien sans l'exécution.

La vérité, et que nous ne songeons pas à dissimuler, c'est que le sujet a une trop grande importance à ses yeux ; mais aussi avait-il la même importance pour les peintres de son temps. On a fait remarquer (1) les titres baroques de certains

1. Faguet, *XVIII[e] siècle* (Diderot).

tableaux du XVIIIe siècle : « le Clergé ou la Religion qui converse avec la Vérité »..... « La Justice que l'Innocence désarme et à qui la Prudence applaudit. » Et on aurait pu ajouter que, du peintre qui a conçu de pareils sujets et de Diderot qui en parle, parfois pour les critiquer, le plus littérateur n'est pas Diderot. Et qu'on veuille bien réfléchir que ce n'est pas seulement alors les plus mauvais peintres qui font dire à leur pinceau des choses bonnes tout au plus à être chantées en mauvais vers, mais que les plus grands ou les plus goûtés, un Greuze, un Joseph Vernet, mettent dans leurs peintures des intentions littéraires ou même des pensées morales. Pour Greuze, il suffit, sans doute, de le nommer, et par exemple, son « mauvais fils puni » qui fit courir et pleurer tout Paris, n'a besoin d'aucun commentaire, le titre seul étant, ce que précisément le tableau prétendait être, suffisamment *éloquent*. Mais Vernet lui-même, son originalité n'est-elle pas d'avoir introduit le drame humain dans le paysage et n'a-t-on pas dit justement de lui « qu'il ne peint pas supérieurement, mais qu'il émeut, charme et séduit. Il parle peu aux sens, mais il parle au cœur et à l'esprit;..... ses œuvres ont un caractère *littéraire* (1). » Et ainsi Diderot serait presqu'excusable, même s'il avait *senti* en littérateur une peinture qui était à ce point littéraire. En effet, si vous le voyez comparer un beau tableau à un « beau poème, » c'est que, indubitablement, l'artiste a voulu être poète, un pinceau à la main; et s'il dit de telle toile ou même de telle

1. *Joseph Vernet*, par L. Lagrange, Didier, 1864, p. 314.

statue, qu'elle « a du sens », c'est aussi le mot juste qui doit venir sous sa plume, puisque le peintre, La Grenée, par exemple, a voulu nous montrer « L'amour des arts consolant la Peinture des écrits ridicules et envenimés de ses ennemis, » ou que le sculpteur, Falconet, a cru être spirituel en mettant un cœur entre les mains de l'Amitié. Enfin de combien de tableaux, à la fois poétiques et libertins du XVIII^e^ siècle, l'auteur des Salons n'était-il pas fondé à dire que c'étaient « de petites odes tout à fait anacréontiques? » Diderot comprend donc et loue les artistes de son époque comme la plupart d'entr'eux voulaient être compris et loués et il est bien le critique que méritaient les La Grenée, les Falconet et les Greuze.

Mais alors, critique d'art bon pour le XVIII^e^ siècle, devra-t-il aller rejoindre dans un oubli mérité tant d'artistes de son époque qu'il a étudiés et même loués ? N'a-t-il plus rien à nous dire, à nous lecteurs du XIX^e^ siècle, et est-ce vraiment, comme on l'affirme, « le contre-pied de ses *Salons* », que devraient prendre, pour bien faire, les critiques de notre temps? Oui, si la peinture contemporaine était elle-même le contre-pied de la peinture du XVIII^e^ siècle, ou si celle-ci était une exception dans l'histoire de l'art français. Mais il n'en est rien; les Vien, les La Grenée et les Greuze n'ont fait qu'exagérer les défauts (ou les qualités, c'est ce que nous verrons), de notre peinture nationale. Ce n'est pas, en effet, au siècle seul de Voltaire, c'est à l'époque classique, et c'est aussi à celle du romantisme et du réalisme, c'est-à-dire, en tous temps, que la pein-

ture française a prétendu *dire* quelque chose, ou, mieux encore, dire, dans sa langue, la même chose que disait, dans la sienne, la littérature du moment. C'est, par exemple, au siècle de Descartes, un Poussin, qui peint en philosophe, tant il a mis « de profondeur d'esprit » dans ses tableaux d'histoire. C'est encore, à la même époque, ce maître paysagiste, Claude Lorrain, si sensé et si poète à la fois, qu'on a pu comparer ses toiles classiques à *Esther* et à *Bérénice* (1). Et ne suffit-il pas ici de rappeler que le nom d'Eugène Delacroix est associé au nom de Victor Hugo et au mouvement romantique, tout comme les peintures réalistes de Courbet annoncent les romans naturalistes de Zola? Que prouvent tous ces rapprochements? D'abord que, chez nous, littérature et beaux-arts marchant du même pas et obéissant à une inspiration commune, il est plus facile à un littérateur, comme Diderot, de comprendre des tableaux où il retrouve l'idéal qu'il poursuit lui-même dans ses œuvres littéraires. N'est-il pas certain, par exemple, que les toiles de Greuze sont de vrais romans à la Diderot? Mais il y a plus : tous ces grands noms de peintres, que nous avons cités, prouvent encore que de tout temps, « l'élément dramatique ou romanesque, historique ou sentimental, a contribué chez nous presque autant que le talent des peintres au succès de leurs ouvrages (2). » C'est que, pour aller au fond des choses, nos grands peintres sont tous des penseurs. C'est que « la peinture française est aussi peu technique

1. Fromentin, *Les grands maîtres d'autrefois*, p. 272.
2. Fromentin, *ibid.*, p. 203.

que possible; elle parle la langue, non d'un art spécial, mais la langue commune des idées (1). » Et il serait facile de montrer que notre sculpture a toujours eu les mêmes visées et la même ambition. Pour elle la beauté matérielle est moins un but qu'un moyen pour exprimer des pensées. Nos artistes valent-ils mieux pour cela ou sont-ils moins grands que les artistes étrangers, que les Hollandais, par exemple, qui ont moins d'imagination, mais plus de facultés picturales que nous? Délicate question et qu'il nous appartient, moins qu'à tout autre, de vouloir résoudre. Seulement, puisqu'on oppose les peintres hollandais à nos peintres psychologues et à leur digne critique, Diderot, nous allons faire le lecteur lui-même juge du débat qu'on établit entre les deux écoles. On affirme que la vraie peinture se passe de *sujet* et l'on donne, pour garant de cette assertion, l'auteur des *Maîtres d'autrefois* : « Dans la peinture proprement pittoresque et anecdotique des Hollandais, on n'aperçoit, dit Fromentin, pas la moindre anecdote. Aucun sujet bien déterminé, pas une action qui exige une composition réfléchie, expressive, particulièrement significative, nulle invention, aucune scène qui tranche sur l'uniformité de cette existence des champs et de la ville, plate, vulgaire, dénuée de passion, on pourrait dire, de sentiments. »

A quoi nous répondrons que, quel que soit l'incontestable mérite des Wouverman, des Berghem et des Ostade, on peut pourtant imaginer une autre

1. La peinture française et son histoire, par H. Delaborde, (*R. des Deux-Mondes*, 1854, p. 1114).

façon, ne craignons pas de dire, une façon plus noble et plus haute, de comprendre la peinture. Car enfin, boire, fumer et danser, traire les vaches et les mener paître, sans songer à rien, tout cela peut avoir du charme, même en peinture, mais il doit être permis à un peintre de mettre un peu plus d'idée que cela dans ses tableaux. Nous nous en rapportons à Fromentin lui-même qu'à notre tour nous demandons à citer. Il dit, à propos de cette même école hollandaise : « On est toujours tenté de questionner ces peintres insouciants et flegmatiques et de leur dire : Il n'y a donc rien de nouveau? rien dans vos étables, rien dans vos fermes et vos maisons? Il a fait grand vent, le vent n'a donc rien détruit?... Les enfants naissent, il n'y a donc pas de fêtes? ils meurent, il n'y a donc pas de deuil? Vous vous mariez, il n'y a donc pas de joies décentes? On ne pleure donc jamais chez vous? Vous avez été amoureux, comment le sait-on? Vous avez pâti, vous avez compati aux misères des autres; vous avez eu sous les yeux toutes les plaies de la guerre, toutes les peines, toutes les calamités de la vie humaine : où découvre-t-on que vous avez eu un jour de tendresse, de chagrin, de vraie pitié? Votre temps a vu des querelles, des passions, des duels : de tout cela que nous montrez-vous? » (1).

Il est donc permis, tout en admirant l'habileté de main des Hollandais, de leur préférer des artistes qui ont quelque chose, soit d'intéressant, soit de délicat à nous dire, et qui, suivant le mot de notre

1. (*Les Maîtres d'autrefois*, p. 200).

vieux Chardin, ne peignent pas seulement avec leurs yeux, mais avec leur âme. Or, si c'est ainsi que peignent généralement les artistes français, Diderot est alors un critique d'art bien français; que ce soit là son grand tort, c'est bien possible; mais, pour nous le persuader, il faudrait d'abord avoir démontré que nos peintres se trompent tout les premiers quand ils croient que la peinture est l'art de parler à l'âme par l'entremise des yeux.

Si nous consultons là-dessus les maîtres les plus justement écoutés de l'école contemporaine, ce n'est ni la pensée, ni même le *sujet* qu'on paraît vouloir proscrire de la peinture. Parlant des concours annuels pour le prix de Rome, l'éminent professeur au Collège de France, M. Guillaume, disait : « Sur un nombre considérable de prétendants, il y en a toujours plusieurs qui annoncent toutes les qualités qui font le *peintre d'histoire;* les meilleurs dons du génie français, ceux dont relèvent *l'ordonnance et l'expression morale des sujets* restent le partage d'une certaine élite... » Et voici sur la *peinture de genre :* « les *sujets* ne sont pas toujours choisis avec goût (en 1879) et il y a souvent dans l'action quelque chose de double. » Quant au *paysage* il est, dit-on, vraiment sincère, cependant nos paysagistes n'échappent pas à la critique : « trop souvent les *motifs* qu'ils traitent sont d'une insignifiance absolue. Or, c'est dans le paysage et la nature morte que l'abus de la pratique est particulièrement sensible. Là, en effet, l'importance de ce que l'on nomme l'*idée* étant, bien à tort, considérée comme secondaire, l'artiste peut se croire

autorisé à faire, avant tout, preuve de dextérité. Mais c'est toujours le même péril : la matière se substitue à l'esprit » (1).

Si nous avons pu, en des choses aussi importantes que la façon d'expliquer un peintre et de comprendre le but même de l'art, invoquer, en faveur de Diderot, l'exemple et les paroles même de deux critiques d'art, tels que Fromentin et M. Guillaume, cela ne montre-t-il pas que, par leurs tendances et leurs idées générales, *les Salons* de Diderot ne sont pas si contraires qu'on l'a dit à la vérité artistique ?

Venons maintenant aux détails et aux preuves : sans nul doute, Diderot s'est trompé sur la valeur de certaines toiles et même de certains artistes (mais où est le critique infaillible) ? En revanche la postérité a ratifié beaucoup de ses jugements et parfois même l'histoire de l'art désespère de parler de certains peintres mieux que n'a fait l'auteur des *Salons*. « Diderot, dit par exemple M. Paul Mantz, adorait *les Desserts* de Chardin, et il en a si bien parlé qu'on ne saurait rien dire après lui » (2).

Si l'on prend la peine de contrôler *les Salons* par l'*Histoire des Peintres*, de Charles Blanc, on constate que sur une foule de tableaux et de peintres, Diderot a dit et bien dit ce qu'il y avait à en dire. Nous nous contenterons ici de relever certaines appréciations générales, dont on peut saisir toute la portée, sans même avoir sous les yeux les toiles

1. Eug. Guillaume : *Etudes sur l'art antique et moderne*. Didier, 1888, p. 226, 328.
2. *Gaz. des Beaux-Arts*, 2e période, IV, 17.

qui les ont inspirées, et sans avoir besoin aussi de confronter Diderot avec ceux qui ont parlé, après lui, des mêmes choses que lui. Nous disions, au début de cette étude et quand nous cherchions à établir, par avance, les titres de Diderot à faire de la critique d'art, que des deux sources d'inspiration où puisaient les artistes de son temps, *la nature* et *l'antiquité,* il avait mieux que personne au XVIIIe siècle (avant Rousseau) observé la nature et qu'il connaissait l'antiquité mieux qu'aucun peintre de son temps : et la présomption tout au moins était qu'il pourrait parler avec quelque compétence des scènes de la nature et de l'histoire qui alors faisaient l'objet de la plupart des tableaux. Il nous reste à montrer que, dans la pratique, il a souvent pensé juste.

Voyons la *nature* et, d'abord, le paysage : il dit, à propos de Boucher : « Je vous défie de trouver, dans toute une campagne, un seul brin d'herbe de ses paysages... Et puis il est d'un gris de couleur et d'une uniformité de ton qui vous ferait prendre sa toile, à deux pieds de distance, pour une couche de persil ocupée en carré. C'est un faux bon peintre. Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que les *concetti* ». Si Diderot a le tort (il est de son temps), de trop admirer le paysage dramatique à la Vernet, il a aussi le mérite, qu'on ne saurait trop louer chez un naturaliste tel que lui, de comprendre que le paysage ne doit pas être une imitation exacte et servile de la nature. Déjà en 1748 (*Bijoux indiscrets*), il avait dit : « La nature nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont

vraies, mais toutes ne sont pas belles. Or, le beau seul étant l'objet de l'art, il y a une autre règle que l'imitation de la nature ». Il dira plus tard, sur le même sujet, ce mot profond : « Il faut que l'artiste ait dans l'imagination quelque chose d'ultérieur à la nature ». En songeant à l'*Antinoüs* et à la *Vénus de Médicis* il se dit qu'on « n'a jamais rencontré dans la nature des figures aussi belles et aussi parfaites », et, en présence d'un très beau site, il le corrige en idée ou le complète et c'est ce qu'il appelle « substituer l'art à la nature ».

Voici ensuite sur la nature animée. Un exemple suffira pour montrer combien Diderot a le sens des attitudes vraies et des gestes naturels. A propos d'un tableau de Vien (*Psyché qui vient avec sa lampe surprendre et voir l'Amour endormi*), il dit : « Les deux figures sont de chair, mais elles n'ont pas la grâce et la délicatesse qu'exigeait le sujet... Psyché n'est point cette femme qui vient en tremblant sur la pointe du pied... Ce n'est pas assez de me montrer dans Psyché la curiosité de voir l'Amour, il faut que j'y aperçoive encore la crainte de l'éveiller. Elle devrait avoir la bouche entr'ouverte et craindre de respirer... Oh ! que nos peintres connaissent peu la nature ! La tête de Psyché devrait être penchée vers l'Amour, le reste de son corps penché en arrière, comme il est lorsqu'on s'avance vers un lieu où l'on craint d'entrer et dont on est prêt à s'enfuir, un pied posé et l'autre effleurant la terre. Et cette lampe, en doit-elle laisser tomber la lumière sur les yeux de l'Amour? Ne doit-elle pas la tenir écartée et interposer sa main,

pour en amortir la clarté? Ces gens-là ne savent pas que les paupières ont une certaine transparence; ils n'ont jamais vu une mère qui vient, la nuit, voir son enfant au berceau, une lampe à la main et qui craint de l'éveiller ».

Après la Nature, voici l'*Antiquité* : nous n'entendons pas, par là, l'art antique, trop mal connu alors, mais l'histoire de la littérature et de la mythologie anciennes, toutes choses qu'il était utile à un critique d'art de bien connaître, puisqu'en ce temps les peintres, suivant le mot même de Diderot, se jetaient dans la mythologie païenne. Prenons ce tableau mythologique de La Grenée, *Bellone présentant à Mars les rênes de ses chevaux* : « Où donc, s'écrie Diderot, est le caractère du dieu des batailles?... Comment reconnaître, dans ce morceau, le dieu dont le cri est comme celui de dix mille hommes? Comparez ce tableau avec celui du poète qui dit : « Sa tête sortait d'entre les nuées, ses yeux étaient ardents, sa bouche entr'ouverte, ses chevaux soufflaient le feu de leur narine et le feu de sa lance perçait la nue... » Et cette Bellone, est-ce là la déesse horrible qui ne respire que le sang et le carnage, dont les dieux retiennent les bras retournés sur son dos et chargés de chaînes qu'elle secoue sans cesse, et qui ne tombent que quand il plaît au ciel irrité de châtier la terre? » — Et enfin ceci, plus expressif encore et, comme tantôt, parfaitement justifié, puisque le peintre rappelle, pour son malheur, le poète dont il s'est si mal inspiré, et dont Diderot, qui sait son Homère par cœur, va se servir pour le juger : « Quoi! C'est là

cette tête majestueuse, cette fière Junon? Vous vous moquez, M. de La Grenée, je la connais, je l'ai vue cent fois chez le vieux poète. La vôtre, c'est une Hébé, c'est une Vestale, c'est Iphigénie, c'est tout ce qu'il vous plaira... Et ce Jupiter-là, c'est celui qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses noirs sourcis ?

Est-ce que Morphée ne pouvait être mieux désigné que par ses ailes de nuit? Et le lieu de la scène où en est le merveilleux et le sauvage? Où sont ces fleurs qui sortirent subitement du sein de la terre pour former un lit à la déesse, un lit voluptueux au milieu des frimas, de la glace et des torrents? Où est ce nuage d'où tombaient des gouttes argentées, qui descendit sur eux et les enveloppa? Vous allez me faire relire l'endroit d'Homère, et vous n'y gagnerez pas. « Le dieu qui rassemble les nuages dit à son épouse : « Rassurez-vous, un nuage d'or va vous envelopper, et le rayon le plus perçant de l'astre du jour ne vous atteindra pas. » A l'instant, il jeta ses bras sacrés autour d'elle. La terre s'entr'ouvrit et se hâta de produire des fleurs... Le père des dieux et des hommes, enchaîné par l'Amour et vaincu par le Sommeil, s'endormit ainsi sur la cime escarpée de l'Ida ; et Morphée s'en allait à tire d'aile vers les vaisseaux des Grecs, annoncer à Neptune qui ceint la terre, que Jupiter sommeillait. »

Parlerons-nous maintenant des dissertations de Diderot sur la moralité ou l'immoralité de certaines toiles ? Sans nul doute, il se trompe, quand il enseigne que l'art doit prêcher la vertu. Mais a-t-il

tort aussi, quand il reproche si vivement à Boucher de corrompre les mœurs, et ne devons-nous pas le féliciter hautement, lui, l'auteur des *Bijoux indiscrets,* d'avoir eu assez le souci de la dignité de l'art pour s'indigner à mainte reprise, et de toute son âme, contre les « petites infâmies » d'un Baudouin, par exemple, contre « ces tableaux bons pour de petits abbés, de petites maîtresses, de gros financiers et autres personnages sans mœurs et d'un petit goût... Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. » Et ainsi d'être lettré, ou même moraliste, en mainte circonstance, cela l'a très heureusement inspiré, bien loin de lui cacher les mérites, même pittoresques, d'un beau tableau.

Et enfin, d'être philosophe, quand on sait toutefois reléguer la métaphysique à l'arrière-plan ou la laisser planer bien au-dessus des réflexions artistiques, cela peut donner, pour parler le langage des peintres, plus d'air et de lointain à la critique d'art; et si l'on voit les maîtres contemporains ne pas craindre de développer, dans un compte rendu de Salons, mainte thèse fort abstraite sur l'idéal ou même approfondir l'Esthétique de Hégel (1), nous n'en voudrons pas non plus à Diderot de rechercher à son tour (sans être plus heureux que ses devanciers, ni peut-être que ses successeurs), ce que c'est que le beau, et d'avoir abordé maint autre problème ardu d'esthétique.

C'est l'esthéticien, en tous cas, qui, à l'époque où tant de sculpteurs, confondant deux arts différents,

1. Eug. Guillaume, *ibid.*, p. 232.

s'escrimaient à peindre avec leur ciseau, a tracé, d'une main ferme et en un fragment inoubliable, les frontières qui séparent la sculpture de la peinture : « La peinture ne s'adresse qu'aux yeux. En revanche la sculpture a certainement moins d'objets et moins de sujets que la peinture. On peint tout ce qu'on veut. La sévère, grave et chaste sculpture choisit. Elle joue quelquefois autour d'une urne ou d'un vase; même dans les compositions les plus grandes et les plus pathétiques on voit, en bas-relief, des enfants qui folâtrent sur un bassin qui va recevoir du sang humain; mais c'est encore avec une sorte de dignité que la sculpture joue. Elle est sérieuse, même quand elle badine. Elle exagère, sans doute; peut-être même l'exagération lui convient-elle mieux qu'à la peinture. Le peintre et le sculpteur sont deux poètes; mais celui-ci ne charge jamais. La sculpture ne souffre, ni le bouffon, ni le burlesque, ni le plaisant, rarement même le comique. Le marbre ne rit pas. Elle s'enivre pourtant avec les faunes et les sylvains; elle a très bonne grâce à aider les satyres à remettre le vieux Silène sur sa monture, ou à soutenir les pas chancelants de son disciple. Elle est voluptueuse, mais jamais ordurière. Elle garde encore dans la volupté je ne sais quoi de recherché, de rare, d'exquis, qui m'annonce que son travail est long, pénible, difficile; et que, s'il est permis de prendre le pinceau pour attacher à la toile une idée frivole qu'on peut créer en un instant et effacer d'un souffle, il n'en est pas ainsi du ciseau qui, déposant la pensée de l'artiste sur une matière dure, rebelle et d'une éternelle

durée, doit avoir fait un choix réfléchi, original et peu commun. Le crayon est plus libertin que le pinceau, et le pinceau plus libertin que le ciseau. La sculpture est une muse violente, mais silencieuse et cachée. »

Tout cela est fort beau, dira-t-on, mais la plus belle esthétique du monde n'apprend pas la peinture et il est certain qu'à tous ceux qui veulent, comme M. Brunetière, que les *peintres* seuls soient admis à parler des peintres, Diderot ne peut pas répondre : *anch'io son pittore.* Mais nous pouvons répondre pour lui que si, pour apprécier des tableaux, il fallait en avoir fait soi-même, il faudrait peut-être, suivant le même principe, avoir fait des romans et des drames pour oser critiquer les dramaturges ou les romanciers et, tout de même, être théologien et philosophe pour avoir le droit d'écrire sur Port-Royal (comme Sainte-Beuve) ou sur Schopenhauer (comme M. Brunetière). Admettons, si l'on veut, que le roman et le drame, que la philosophie et même la théologie, que tout cela soit, puisqu'on l'écrit et l'imprime, de la littérature et puisse être regardé, à ce titre, comme gibier de critique littéraire. Mais il n'en est peut-être pas de même de la guerre ou de la diplomatie et dès lors, à un historien qui, de son cabinet de travail, prétend nous raconter des batailles et des négociations diplomatiques, ne faudra-t-il pas lui demander tout au moins d'avoir été quelque chose comme chef d'escadron ou attaché d'ambassade ? En réalité, l'historien fait ce qu'a fait Diderot : il voit des gens du métier, se fait expliquer le détail des choses et,

comme il a réservé sa libre critique, il sait ensuite exprimer, sur tel grand homme de guerre ou tel diplomate célèbre, une opinion qui peut être tout aussi motivée et qui a bien des chances pour être plus impartiale et plus haute que tout ce que disent d'ordinaire, les uns des autres, les gens du métier. Car, s'il s'agit d'écrire un Salon, quel sera le peintre, je ne dis pas seulement assez exempt de jalousie et de parti-pris, mais assez détaché de ses théories, assez impersonnel (alors que rien n'est plus personnel que la peinture), pour porter, dans ses jugements sur des toiles qui lui auront disputé le prix, ce désintéressement, cette largeur de vues, cette hospitalité du goût enfin, dont est capable celui qui, en jugeant les autres, ne risque jamais de se juger lui-même? On dit que Ingres éprouvait, à l'égard de Delacroix, le même genre de répulsion que certaines femmes ressentent à la vue d'une araignée. Or, il n'y a pas d'artiste qui n'ait son Delacroix et qui, inversement, n'aime chez les autres, surtout s'ils sont morts, ce qu'il croit bien faire lui-même. Qu'on lise, par exemple, le récit d'une de ces conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture, au XVII^e siècle, dont M. Brunetière nous dit que « c'est de la critique d'art faite par des *artistes* cent ans avant que Diderot se soit emparé du genre pour le corrompre. »

« A la quatrième conférence la guerre éclata : Mignard, parlant de la *Sainte-Famille*, de Raphaël, y avait loué particulièrement le maître d'avoir terminé les figures de ses contours sur les parties qui leur servent de fond, sans s'être servi de reflets

très sensibles. Quelqu'un de la compagnie prit feu là-dessus et déclara que, « bien loin de condamner les reflets dans un ouvrage, ils y devaient être exactement observés; que Titien avait toujours ainsi fait et que cette omission des reflets, dans un tableau de Raphaël, était un manquement qu'on ne saurait excuser... ; » aux séances suivantes la discussion s'envenima. Un peintre, Blanchard le neveu, prit le parti de la couleur contre le dessin..., et Le Brun, au contraire..., la cause du dessin contre la couleur. Les choses allèrent assez loin pour qu'il devînt prudent d'interrompre les conférences » (1). Qu'on nous vante, après cela, les jugements instructifs de Messieurs les peintres sur leur art et sur leurs confrères !

La vérité est que, quand on est un vrai peintre, on est, par tempérament, le contraire d'un vrai critique; et ce n'est pas seulement parce qu'ici, comme ailleurs, celui qui a assez d'inspiration et de fougue pour créer, n'a pas assez de sang-froid pour juger; mais c'est aussi parce qu'un vrai et grand peintre a sa manière à lui de sentir et de voir et que, ce qu'il sent, il le sent si vivement, ce qu'il voit, il le voit si exclusivement, que les sensations et les visions différentes de la sienne ne lui sont pas seulement étrangères, elles lui sont antipathiques, car elles semblent contredire ou railler ce qu'il s'attache à exprimer lui-même. N'a-t-on pas accusé Diderot de s'être trop souvenu çà et là de telle remarque ironique ou méchante échappée à quelqu'un de ses amis, à Cochin ou à Falconet, et

1. (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1883).

d'avoir parfois « pris la sévérité de ses opinions dans une rivalité de confrères? » (1) Que serait-ce donc si, au lieu d'être seulement l'ami de ces charitables confrères, il avait été lui-même de la confrérie, et se figure-t-on, par exemple, avec quelle bienveillante impartialité nous aurait parlé des dessinateurs et des peintres le « malicieux » Cochin, ou encore quelle aménité aurait mise, dans ses jugements sur les sculpteurs, cet intraitable Falconet que Diderot appelait le Jean-Jacques de la sculpture? Précisément, dans son Salon de 1775, Diderot a fait parler un peintre, retour de Rome, et dont l'Académie a refusé les tableaux. Il nous le présente « jetant partout un coup d'œil rapide et sévère et très résolu de ne rien approuver ». Ce qu'il cherche au Salon, ce n'est pas des confrères à apprécier, mais des « victimes » à exécuter. Diderot, par cet exemple, nous a appris, sans y songer, à estimer à leur prix les critiques d'art qui ne sont pas des artistes.

On nous objectera qu'il y a eu au monde *un* Fromentin : en effet, depuis je ne sais combien de siècles qu'il y a, d'un côté, des hommes qui écrivent, et, de l'autre, des hommes qui peignent, un homme s'est rencontré qui a été à la fois grand peintre et grand critique, et un noble et délicat esprit par dessus le marché. Mais n'est-ce pas le cas de dire ici que cette exception, parce qu'elle est à peu près unique et miraculeuse, ne fait que confirmer la règle, et, en attendant qu'un nouveau Fromentin se lève dans l'art et la littérature pour

1. De Goncourt : *L'Art au XVIII[e] siècle*, 1[re] série, 238.

peindre la *Chasse au Faucon* de la même main qui écrivit *Dominique* et les *Maîtres d'autrefois*, qui donc nous dira, car c'est là l'office du critique d'art, ce qu'il faut penser de nos peintres et de leurs tableaux ? Répliquera-t-on peut-être qu'on ne demande pas au critique d'art, tel qu'on le conçoit, d'avoir peint la *Madone sixtine*, et qu'il lui suffit d'avoir tenu un pinceau et brossé quelques toiles vaille que vaille ? On s'empare, en effet, d'un regret exprimé par Diderot et on lui fait un crime de n'avoir pas eu, comme il le dit, « le pouce passé quelque temps dans la palette ». Nous accorderons, si l'on veut, que, s'il avait connu, pour l'avoir pratiquée, la technique de la peinture, il eût parfois jugé et parlé un peu autrement ; mais nous ne pensons pas que la physionomie générale de ses *Salons* eût été transformée par cela seul que, à force de barbouiller des toiles, il aurait réussi à ébaucher quelques croûtes — dont il se serait probablement vengé sur des confrères plus heureux. C'est qu'en effet l'éducation de l'œil est autrement nécessaire que celle de la main à un critique d'art, et même la première seule lui est vraiment indispensable. Or, si Diderot n'a pas l'art de peindre, il a l'art de voir, sur lequel s'appuie l'art de peindre et nous avons montré comment il avait exercé et affiné la sagacité naturelle de son œil.

Aussi, voyez comme il saisit et relève les défauts ou les mérites d'une toile ! comme il est sensible à ce que Delacroix appelle la poésie de la forme et de la couleur ! Et ce qu'il voit et sent et même ce qu'il rêve devant une toile, il sait le dire mieux que

personne avant lui, artiste ou non, ne l'avait su dire.

Et d'abord il nous fait *voir* un tableau; ce qui paraît assez facile, mais ce qui est, en réalité, aussi difficile à un critique d'art qu'il l'est à un critique dramatique de nous faire *assister* à une pièce de théâtre. C'est qu'il saisit admirablement, d'un coup-d'œil prompt et sûr, l'ensemble d'une toile, sent tout de suite, avec ce don merveilleux du groupement, dont il a même abusé, si chaque chose est bien à sa place et chaque personnage bien à son rang; puis, venant aux détails, il nous fait admirer tel air de tête, naïf ou gracieux, qu'il nous peint à son tour avec cette plume ou ce pinceau qu'il avait « trempé dans les couleurs de l'arc-en-ciel; » il loue cette attitude naturelle ou ce geste expressif et il nous le dessine lui-même d'un trait ferme et pittoresque; poussé par cette chaude sympathie, qui est le fond de son être, il s'intéresse à ces personnages peints qui sont pour lui des vivants, que dis-je? des amis, car il les a vus et aimés dans le monde alors qu'ils étaient revêtus de chair, il les reconnaît tout de suite, tant ils sont vrais; et, peu à peu, entr'ouvrant leurs lèvres, il cause avec eux, naïvement, sérieusement; toujours curieux et indiscret, il nous traduit leur regard et leur sourire, il nous raconte même, tout ému, leurs aventures et le secret de leur âme. Le voici devant le tableau de Greuze, *La jeune fille qui pleure son oiseau mort* : « La pauvre petite est de face; sa tête est appuyée sur sa main gauche, l'oiseau mort est posé sur le bord supérieur de la cage, la tête pendante, les ailes

traînantes, les pattes en l'air..... La pauvre petite! ah! qu'elle est affligée! comme elle est naturellement placée! que sa tête est belle!... oh! la belle main! voyez la vérité des détails de ces doigts, et ces fossettes, et cette noblesse, et cette teinte de rougeur dont la pression de la tête a coloré le bout de ces doigts délicats!... Mais, petite, votre douleur est bien profonde, bien réfléchie! que signifie cet air rêveur et mélancolique? quoi! pour un oiseau! çà, petite, ouvrez-moi votre cœur! est-ce bien la mort de cet oiseau qui vous retire si fortement et si tristement en vous-même? vous baissez les yeux, vous ne me répondez pas;... eh bien! je le conçois, il vous aimait... »

Et, encore une fois, que Diderot ait eu tort d'admirer si vivement ce tableau et d'autres semblables, ou même pires, je n'y contredis pas, mais outre qu'ici il avait tout son siècle pour complice de son admiration, ce qui l'excuse bien un peu, quand il se serait trompé plus souvent ou même plus lourdement dans ses critiques, cela n'empêcherait pas celles-ci d'être, dans leur ensemble, par la finesse des aperçus, par la sincérité et la fraîcheur des impressions artistiques, et surtout par cet heureux essai d'une langue *si littéraire et si picturale* à la fois, une incontestable et une glorieuse nouveauté dans la littérature française.

Et maintenant, si l'on nous reprochait d'avoir trop insisté sur les mérites des *Salons*, nous pourrions répondre que, puisqu'on n'en veut voir que les lacunes et les défauts, il nous appartenait peut-être d'en montrer surtout les beautés et d'en faire

valoir l'originalité. Nous pourrions dire encore que nous avons aimé, en parlant de Diderot, à nous souvenir qu'il prêchait et pratiquait l'indulgence dans la critique, qu'il se plaisait à répéter ce mot de Chardin : « De la douceur, Messieurs, de la douceur ! » que « louer était le penchant de son cœur », et qu'enfin les critiques qui ont pour enseigne à leur boutique, comme Grimm, un houx par trop piquant, il les exhortait à ne pas tant se plaire à condamner et à exécuter les gens, de peur qu'on ne les prît pour « les lieutenants criminels de l'univers ».

Mais nous dirons simplement, parce que cela tranche tout, que lorsqu'on a affaire, en littérature, à un *créateur*, on ne lui demande pas d'avoir *d'emblée* porté à sa perfection le genre qu'il a créé : Diderot donc, si l'on veut, n'est pas un critique d'art parfait, mais il est bien historiquement notre premier grand critique d'art.

# CHAPITRE V

## LE PHILOSOPHE.

Avant d'examiner, dans son ensemble, l'œuvre philosophique de Diderot, il nous faut répondre à cette question que beaucoup se sont déjà posée : Diderot est-il vraiment un philosophe ? Sans doute il n'est resté étranger à aucune des graves questions que le XVIIIe siècle a, sinon patiemment étudiées, du moins très hardiment tranchées, et il n'a manqué lui-même ni de hardiesse, ni, ce qui vaut mieux, d'originalité dans les hypothèses et les boutades dont il a, de sa main prodigue, semé ses œuvres philosophiques ; mais des vues, ingénieuses ou profondes, peuvent faire un humoriste ou même un penseur distingué ; elles ne font pas un sérieux philosophe. Pour mériter ce dernier titre, il faut savoir, avant tout, s'absorber et comme s'enfermer pour un temps dans certaines questions qui ne cesseront pas de vous séduire et que vous ne cesserez pas de creuser. C'est aussi ce que Diderot a su faire. Indépendamment des mille sujets, dans lesquels il n'a fait que des excursions trop rapides pour nous arrêter (et d'ailleurs nous connaissons le dilettante), il y a, dans le domaine de la philosophie, une province à part où il a su, sinon se fixer, il en était

incapable, du moins s'arrêter assez souvent et assez longtemps pour la fouiller plus avant que n'a fait aucun de ses contemporains : nous voulons parler de l'explication, ou, comme on dira plus tard, de la philosophie de la nature. Ce qu'il nous faut donc ici interroger, ce sont les études, vraiment réfléchies, qu'il a consacrées à son sujet favori, parce que c'est là seulement que, rassemblant et gouvernant ses pensées, qui partout ailleurs semblent lui échapper, il a donné pleinement sa mesure comme philosophe.

Dans les œuvres que nous allons parcourir, Diderot ramène la philosophie à une sorte de physique supérieure : c'était, encore ici, suivre l'exemple donné, au siècle précédent, par la positive et pratique Angleterre. Déjà sous Charles II, qui avait fait partager à sa cour, voire même aux dames de l'aristocratie anglaise, sa passion pour les baromètres et les alambics, Hobbes avait réduit toute philosophie à la science de la nature, « à la connaissance des phénomènes et de leurs lois ». Le philosophe désormais doit-être un physicien dans le sens antique du mot, c'est-à-dire un physicien qui sait généraliser ses expériences et expliquer leur sens caché; la philosophie sera, non pas seulement la connaissance, mais « l'interprétation de la nature ». Ce dernier mot est justement le titre du premier des ouvrages de Diderot dont nous aurons à parler (1). D'où vient le monde ? A-t-il été créé, ou existe-t-il de toute éternité ? Quelle est la place de l'homme

1. Les Allemands ont un mot qui définit très bien ce que fut notre Diderot philosophe, c'est le mot *Naturforscher*.

dans l'univers, et a-t-il toujours été ce qu'il est aujourd'hui? Tel est l'ensemble des questions que Diderot doit, en s'appuyant sur des données scientifiques, s'efforcer de résoudre, puisqu'il prétend construire une philosophie de la nature. Il s'est effectivement posé toutes ces questions, et l'on va voir qu'il avait, plus que personne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la compétence nécessaire pour les traiter.

Remarquons avant tout que nous n'avons plus affaire ici à l'improvisateur : on peut bien improviser, j'entends tirer de son cerveau, sans grandes études préalables, une métaphysique très complète et très séduisante : on n'improvise pas une philosophie de la nature. Il faut, pour élaborer celle-ci, une lente et sérieuse préparation scientifique. Précisément Diderot avait étudié en détail les sciences physiques, c'est-à-dire celles dont il avait le plus besoin pour philosopher comme il l'entendait : l'on sait, par exemple, qu'il avait été un auditeur très assidu du plus grand professeur de chimie de son temps, de Rouelle. En outre, par ses nombreuses lectures, il se tenait au courant de toutes les découvertes qui devaient illustrer le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il possédait donc le fondement indispensable à toute philosophie qui prétend être scientifique : la connaissance précise des faits.

Mais il ne suffisait pas de pouvoir généraliser les faits, il fallait, de plus, si l'on voulait donner une explication vraiment belle, c'est-à-dire vraiment simple, de l'univers, il fallait avoir le génie qui trouve des rapprochements imprévus et pourtant lumineux entre des faits qui semblent n'avoir rien

de commun, créer, pour ainsi dire, de ces « centres de lumière », comme il les appelle, qui éclairent d'un même rayon les objets les plus éloignés les uns des autres. Or, cette espèce de divination de la nature, Diderot en était doué à une degré vraiment extraordinaire et Grimm n'a jamais mieux jugé son ami que lorsqu'il a dit de lui : « la qualité rare et peut-être unique de Diderot consiste à apercevoir des rapports entre les sujets les plus éloignés et à les rapprocher dans un clin d'œil. J'avoue que ce talent peut quelquefois mener à l'erreur, comme à la découverte de la vérité, mais jusque dans ses égarements il est en droit d'étonner et de séduire » (1).

Ainsi, muni d'une solide instruction scientifique, doué d'un esprit généralisateur et même de cette espèce de double vue qui découvre les rapports secrets des choses, enfin, comme nous en donnerons des preuves, très hardi à déduire de ses principes toutes leurs conséquences extrêmes, ces conséquences dussent-elles choquer le bon sens et la morale courante, Diderot possédait bien les qualités essentielles qui font le philosophe et, en particulier, le philosophe naturaliste. Sans doute quelques-unes de ses généralisations seront terriblement aventureuses; aussi les donnera-t-il pour telles : ce sont les « rêves » d'un philosophe. D'autres fois, la

1. « Le génie, dit lui-même Diderot qui a conscience ici de se définir lui-même, jette sur la nature des coups d'œil généraux et perce ses abîmes ; il a le goût de l'observation, mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres » (*Encycl.*, art . *Génie*).

science de son temps ne lui fournira qu'en petit nombre des faits qui, mieux connus, auraient justifié ses audacieuses hypothèses; mais s'il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas démontré le transformisme, il est tout à fait merveilleux qu'il l'ait, non-seulement pressenti, mais presque défini et formulé. Enfin sa philosophie tout entière vaudra assurément ce que valent toutes les philosophies; mais il s'en doute bien, car personne n'est moins dogmatique que lui : les systèmes pour lesquels il s'est passionné, il leur est toujours supérieur et, loin de les défendre en croyant, il les juge de haut et les contemple en artiste : n'est-il pas, après tout, un sceptique enthousiaste? Le génie « admire ses systèmes comme il admirerait le plan d'un poème et il les adopte parce qu'ils sont beaux en croyant les aimer parce qu'ils sont vrais. » On peut même lui reprocher de tenir trop peu à ses propres idées : il suffit, pour qu'il s'en méfie, que d'autres les soutiennent maladroitement, comme fit Helvétius, qu'il ne se tint pas de réfuter. De là, il faut bien l'avouer, des variations perpétuelles, parmi lesquelles il est parfois difficile à son biographe de s'orienter. Sur quelques-unes des questions les plus importantes de la philosophie, il n'est pas toujours d'accord avec lui-même; enfin, selon le livre qu'il vient de lire ou l'adversaire qu'il combat, il a ici toute l'élévation d'un pur idéaliste et là toute la brutalité d'un matérialiste endurci : et à première vue il paraît impossible de saisir ce Protée philosophe. Mme Necker qui, dans son salon, l'avait sans doute entendu soutenir avec le même emportement des opinions bien

différentes, lui écrivait pendant qu'il était à Saint-Pétersbourg : « Puisque la philosophie est votre femme, vous ne ressemblez pas à Ulysse : votre Pénélope est partout avec vous; mais prenez garde qu'elle ne détruise le soir l'ouvrage qu'elle a fait dans la journée (1). »

Il serait oiseux de vouloir rajuster en entier cette toile de Pénélope : mais il est possible et intéressant d'en recomposer le dessin principal. Pour cela, pour retrouver et coordonner les idées maîtresses de Diderot, il faut se demander, avant tout, quelles étaient les tendances générales de son esprit, sa façon habituelle d'envisager et partant de résoudre les problèmes qu'il devait traiter en sa qualité de philosophe de la nature. Il nous sera plus facile alors de retracer, dans ses traits essentiels, l'histoire de sa pensée, celle-ci ayant naturellement réflété ses habitudes d'esprit, ses goûts et son tempérament même; car tel était l'homme, tel sera le philosophe. Nous arriverons par là à savoir, non tout ce qu'a pensé Diderot, mais bien (et cela suffira pour serrer d'aussi près que possible sa philosophie), ce qu'il a pensé le plus souvent et, pour ainsi dire, ce que, étant ce qu'il fut, il devait penser : « en toutes choses, a-t-il dit lui-même songeant à lui comme toujours, notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus ».

Diderot devait être, en philosophie, et il fut, en

1. Mme Necker, *Mél. et Manuscrits*, I, 332.

effet, avant tout, un matérialiste: d'une belle santé, très jovial et passablement libertin, ce n'est pas à la table plantureuse du Baron, ni dans les bras de Sophie, qu'il eût appris à platoniser. Dans sa Réfutation d'Helvétius, ce qu'il reproche surtout à ce dernier, c'est de n'avoir pas vu que « l'organisation » distingue essentiellement les hommes entr'eux; elle distingue en tous cas les philosophes, et Diderot en est un exemple.

Maintenant, un homme ainsi « organisé », placez-le à une époque où tout le monde a le goût et, à certain moment, la manie des sciences physiques et naturelles ; comme « on est toujours, c'est encore lui qui le dit, le philosophe de son temps », un tel philosophe aura, et ce fut bien le cas de Diderot, un grand mépris pour les abstractions et les idées creuses de la métaphysique : « des abstractions ? Il n'y en a point. Il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales, et le langage plus commode... ; on n'a nulle idée d'un mot abstrait ; toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. » Faites enfin, de ce philosophe, le chef d'un parti qui prétend détruire la religion, et qui doit prendre, par conséquent, le contre-pied de tout ce que la religion défend et propage, c'est-à-dire, des doctrines spiritualistes sur Dieu, le monde et l'âme humaine; réunissez ces causes et ces influences très diverses, mais qui, s'ajoutant les unes aux autres, mènent, peu à peu, au même résultat, et vous aurez fatalement l'auteur, de plus en plus matérialiste et athée, des ouvrages philosophiques que nous allons résumer.

C'est peu de dire que l'esprit de Diderot s'affranchit et marche avec son siècle : il va plus vite et plus loin que celui-ci, puisque, parti du catholicisme qu'il défend même contre un timide déiste tel que Shaftesbury (*Essai sur le mérite,* 1745), il aboutit, en se défaisant peu à peu de son « bandeau », non-seulement à un matérialisme très décidé, mais même à un curieux essai de transformisme qui devance de très loin les progrès des sciences et de la philosophie. (*Interprétation de la nature,* 1754), Très attentif à observer, à pressentir même les variations de l'esprit public, dans tous les sujets il est, comme nous disons aujourd'hui, toujours au courant et souvent en avance sur ses contemporains. De même qu'il avait prédit à d'Alembert que le règne des mathématiques touchait à sa fin, qu'on allait assister à l'avènement des sciences naturelles (et lui-même, profitant de son conseil, il s'était tourné vers celles-ci) ; de même il s'étonne qu'Helvétius dans son livre *sur l'Homme* (1772), s'attarde à une philosophie qui pouvait être vraie, il y a quelques années, qui est peut-être, dans son fond, sa philosophie, à lui, mais qui, comme toutes choses, ne peut vivre qu'en se transformant. Nul ne s'est transformé au XVIII^e^ siècle, nul n'a été en perpétuel progrès sur lui-même comme Diderot. C'est pour cela que sa philosophie est si vivante et si riche d'idées; c'est pour cela aussi que, bien supérieur à ses amis, les Helvétius, les d'Holbach et tant d'autres esprits de son temps, systématiques ou bornés, lui, au contraire, il nous intéresse encore et même il est, par certaines de ses théo-

ries, si près de nous qu'il nous parle presque le langage d'un contemporain.

De Bonald disait qu'un déiste est un homme qui n'a pas vécu assez longtemps pour devenir athée. Il aurait dû ajouter : ou qui n'a pas assez de courage pour faire le chemin qui mène de « la religion naturelle » à la religion de la nature, c'est-à-dire, d'un minimum raisonnable de divinité à sa suppression, laquelle est plus *raisonnable* encore. Diderot, en tous cas, vécut assez longtemps et fut assez courageux pour aller du déisme à sa conséquence logique, l'athéisme. Elargissez Dieu ! s'était-il écrié en 1747 (*Pensées philosophiques*), voulant dire seulement par là qu'il ne fallait pas l'emprisonner dans les temples, mais le voir et l'adorer partout dans la grande nature; seulement il lui donne déjà, au sein de la nature, si peu à faire qu'il le trouve avec raison, dès 1749 (*Lettre sur les aveugles*), inutile au savant et au sage. Ainsi, à force d'élargir Dieu, il le disperse et finalement il l'élimine : il sera absent des œuvres philosophiques que nous allons apprécier. La meilleure preuve, en effet, de son existence, c'était jusqu'ici, pour notre philosophe, comme pour tous les déistes, l'ordre qui règne dans le monde et qui suppose un principe ordonnateur. Cette preuve, pense maintenant Diderot, peut suffire à qui ne considère que le monde *actuel* où tout est à peu près aussi bien qu'il peut être. Mais que connaissons-nous, en réalité, même de notre petit monde et surtout que savons-nous de tout ce qui l'a précédé, de « tous ces mondes estropiés et manqués qui se sont dissipés, qui se reforment et

se dissipent peut-être à chaque instant dans des espaces éloignés que nous ne voyons pas? » Où donc était Dieu, ce créateur infaillible, lorsque s'ébauchèrent tant d'êtres informes et de mondes imparfaits? « O philosophes, s'écrie avec une amère éloquence, à la fin de la *Lettre sur les aveugles*, Saunderson, (c'est-à-dire Diderot qui, comme son aveugle, ne voit pas Dieu), ô philosophes! transportez-vous avec moi sur les confins de cet univers, au-delà du point où je touche et où vous voyez des êtres organisés; promenez-vous sur ce nouvel océan et cherchez, à travers ses agitations irrégulières, quelques vestiges de cet être intelligent, dont vous admirez ici la sagesse. »

C'est ainsi que Diderot agrandit toujours plus son horizon; après être sorti du temple, pour promener plus librement sa pensée dans l'immense nature, il essaie, par un suprême effort d'imagination, de s'élancer à travers le temps et l'espace, vers les mondes inconnus ou évanouis, et ce n'est plus seulement tout ce qui est, mais tout ce qui a été qu'il veut comprendre, et dont il va tenter de faire la cosmogonie. « Le système universel de la nature, voilà, dit-il, le plus grand objet que puisse se proposer l'intelligence humaine. » C'est aussi l'objet qu'il s'est hardiment proposé lui-même dans ses trois plus remarquables essais philosophiques : les *Pensées sur l'Interprétation de la nature* (1754), le *Rêve de d'Alembert* (1769), et la *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius, de l'Homme* (1773-1774). Essayons donc de dégager de ces trois essais et de reconstruire, en un résumé aussi bien lié que pos-

sible, la philosophie naturelle de Diderot : le second de ces essais développe le premier, et tous les deux sont corrigés ou complétés par le troisième : ils expriment, à eux trois, la pensée philosophique de Diderot, dans ce qu'elle a de vraiment personnel.

Affranchi des superstitions religieuses, puis, par un nouveau progrès, dégoûté peu à peu des abstractions métaphysiques, l'esprit de Diderot a atteint « l'âge positif. » La philosophie, c'est désormais, pour lui, la physique expérimentale et « la véritable richesse du philosophe, ce sont les faits. » Mais les Anglais, Bacon et Locke, ses maîtres, avaient dit cela avant lui, et c'est aussi à cette conclusion réaliste, qu'aboutissait la philosophie, de plus en plus scientifique et utilitaire, de notre XVIII<sup>e</sup> siècle. Diderot ici reflète simplement, il résume tout au plus, en formules nettes et hardies, l'esprit de son temps.

C'est quelque chose assurément de proclamer, comme il le fait, après les hypothèses aventureuses d'un Descartes et d'un Malebranche, l'importance souveraine des faits : l'essentiel toutefois est de trouver des faits intéressants; or, c'est ici, c'est dans la manière dont il veut qu'on interroge la nature, que Diderot commence à se montrer original. Sur la méthode expérimentale et sur ce qu'il appelle « les lois de l'investigation », il a des vues profondes qui sont aux fantastiques recettes baconiennes ce que l'esprit scientifique est à la charlatanerie. Sans doute il sait et s'approprie le célèbre mot de Bacon sur la stérilité des causes finales ; il

veut, comme lui, qu'on abandonne le *pourquoi*, pour ne s'occuper que du *comment*, attendu que « le premier se tire des êtres, tandis que le second se tire de notre entendement »; or, je vous le demande, « que m'importe ce qui se passe dans votre tête? que m'importe que vous cherchiez une cause qui meuve la matière? Vous ferez de la métaphysique tant qu'il vous plaira; moi, je suis physicien et chimiste ». Mais il sait aussi que ce n'est pas par l'observation pure et simple qu'on arrive à bien comprendre *comment* agit la nature; il faut, de plus, savoir poser à celle-ci des questions intelligentes et, s'il se peut, ingénieuses, car il n'y a que des esprits naïfs comme Helvétius pour se figurer que les plus belles découvertes sont dues *au hasard*. Elles supposent, au contraire, non-seulement de longues études préalables, mais encore « le pressentiment » de ce qui doit être, cet esprit de divination par lequel « on subodore des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés. » Personne, avant Diderot, n'avait si bien compris ni si heureusement défini ce qu'est au fond le génie scientifique et, pour montrer d'un mot combien ici il devançait son époque, on peut dire que ce qu'il a pressenti lui-même dans des passages semblables à celui que nous venons de citer, ce n'est rien moins que les profondes idées de Claude Bernard sur la méthode expérimentale.

Diderot a nettement déterminé l'objet de sa philosophie : les faits; il a ingénieusement décrit sa méthode : l'expérience; mais bien étudier un tel objet avec une telle méthode, c'est-à-dire, bien

expérimenter les faits, c'est faire seulement œuvre de savant : or, Diderot est, quoiqu'il en dise, autre chose que physicien et chimiste; il est philosophe et il a, comme tel, construit son système ou, pour parler comme lui, il a écrit son poème du monde. Qu'a donc d'intéressant et surtout d'original le poème philosophique de Diderot?

Il est logique et poétique à la fois : il est l'œuvre d'un penseur et très conséquent et très ingénieux. Les faits une fois « recueillis », il s'agit de les « lier », si l'on ne veut pas seulement observer, mais interpréter la nature; et il faut ensuite remonter, par des généralisations de plus en plus hautes, jusqu'à une synthèse qui embrasse tout l'univers, jusqu'à « la grande chaîne qui lie toutes choses. » Il n'y a pas, en effet, de vraie philosophie sans « l'idée du tout. » Mais comment l'univers sera-t-il unifié et, pour ainsi dire, simplifié par la pensée? Considérez la matière : elle est, elle doit être une, car pourquoi imaginer, comme l'a fait Descartes, deux substances absolument différentes, la matière et l'esprit, sans lien entr'elles, sans passage possible de l'une à l'autre? N'est-il pas plus simple, c'est-à-dire, plus conforme aux démarches de la nature, de supposer une matière unique, laquelle sera nécessairement « ou toute vivante ou toute morte. » Et, comme la vie existe, c'est que la matière, toute matière est « sensible. » Maintenant que la matière se subtilise de plus en plus et vous aurez finalement la pensée. « Voyez-vous cet œuf? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. » Si la matière est animée

et de toute éternité, ne suffit-elle pas à expliquer ou, ce qui revient au même, à produire le monde? « Soyez logique et ne substituez pas à une cause qui est (la matière sensible) et qui explique tout, une autre cause (Dieu), qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés et qui n'en résout aucune. » Mais s'il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'âme immortelle : « Cela est triste, mais nécessaire » A cet être (Dieu), « d'une nature contradictoire (inétendu, par exemple et occupant de l'étendue), je substitue la sensibilité, qualité générale et essentielle de la matière... Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair; mais l'un et l'autre ont une même origine et une même fin. »

Mais si la matière est homogène, comment alors expliquer la différence des êtres qui peuplent l'univers? Dans ce drame si varié et si ordonné à la fois que joue de toute éternité la nature, si Diderot a supprimé le divin chorège, il n'a méconnu ni la distinction des êtres, ni l'unité de plan et d'inspiration. Ici encore il observe les faits en physicien, mais pour les interpréter en philosophe, ou, mieux encore, en penseur audacieux qui ne craint pas de prêter et comme d'imposer à la nature les idées directrices que lui ont suggérées à la fois ses lectures et son imagination de poète. Cette matière, partout la même, supposez-la *continue*, comme l'expérience vous y autorise : considérez, par exemple, même parmi les vivants, qu'on pourrait croire isolés les

uns des autres, considérez cet essaim d'abeilles : « voyez, à l'extrémité de cette branche d'arbre, comme ces petits animaux sont tous accrochés par les pattes les uns aux autres... Eh bien ! le monde ou la masse générale de la matière, c'est la ruche ». La sensibilité étant commune à tous les êtres, les met en contact les uns avec les autres et vous avez ainsi de ces unités vivantes, qu'on appelle des provinces et des nations. Cependant, objecterez-vous, les nations se séparent et se distinguent dans le monde, comme les espèces dans la nature : la continuité absolue, ce serait la confusion absolue. Fidèle à son principe très philosophique de l'unité d'explication, Diderot, après avoir supposé la continuité de la matière dans l'espace, imagine la continuité de la forme, d'une forme première tout au moins, modèle de toutes les autres, dans le temps : les espèces différentes ne sont que les reproductions variées d'un animal primitif, prototype de toutes les formes vivantes et le monde entier, conformément à cette loi générale, n'est, à travers le temps et l'espace, qu'un même phénomène indéfiniment diversifié (1). Donnez, en effet, à la matière sensible tout le temps qu'il lui faut pour réussir dans les innombrables combinaisons qu'elle opère tour à tour et vous comprendrez qu'elle ait pu, livrée à elle-même et après mille et mille essais infructueux, arriver enfin à créer le monde tel que nous le contemplons aujour-

1. Nous ne développons pas ici en détail les idées transformistes de Diderot ni leurs rapports avec le darwinisme, ce point ayant été traité déjà, et d'une façon définitive, par MM. Caro et Janet.

d'hui. Et ne dites pas qu'il est *a priori* impossible que la matière aveugle ait pu produire un monde si ordonné; car la *Henriade* elle-même peut être le résultat de jets fortuits des caractères de l'alphabet, à condition que la quantité des jets soit *infinie*.

Enfin, ce que nous avons dit des nations et des espèces, appliquez-le, et très exactement, à l'*individu* et pensez encore une fois à l'exemple, si heureusement choisi, d'un essaim d'abeilles : « voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal? amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent : de *contiguës* qu'elles étaient, rendez-les *continues*. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée : à présent, c'est un tout, un animal un et auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux. Eh bien! tous nos organes ne sont de même que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales. » Un individu, c'est donc une petite république d'animalcules étroitement, indissolublement unis, c'est une société animale.

Ce groupe d'atomes vivants est continu dans *l'espace :* et dès lors toutes les fibres sont en contact les unes avec les autres; à leur commune « origine, » elles produisent une « harmonie » qu'on appelle *la conscience*. Elles sont continues dans le *temps :* et dès lors les sensations se touchent, elles s'enchaînent les unes aux autres et par là, elles donnent naissance à la *mémoire* et à ce qu'on appelle l'*identité*, qui n'est que la mémoire de nos

sensations antérieures. La *volonté* elle-même, qu'est-ce autre chose que la « dernière impulsion du désir ou de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est? » Définition discutable, si l'on veut, mais profonde et que Kant développera à sa manière. Il y a, « dans l'homme qui réfléchit, un enchaînement d'idées, » et il y a, de même, « dans l'homme qui agit, un enchaînement d'incidents, dont le plus insignifiant est aussi contraint que le lever du soleil... Je *veux* n'est qu'un mot... la liberté n'est qu'un préjugé. »

Telle est, ramenée à ses traits essentiels, non point certes la philosophie avouée de Diderot, celle qu'il débitait, par exemple, en tirades emphatiques aux lecteurs de l'*Encyclopédie;* — cette philosophie-là est trop prudente, tranchons le mot : elle est trop menteuse pour nous intéresser ; — mais telle est, croyons-nous, la pensée *vraie et définitive* de Diderot sur les grands problèmes philosophiques qu'il a essayé d'approfondir en divers temps, et dans différentes parties de ses œuvres. Nous n'entreprendrons pas de discuter (les philosophes l'ont déjà fait et le referont tant de fois encore!) les solutions très nettes, auxquelles s'était arrêtée sa pensée. N'est-il pas plus intéressant de dégager, de toutes ces réflexions philosophiques, ce qu'elles ont à nous apprendre sur la force et la tournure d'esprit, et peut-être même sur le caractère de leur auteur?

Le seul fait d'avoir pu parler de « la philosophie de Diderot », et de l'avoir systématiquement déduite en coordonnant simplement des idées qui sont toutes

siennes, montre déjà que ces idées s'enchaînent très logiquement les unes aux autres : nous avions besoin de cette preuve, et elle est, selon nous, décisive, pour pouvoir affirmer que l'esprit, d'ordinaire sautillant et capricieux de Diderot, était très capable de suite, et pouvait être très conséquent ; qu'il savait très bien, en philosophie, tout en poussant des pointes à droite et à gauche, dans les sciences les plus diverses, se souvenir de son point de départ, rester fidèle à sa méthode ordinaire, et se faire ainsi une doctrine ésotérique, une doctrine de derrière la tête, parfaitement cohérente et parfaitement une. Il est certainement plus systématique, et par conséquent plus vraiment philosophe que Rousseau, lequel est à la fois trop raisonneur pour les croyants et trop sentimental pour les philosophes. La philosophie de Jean-Jacques, s'il en a une, disait dédaigneusement Diderot, est de pièces et de morceaux. Il accusait encore l'auteur de l'*Emile*, de flotter de l'athéisme au baptême des cloches. Diderot, lui, est un athée décidé et, comme le lui reprochait Mme Necker, un athée incurable. A soixante ans, il appellera Dieu « une mauvaise machine dont on ne peut rien faire qui vaille. » Si l'on peut blâmer Diderot d'avoir parlé de Dieu en de si mauvais termes, il faut certainement le louer de ce que, étant le matérialiste que nous avons dit, il a conclu nettement à l'athéisme. Plus un, tout à l'heure, et plus consistant que Jean-Jacques, il est maintenant plus hardi et plus logique que Voltaire, qui s'arrête à moitié chemin du doute, et n'ose supprimer Dieu, par peur des conséquences. Le loyal

athéisme de Diderot n'est-il pas préférable au déisme politique et boiteux de l'auteur de *Candide,* et ne vaut-il pas mieux déclarer le ciel vide, que d'y loger un mécanicien maladroit (le monde du docteur Pangloss étant on ne peut plus mal fait), ou de placer là-haut un gendarme, pour faire peur aux naïfs et empêcher les domestiques de voler le seigneur de Ferney?

Il est pourtant une divinité, le mot n'est pas trop fort, que proclame et qu'adore Diderot : c'est la Nature. Un autre que lui, et c'est même sa gloire la plus incontestée et la plus pure, a donné aux hommes du XVIII[e] le sentiment de la nature : mais c'est ce qu'on a nommé, assez mal d'ailleurs, les beautés de la nature, le lever du soleil, la fraîcheur des lacs, l'agreste poésie des montagnes, en un mot, c'est uniquement la nature pittoresque qu'a révélée à ses contemporains le peintre immortel des Charmettes et de la Meillerie. Seul, au XVIII[e] siècle, Diderot a vraiment compris et *senti* la nature sous toutes ses formes, la nature au sens large, au sens infini du mot *cosmos*. Et c'est là ce qui fait l'originalité poétique de sa philosophie. C'est aussi ce qui fait, en définitive, l'unité de ses œuvres et, on pourrait presque ajouter : de sa vie même. Nul n'a été, au XVIII[e] siècle, malgré certaines emphases de pensée et certains procédés très affectés de style, plus naturel au fond, je veux dire : plus près de la nature, que Diderot. C'est son génie prime-sautier, bien plus que le génie correct et froid de Buffon, qu'il fallait comparer à la nature, car il en égale presque la fécondité inépuisable et désordonnée,

les soudaines révoltes et jusqu'aux naïves impudeurs. Il trouve tout simple, par exemple, d'expliquer à sa fille la différence des sexes; et, de même, s'il est ramené, sans cesse, dans ses œuvres, à l'acte de la génération, ce n'est pas seulement par libertinage d'esprit, c'est aussi, c'est surtout parce que cet acte-là est en somme l'acte naturel par excellence, puisque sans lui la nature cesserait d'être. Ce qui est naturel est à ses yeux légitime et presque sacré. « Nature, souveraine maîtresse! » s'écrie-t-il avec un parfait accent de sincérité, et de même qu'il regrette la nature primitive et la préfère aux lois artificielles et importunes de la société : « combien nous sommes loin de la nature et du bonheur! » de même, il l'invoque et l'oppose aux règles et aux conventions théâtrales qui sont les entraves du génie; de même enfin, il en fait l'objet principal et le centre de sa philosophie. Ce qui n'était ainsi, pour les autres Encyclopédistes, qu'un vain mot et tout au plus une idée fausse de l'esprit, je veux parler de ce fameux état de nature, était réellement pour Diderot, comme on dit aujourd'hui, un état d'âme, une intuition vive et presque une divination des choses primitives.

Il se fait, en effet, par la pensée, et sans trop de peine, étant resté primitif lui-même par tant de côtés, le contemporain des premiers hommes et même des premiers êtres vivants. Il croit quelque part que les faunes ont bien pu être « réels »; il épie et surprend à l'œuvre la grande ouvrière qui apprend à mesure qu'elle crée : il nous dépeint alors et peu s'en faut qu'il ne chante, comme ont

fait dans l'antiquité Empédocle et Lucrèce, les premières et informes ébauches de l'universelle Créatrice : *Rerum natura creatrix*. C'est avec raison que Mlle de Lespinasse s'amusait à le comparer aux philosophes de l'antiquité : il est naturaliste, en effet, au sens philosophique et poétique à la fois où ils le furent. Qu'on se rappelle l'exclamation mélancolique d'Héraclite en présence de l'éternelle mobilité des choses : « Hélas ! tout change ; l'homme ne passe pas deux fois le même fleuve. » Combien plus émouvante et plus poétique est cette image, déjà citée, de la fragilité universelle : « Est-il rien de plus insensé qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des astres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'abandonne ! »

Sans doute, d'autres que Diderot, et avant lui, avaient entrevu et même essayé de démontrer scientifiquement quelques-unes des idées sur lesquelles repose sa philosophie naturelle et d'où devait naître un jour le transformisme ; mais ils n'avaient pas su en former, comme Diderot, un système à la fois cohérent et vivant. S'il a réussi à faire de sa philosophie un tout bien lié, c'est parce que, de même qu'il n'avait, en abordant la nature, aucune de ces fausses pudeurs qui empêchent de lever tous les voiles, de même il n'eut aucun scrupule à tirer toutes les conséquences des principes une fois admis ; il s'était promis, dit-il, et il s'est tenu parole, de « ne pas s'en laisser

imposer par les mots. » On se rappelle la devise qui lui a dicté ses réformes dramatiques : Nature ! Vérité ! C'est aussi celle qui inspire toute sa philosophie : c'est parce qu'il a aimé la nature et la vérité pour elles-mêmes, c'est parce qu'il a poursuivi la première sous toutes ses formes et suivi la seconde dans toutes ses conséquences, que son siècle a eu pleinement raison de l'appeler « le Philosophe. »

Mais ce philosophe, tout entier à l'observation des phénomènes naturels, aurait-il oublié, comme il le semble à première vue, que le problème dernier et le couronnement obligé de toute philosophie, même naturaliste, c'est la morale? car, même pour le philosophe de la nature, l'homme, s'il n'est pas le but suprême, est, tout ou moins, l'être le plus parfait, l'œuvre la mieux *réussie* de l'univers; et, par conséquent, la science qui s'occupe de régler l'activité de cet être est bien la science la plus élevée et comme le dernier mot de la philosophie. Quelle sera donc la morale du naturalisme, tel que l'a enseigné Diderot? Evidemment, la morale naturelle. Mais qu'est-ce encore que la morale naturelle? A cette question, la plus grave à la fois et la plus embarrassante qui soit au monde, Diderot a répondu, selon nous, par le *Neveu de Rameau*.

On a souvent et nous avons nous-même exprimé le regret qu'il ne nous fût pas donné de connaître l'étincelant causeur que fut Diderot : mais le voilà, le monstre lui-même et le voilà dans un de ses plus beaux moments, car jamais le démon qui l'agite ne l'a mieux inspiré. On peut se le figurer, au

milieu de ses amis, chez le baron d'Holbach, après un abondant souper : il a rencontré dans la journée un de ces originaux dont il raffole, il a eu avec lui un entretien étrange auquel il pense encore et il a cet air rêveur qu'il prend parfois quand il suit, même en compagnie, le fil de ses idées. Il ne pourra parler, à son ordinaire, que de ce qui l'occupe tout entier. Mais voici qu'un mot, une question d'un des convives l'a subitement « électrisé », et aussitôt il revoit son bizarre interlocuteur de la journée, car il faut, pour que son imagination prenne tout son essor, qu'il parte d'un fait ou d'un personnage réels ; seulement ce pauvre diable en haillons, qu'il a rencontré, et qui n'était probablement qu'hétéroclyte et effronté, il le grandit jusqu'à en faire un type inoubliable, une espèce de Diogène avec des éclairs de génie, qui l'attire et le repousse tour à tour, qui le ravit par ses amusants paradoxes et l'épouvante par les hardiesses de sa brutale, de son irrésistible logique.

Et inconsciemment, comme énivré et séduit par sa propre création, il s'identifie peu à peu avec le personnage, il épouse ses idées, tant elles sont franches et bien déduites, ou plutôt il lui prête les siennes, il les pare de son éloquence et les enflamme de sa verve, si bien que par endroits ce n'est plus Rameau, c'est Diderot lui-même qui est devant nous et qui nous dévoile, avec une effrayante candeur, ses plus secrètes pensées sur le vice et la vertu et toutes les audacieuses théories morales qu'il avait jusque-là à peine ébauchées par peur de leurs conséquences. « Il y avait, dans tout ce

qu'il disait, beaucoup de choses qu'on pense, mais qu'on ne dit pas ». Et ainsi, l'étonnante conversation qu'il a eue dans la journée, il la refait à sa manière, absolument comme il refait les livres qu'il a lus : de même qu'il se substitue d'ordinaire à l'auteur qu'il vient de quitter, il prend ici la place de son interlocuteur et, pour le bien comprendre, là où le texte dit : le *Neveu de Rameau*, c'est bien souvent *Diderot* qu'il faut lire et là où il a écrit : *Moi*, il faut entendre un auditeur quelconque qui n'est là que pour lui permettre de reprendre haleine et pour raviver sa verve par ses vertueuses objections. A coup sûr, Rameau, ce n'est pas tout Diderot, mais c'est lui ou presque lui par bien des côtés : prenez le Diderot bohême, que nous avons vu trafiquant de sa plume pour vivre et pour payer les toilettes de Mme de Puisieux, enseignant les mathématiques, qu'il n'entend pas, et escobardant le plus d'argent qu'il peut à frère Ange ; laissez-le complètement livré à cette « mauvaise société » qu'il fréquenta dans sa jeunesse et n'ôtez de son chemin qu'une seule personne, son brave homme de père, qui lui donna, dès l'enfance, des principes et des exemples d'honnêteté : que fût devenu Diderot, sinon un second Rameau ? et ainsi, tandis que les auteurs peignent d'ordinaire, dans leur héros, ce qu'ils auraient rêvé d'être, Diderot a peint, dans le sien, ce qu'il aurait pu être et même ce qu'il a été à moitié dans ses mauvaises années.

Aussi se reconnaît-il, par moments, au physique et au moral, dans cet énergumène « doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination sin-

gulière, d'une vigueur de poumons peu commune »; lui aussi, il fut un temps où il n'était pas plus « cossu; un temps où il allait au Luxembourg, en été, en redingote de peluche grise, éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée, les bas de laine noirs et recousus par derrière avec des fils blancs. » Et il fut un temps où, dans sa tête aussi, « les notions de l'honnête et du déshonnête étaient étrangement brouillées »; que ne conseille pas la misère? « La voix de la conscience et de l'honneur est bien faible, quand les boyaux crient. » Est-ce ici Diderot, est-ce Rameau qui parle? et Diderot tressaille par moments, comme s'il entendait l'écho de sa propre voix; après avoir dit si souvent de lui-même que la postérité se demanderait s'il avait été sage ou fou, il contemple ce profond et cet éloquent « archi-fou » avec je ne sais quelle complaisance douloureuse, comme un enfant qui se regarderait avec un curieux effroi dans un de ces miroirs qui grossissent les traits et font grimacer.

Mais il y a plus : Rameau n'est pas seulement, par ce qu'il y a d'instinctif et de primitif en lui, comme une ébauche, heureusement imparfaite, et un exemplaire enlaidi de ce que fut un moment Diderot ; il est encore, par ce qu'il a acquis, par ses réflexions et ses raisonnements intrépides sur le bien et le mal et sur les prétendues vertus sociales, car il est philosophe à sa manière; il est encore, dis-je, la morale même de Diderot, la morale naturelle mise en pratique, très brutalement sans doute et sans souci des nuances et des compromis nécessaires, mais enfin avec une logique rigoureuse,

implacable, et c'est là ce qui donne un nouvel attrait, plus inquiétant et plus tragique encore, à la franchise de sa parole et de sa conduite. Tout ce qu'il dit et fait, c'est la réponse à cette redoutable question : un homme très intelligent, doué de passions violentes, exempt de tous les préjugés de la morale courante, qui est resté ou, ce qui est pire, qui est devenu cet homme de la nature rêvé par les philosophes, un tel homme, jetez-le brusquement dans cette société qu'ont faite les traditions et les coutumes reçues, que va-t-il devenir ? Ou mieux encore : ôtez à la société actuelle tous ses préjugés près de vingt fois séculaires, y compris les préjugés moraux, et ramenez-la à la pure nature ; à la place de ces lois et de ces mœurs inventées par les hommes, donnez-lui pour uniques guides, les purs instincts, que sera cette société, que sera une société de Rameaux ?

A cela le dialogue de Diderot nous répond sans ambages : « boire de bons vins, se gorger de mets délicats, avoir de jolies femmes, se reposer sur des lits bien mollets ; excepté cela, le reste n'est que vanité. — Mais c'est qu'il y a des gens qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse. — Ce sont simplement des gens bizarres : on ne naît pas avec cette tournure d'esprit-là, on se la donne, car elle n'est pas dans *la nature*. Ne me vantez donc pas certains principes généraux de je ne sais quelle morale que les gens ont sans cesse à la bouche et que personne ne pratique..... Dans la nature, toutes les espèces se dévorent ; toutes les conditions se dévorent dans la société...

La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard venge le prince du financier et c'est la femme de modes et l'escroc qui vengent le financier de la Deschamps. Au milieu de tout cela, il n'y a que l'imbécile qui soit lésé sans avoir vexé personne... Pour moi, j'aurais été vertueux, si la vertu avait conduit à la fortune; on m'a voulu ridicule et bouffon et je me le suis fait; pour vicieux, nature seule en avait fait les frais; et quand je dis : vicieux, c'est uniquement pour parler votre langue, car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que ce que vous appelez vice, moi je l'appelle vertu. »

Diderot lui-même avait dit expressément : « il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux. » Et Rameau, très conséquent, comme il s'en vante, fait son devoir, c'est-à-dire, son bonheur, comme il l'entend. « Vous croyez, vous autres (honnêtes gens), que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! Le vôtre suppose un tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas.... Moi, par exemple, je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont *naturels;* il serait bien singulier que j'allasse me tourmenter comme une âme damnée pour me bistourner et me faire autre que je suis... Ainsi donc, bonne table, bon lit et de l'argent... et vive la sagesse de Salomon! »

Est-ce à dire qu'il faille renoncer pour jamais à fonder, sur les ruines de la morale religieuse, une morale naturelle autre que celle des polissons tels que Rameau? Diderot n'a pas posé le problème d'une façon aussi générale et absolue. Il s'est

demandé seulement ceci : si l'on ôtait à l'homme du XVIII[e] siècle, avec sa religion, sa croyance à une morale qui jusque-là a dépendu de cette religion, et surtout, si on le dépouillait de toute foi, même morale, non peu à peu, mais brutalement, et sans avoir eu le temps de rien mettre à la place, pas même « une bonne éducation » de la volonté, alors qu'adviendrait-il de cet homme ainsi désemparé, supposé qu'il eût, en revanche, une logique effrénée comme ses passions? C'est là, pensons-nous, la question redoutable qui est au fond du *Neveu de Rameau*. Et cette question, si Diderot ne l'a pas péremptoirement résolue (on voit bien qu'il recule devant les cyniques conclusions de Rameau), il l'a du moins posée et discutée avec la pressante dialectique d'un vrai philosophe, et aussi, et par-dessus tout, avec l'éloquence emportée et la verve éblouissante d'un grand artiste. (1)

1. Cette question, de la morale naturelle, sera reprise et discutée plus à fond, à propos de d'Holbach, dans nos *Encyclopédistes*.

# CHAPITRE VI

## CONCLUSION : LE RÉALISME DE DIDEROT.

Diderot a parlé de tout, mais nous avons cru pouvoir ramener et classer son œuvre immense et infiniment variée sous quatre chefs principaux qui nous ont permis d'étudier successivement en lui le romancier, le dramaturge, le critique d'art et le philosophe. Laissons de côté le critique d'art qui n'exprime et ne traduit en somme que les idées des autres et ne prenons que les ouvrages où Diderot tire tout de son propre fond, aussi bien la matière que la forme, et où il est plus vraiment et plus complètement auteur.

Ces divers ouvrages, ne pourrait-on pas, à leur tour, les ramener à une unité dernière, c'est-à-dire à une inspiration commune qui, se retrouvant à des degrés divers dans ses opuscules philosophiques, dans son théâtre, dans ses romans et ses contes, nous donnerait la formule la plus rapprochée du talent ou, ce qui est la même chose pour un écrivain et surtout pour notre écrivain, de la personne même de Diderot. Si l'on veut bien négliger, avec nous, les contradictions auxquelles ne pouvait échapper un auteur habitué, nous le savons, à penser au jour le jour et si l'on ne considère

qu'une certaine méthode générale de penser et d'écrire que Diderot ne pouvait pas davantage éviter de suivre dans toutes ses œuvres, puisque cette méthode ne faisait que refléter son genre d'esprit et sa nature même, il sera possible alors de rassembler et de rattacher à un même principe d'art tout ce que Diderot a écrit d'important sur des sujets et dans les domaines les plus divers. Il nous paraît, en effet, que, à la fois comme philosophe, comme dramaturge et comme conteur, il a fait œuvre de réaliste.

Réaliste, hâtons-nous d'en convenir, il ne l'est certes pas partout ni toujours : il a cela de commun avec tous ceux qui, dans tous les temps, ont cru ne raconter que ce qui est et qui se sont racontés eux-mêmes à leur insu. Mais si, pas plus que personne, Diderot n'a réussi à « ôter son moi de son œuvre », il a admirablement su le couvrir dans certaines de ses productions et cela suffit pour que celles-ci soient aussi impersonnelles et aussi réalistes que possible. Cet auteur de « rêves » philosophiques n'a donné ses rêves que pour ce qu'ils sont et ses systèmes eux-mêmes ne lui ont pas dérobé une seule des faces innombrables de la réalité. Ce sentimental et ce « pleurnicheur » enfin a su, quand il a conté certaines histoires, dont il avait pris déjà les personnages dans la réalité, faire taire son cœur ou du moins ne le point mettre dans certains récits très poignants et qu'il écrivit pourtant d'une main ferme. Et si l'*auteur* a fait tout cela, c'est évidemment qu'il y avait déjà dans l'*homme*, dans ses goûts et dans

son tempérament même, le commencement et comme l'étoffe d'un réaliste. Nous espérons montrer, dans les pages suivantes, que Diderot, guidé à la fois par ses instincts naturels et par son génie, n'a pas seulement écrit des pages naturalistes, mais qu'il a encore formulé par avance les revendications, la philosophie et jusqu'aux procédés du réalisme moderne.

S'il est vrai que tel est le tempérament de l'homme, telle est aussi la nature du talent de l'auteur, Diderot est né réaliste. Il connaît par expérience tout l'empire qu'a sur nous « la partie animale », et si pour être philosophe, il n'en est pas moins homme, il sait aussi qu'avant tout « l'homme est de chair », et il le prouve, pour son compte, en aimant « ses aises » par dessus tout, en mangeant jusqu'à se donner de fréquentes indigestions, et en faisant surtout cas, en amour, des réalités. Expansif d'ailleurs, et démonstratif à l'excès, il ne croit qu'aux sentiments qui se traduisent par des cris ou des larmes, ne comprend bien que les gestes expressifs et les physionomies parlantes; il ne « note » enfin, mais merveilleusement, que ce qu'il voit de ses yeux, des yeux prompts à voler partout et à saisir les détails caractéristiques, les yeux, en un mot, d'un clairvoyant réaliste.

Sa philosophie n'est pas pour démentir cette vérité d'expérience, bien faite pour plaire à son scepticisme, que c'est notre nature intime qui nous suggère, à notre insu, nos théories sur l'homme et le monde : sensuel comme il était, il ne pouvait être, semble-t-il, qu'un philosophe sensualiste.

Curieux des détails matériels, il n'eut qu'à bien regarder la nature, pour devenir, son génie aidant, un grand philosophe *positiviste*. Ses maîtres anglais auraient pu lui enseigner, si ses études scientifiques ne le lui avaient suffisamment appris, le cas qu'on doit faire d'une expérience bien faite, et tout ce qu'on en peut tirer par une induction légitime. Aucun philosophe du XVIIIe siècle ne se tint aussi près que lui de la réalité, et s'il est vrai que la philosophie expérimentale soit l'alliée naturelle, ou même l'inspiratrice du roman naturaliste (comme sembleraient le faire croire, en Angleterre, l'intimité bien connue de Georges Eliot avec Mill et Spencer, et en France, le culte de Zola pour Claude Bernard), cette alliance entre la philosophie et le roman naturalistes, existait déjà dans la personne de Diderot, et il n'aurait eu qu'à s'inspirer de ses études physiologiques, pour écrire *les Deux amis de Bourbonne*. Remarquons, en effet, qu'en sa qualité de philosophe naturaliste et de savant, il remet à leur place, dans l'ensemble de l'univers, et l'homme, et le petit monde qu'il habite, en ne voyant dans l'homme qu'un vivant semblable à bien d'autres, et dans notre monde qu'une planète, sœur de mille autres plus grandes ou plus anciennes. Il n'y a pas, pour le savant, d'êtres privilégiés, et il n'y en a pas de méprisables pour le philosophe naturaliste aux yeux duquel l'insecte vaut un monde, ayant autant coûté.

L'art réaliste est, lui aussi, égalitaire, comme la science ; il serait même plutôt un art démocratique, car c'est aux êtres réputés inférieurs et dédaignés

par le grand art, qu'il s'attache et s'intéresse de préférence. Or, la tragédie, jusqu'à Diderot, était éminemment aristocratique : il en ouvrit l'accès aux bourgeois; il voulut que le *théâtre* prît enfin au sérieux, voire même au *tragique*, leurs tristes aventures et leurs malheurs domestiques, jusque-là pur objet de raillerie pour les auteurs et le parterre; les valets eux-mêmes parurent sur la scène pour y recueillir, non plus, comme jadis, des injures et des soufflets, mais les sérieuses confidences et les remerciements émus de maîtres qu'ils avaient secourus ou consolés en serviteurs fidèles et en amis dévoués. Enfin, et pour épuiser tout ce qu'il y a de réaliste dans les théories dramatiques de Diderot, il avait compris et longuement expliqué ce que les habitudes professionnelles, habitudes de l'esprit et du corps à la fois, pourraient ajouter de relief, de physionomie, de réalité en un mot aux personnages un peu trop abstraits de nos tragédies classiques : ce qu'il y avait de juste dans cette idée et aussi de fécond pour l'art réaliste en général, l'œuvre entière de Balzac est là pour nous l'apprendre, car on sait à quel point Balzac a su rendre, suivant le mot de Taine, « l'attitude que le métier impose à l'âme. » Diderot enfin n'avait-il pas proclamé que la langue qui convient à la comédie sérieuse, c'est la prose, parce qu'il y a plus de proportion, pour ainsi dire, et de convenance entre elle et les événements souvent prosaïques dont s'occupe la comédie; parce qu'elle est plus appropriée aux sentiments d'un bourgeois et qu'aussi elle serre la réalité de plus près et, sur ce point, nos

comédies modernes ne lui ont-elles pas donné raison ?

Mais c'est surtout dans le *Roman et le conte* que se révèle pleinement à nous le réaliste qu'était Diderot. Il y a pratiqué deux des procédés les plus essentiels du réalisme : l'art de décrire par l'accumulation des petits faits précis et l'art de peindre par le choix de quelques détails caractéristiques, et ces deux procédés, il ne les a pas appliqués d'instinct et, comme il arrive souvent aux artistes, d'une manière à peu près inconsciente, mais il en a fait expressément la théorie, car « il sait son métier : il se propose, par exemple, de vous tromper ; il est assis au coin de votre âtre ; il a pour objet la *vérité rigoureuse,* il veut être cru. » Il n'ignore pas d'ailleurs que « l'éloquence est une sorte de mensonge et qu'il n'y a rien de plus contraire à l'illusion que la poésie : l'une et l'autre exagèrent, surfont et inspirent la méfiance. Comment s'y prendra-t-il donc pour vous tromper ? le voici. Il parsèmera son récit de *petites circonstances si liées à la chose,* de traits si simples, si naturels et toutefois si difficiles à *imaginer,* que vous serez forcé de vous dire à vous-même : « Ma foi, cela est vrai, on n'invente pas ces choses-là. » Voilà la théorie et en voici maintenant l'application.

« C'était en hiver. Nous étions assis autour de mon père, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi... Avant que je commence (dit-il à sa fille), sœurette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas ; et toi (Denis), ferme le pan de ma robe de chambre,

car le feu me brûle les jambes. Vous avez tous connu le curé de Thivet... » (1). C'est ainsi que commence *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, le meilleur *drame* de Diderot est une œuvre vraie, parce qu'elle a été vécue. Tous les personnages de cette scène de famille, Diderot les a connus ; il nous les montre tels qu'ils étaient et parlant exactement le langage que nous attendions de chacun d'eux. Les souvenirs manifestes de l'auteur, les interruptions des assistants, tout contribue à produire l'illusion de la vie et de la réalité. De temps en temps, la porte s'ouvre, c'est un voisin qui vient prendre part à l'histoire commencée par le père de famille ou qui va raconter ses propres affaires ; mais, quoi que dise le nouveau venu, nous sommes doucement ramenés, sans que la main de l'auteur paraisse, simplement par « de petites circonstances liées à la chose », ou par une naturelle conformité entre tous ces récits accidentels, au récit principal qui est comme le centre et le motif de tout le morceau. « Je ne puis lire, disait Mme du Deffand, que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés ou qui en ont été témoins ; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherche et sans réflexions ; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire. » Ce goût du réel et du vrai, Mme du Deffand aurait trouvé à le satisfaire si elle eût pu lire *l'Entretien d'un père avec ses enfants*.

Mais il y a, pour évoquer des figures vivantes, ou qui paraissent telles, un moyen à la fois plus

1. Did., V. 276.

artistique et plus sûr que la lente énumération de détails minutieux : c'est le choix rapide, intuitif, de ces traits singuliers qui donnent tout de suite aux gens leur nom et leur physionomie. C'est ici, comme s'exprime Diderot lui-même, « une cicatrice légère au front, une verrue à l'une des tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure, » et désormais « ce visage de femme n'est plus celui de Vénus, c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. » Diderot avait appris, chez l'auteur de *Tristram Shandy,* la valeur pittoresque d'une attitude favorite et d'un geste familier et s'il n'a pas su égaler son modèle dans *Jacques le Fataliste,* il a, du moins, comme lui, attribué à ses personnages le geste et le tic même qui donnent leur signalement. Ajoutons que si, pour le Réaliste, un roman est, comme on l'a dit, « une tranche de vie » coupée sur le vif et servie telle quelle, non arrangée, non composée, *Jacques le Fataliste,* ayant été écrit sans plan, au jour le jour et comme sous la dictée des mille incidents d'un voyage, est par là, comme ses modèles, *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental,* l'œuvre décousue d'un parfait réaliste. D'ailleurs l'inspiration même et jusqu'au titre du roman sont d'un réaliste, si l'on admet avec nous que la muse du réalisme est bien vraiment la Fatalité, la peinture d'âmes libres imposant au romancier des études psychologiques dont se dispensent volontiers et les Naturalistes et Diderot lui-même, car sa psychologie est, on s'en souvient, on ne peut plus sommaire et expéditive : le monde pour lui est divisé en deux sortes de gens, les méchants et les

bons (1), et il y a d'ailleurs des méchants et des bons dans la société, comme il y a dans les champs des loups et des brebis; c'est la nature seule qui fait tout cela. Ici donc le fatalisme du romancier confirme et réalise, pour ainsi dire, le déterminisme du philosophe, ce qui nous donne une fois de plus le plaisir de mettre Diderot d'accord avec lui-même.

Mais nulle part, croyons-nous, le naturalisme du philosophe et celui du romancier ne se rejoignent et ne s'entr'aident aussi bien que dans *les Deux amis de Bourbonne*. On retrouve en raccourci, dans ce petit conte, à la fois les idées du philosophe personnifiées, les revendications du dramaturge en faveur de la bourgeoisie étendues aux gens du peuple, qu'il veut à leur tour rendre intéressants et sympathiques, enfin les procédés du conteur réaliste poussés à l'extrême jusqu'à l'art aussi impersonnel ou, comme on dit, aussi objectif que possible. Qu'est-ce que Félix et Olivier, sinon deux bêtes inconscientes qui s'aiment d'instinct, on pourrait presque dire : deux forces de la nature liées l'une à l'autre par quelqu'invisible attraction : « Ils s'aimaient comme on existe, comme on vit, sans s'en douter. Olivier avait une fois sauvé la vie à Félix qui avait failli se noyer; ils ne s'en souvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des aventures fâcheuses où son caractère impétueux

1. L'histoire de Mme Reymer (dans *Ceci n'est pas un conte*), est faite pour montrer « qu'il y a des femmes méchantes et des hommes très bons ; » et la suivante (histoire de Mlle La Chaux) pour prouver « qu'il y a des femmes très bonnes et des hommes très méchants. »

l'avait engagé et jamais celui-ci n'avait songé à l'en remercier; ils s'en retournaient ensemble à la maison, sans se parler ou en parlant d'autre chose. » On se souvient de cette grappe d'abeilles à laquelle notre philosophe comparaît la vie des individus et des peuples : Félix et Olivier se sacrifient l'un pour l'autre comme les abeilles se dévouent à la ruche commune, instinctivement, pour obéir seulement à la voix de la nature et si, d'ailleurs, ils sont beaux, c'est bien, suivant une expression de Zola, d'une « beauté de bêtes. »

L'auteur n'en cherche pas moins à rendre intéressants et « pitoyables », ces êtres élémentaires qui sont, du reste, meilleurs que nous, car la société ne les a point « corrompus » ; elle ne réussit qu'à les rendre très malheureux. L'un des deux frères, Félix, ayant embrassé le métier « dangereux » de contrebandier, est pris les armes à la main, et il est condamné à mort par le juge « le plus féroce » que la société ait formé. Mais Olivier survient, qui délivre son frère, et c'est ici que triomphe le réalisme du conteur : « Olivier songe alors à son salut; mais un soldat de maréchaussée lui avait percé le flanc d'un coup de baïonnette, sans qu'il s'en fût aperçu. Il gagna la porte de la ville, mais il ne pût aller plus loin ; des voituriers charitables le jetèrent sur leur charette et le déposèrent à la porte de sa maison, un moment avant qu'il expirât ; il n'eut que le temps de dire à sa femme : « Femme, approche, que je t'embrasse ; je me meurs, mais le balafré (Félix) est sauvé. » Voilà toute l'histoire, sans une phrase de plus, et,

nulle part, nous n'avons un seul mot ému de l'auteur sur la triste fin d'Olivier, ni, plus loin, sur les horribles malheurs qui accablent le pauvre Félix resté seul et inconsolable de la mort de son autre lui-même. A mesure que se déroule le navrant récit de toutes ces infortunes, il semble que la main de l'auteur n'ait pas tremblé et que son cœur n'ait pas battu un seul instant plus vite qu'à l'ordinaire, et cet auteur appartient au siècle par excellence de la déclamation et de la sentimentalité. N'est-ce pas là la plus grande preuve que Diderot ait pu nous donner de l'originalité de son talent, et, d'un autre côté, ne faut-il pas voir, dans ces *Deux amis de Bourbonne*, dans cette œuvre d'art si *impassible*, comme le dernier mot et la suprême expression de ce Naturalisme, à la fois philosophique et littéraire, qui a fait de Diderot le prédécesseur des Darwin et des Mérimée ?

Sans doute, avant lui et bien mieux que lui, Lesage a peint les classes moyennes et Dancourt a fait parler, dans leur vrai langage, les petites gens ; mais si l'on veut bien se rappeler que Diderot est réaliste, à la fois comme philosophe, comme dramaturge et comme conteur, on conviendra peut-être avec nous qu'il a été le plus conscient et le plus complet parmi les précurseurs du réalisme moderne.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES



## PREMIÈRE PARTIE

### L'HOMME



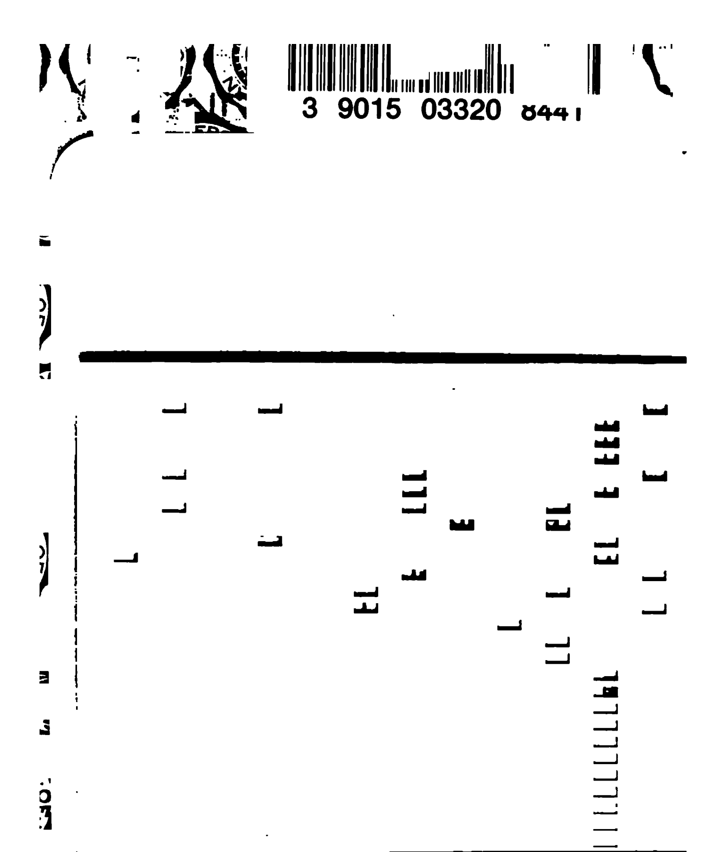
## DEUXIÈME PARTIE

### L'ÉCRIVAIN

Mayenne

IMPRIMERIE DE L'OUEST

A. NÉZAN


3 9015 03320 8441

Paris. — Imp. [illegible] et Cie, rue [illegible]



UNIVERSITY OF MICHIGAN
Form 9584

